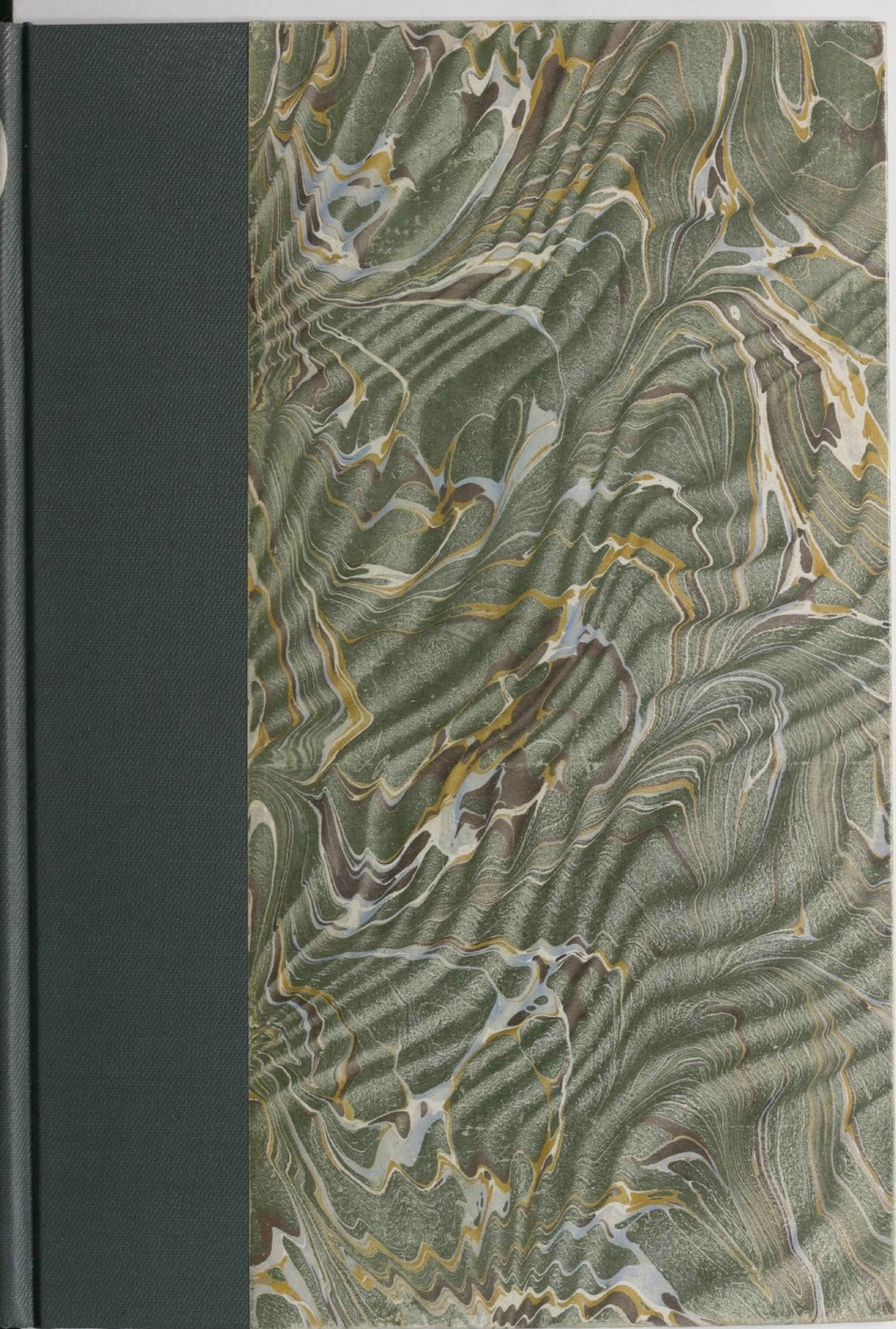
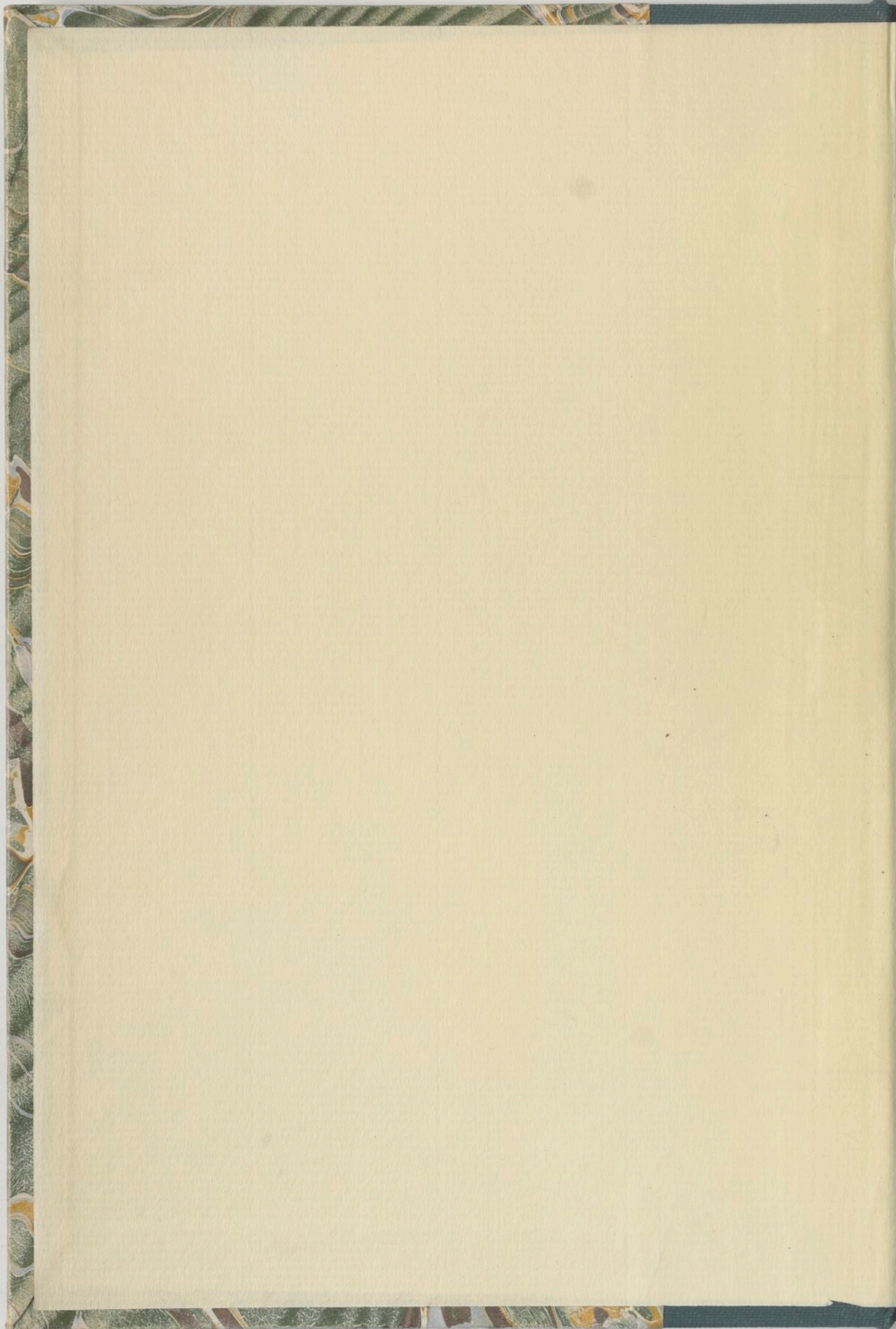
Les ménages militaires,...





LES MÉNAGES MILITAIRES

(Deuxième Série)

LES FILLES DU COLONEL

PAR

CLAIRE DE CHANDENEUX

Deuxième Édition



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1877

LES

MÉNAGES MILITAIRES

LES MÉNAGES MILITAIRES

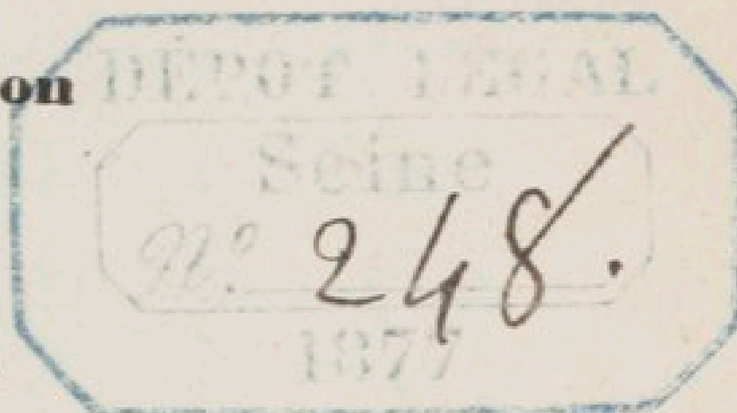
(Deuxième Série)

LES FILLES DU COLONEL

PAR

CLAIRE DE CHANDENEUX

Deuxième Édition





PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1877



LES MÉNAGES MILITAIRES

LES FILLES DU COLONEL

Dans un salon jaune, obscur et fané, dépendant d'un appartement garni de la rue de Beaune, trois femmes étaient assises et causaient à demi-voix le 24 décembre 1864.

Le jour douteux, qui tombait difficilement des fenêtres à doubles rideaux, indiquait cette heure indécise, si prompte à venir en hiver, où le travail n'est plus possible, où la lecture fatigue déjà la vue, où la lumière d'une lampe n'est pas encore désirée.

La plus âgée des trois femmes, qui occupait l'angle droit de la cheminée, tisonnait de cette façon intermittente particulière aux gens nerveux et préoccupés.

La pince, dans ses mains, semblait, tour à tour, attaquer furieusement ou caresser avec distraction la bûche, qui répandait plus de fumée que de chaleur.

A l'angle opposé, une belle personne d'une vingtaine d'années, nonchalamment étendue dans un fauteuil, jouait avec les rubans flottants de sa ceinture.

Elle fixait dans le vide deux grands yeux bleus, assez semblables, sous leurs cils touffus, à des pervenches dans la mousse.

Une profusion de boucles blondes savamment déroulées encadraient son visage délicatement rosé et d'une suprême distinction.

Près d'elle une jeune fille brune, à la physionomie fraîche et avenante, était assise sur une petite chaise basse, et croisait ses mains mignonnes sur une tapisserie abandonnée.

Quatre heures sonnèrent au timbre fêlé de la pendule.

La conversation languissait. La pince restait immobile. La jeune fille brune étouffa même un léger bâillement.

Seule, la rêveuse du fauteuil, perdue dans une

lointaine excursion au pays des chimères, ne manifesta ni lassitude, ni ennui, ni impatience.

La dame aux pincettes se renversa tout à coup sur son siége avec un geste découragé :

— Comme votre père tarde à rentrer ! dit-elle ; je crains qu'il n'ait rien appris de bon au ministère de la guerre.

La tête brune s'agita vivement.

— Ce serait une injustice criante ! déclara-t-elle.

La tête blonde parut sortir des nuages.

— Et cela t'étonnerait, une injustice?

— Cela ne doit pas exister.

— Ah ! ma pauvre Marcelle, que tu es jeune !... J'en ai déjà vu assez, moi, pour ne plus guère m'étonner.

— Tu exagères, Judith, dit la voix calme de la mère.

— En quoi donc, ma mère, s'il vous plaît ?

— Tout le monde n'a pas les contre-temps fâcheux qui ont entravé la carrière militaire de ton père.

— Contre-temps ou passe-droits..., toujours est-il que si M. de Clarande, qui aura cinquante-

huit ans le mois prochain, ne passe pas colonel à la promotion de janvier...

— Hélas!... la retraite! soupira Marcelle.

— Il pourrait être encore compris dans celle du 16 mars, hasarda madame de Clarande.

— Et l'âge?... Tenez, ma mère, avouez que vous êtes, comme nous, un peu inquiète.

— Oh!... tu sais...

— Car votre philosophie apparente ne nous rassure que médiocrement.

— Eh bien! c'est vrai... je meurs de peur que M. de Clarande ne soit pas nommé ces jours-ci, malgré tous ses droits. Il a des concurrents... il n'est plus jeune... Avec leur manie de rajeunir l'armée, ils finiront par mettre des échappés de Saint-Cyr à la tête des régiments.

— Ah! ce serait bien triste! dit la tête brune.

— Ce serait un épouvantable malheur! conclut la tête blonde.

— Là... là... fit une voix douce derrière le fauteuil de Judith de Clarande; le plus épouvantable des malheurs, ma bonne sœur, c'est d'être ardente comme tu l'es et d'attendre les événements avec si peu de résignation.

La portière s'était soulevée sans bruit, et une troisième jeune fille était entrée tout à point pour recueillir l'exclamation violente de Judith.

— Bon! fit Marcelle... un sermon de Nestor.

Judith sourit dédaigneusement.

La nouvelle venue était de taille moyenne, un peu forte malgré sa jeunesse, vingt-trois ans peut-être; une intelligence peu commune rayonnait dans sa physionomie incorrecte et bienveillante.

On ne pouvait avoir plus de douceur dans le regard, ni plus de gravité dans le sourire; elle n'était point jolie; un charme attractif émanait d'elle.

Ses sœurs l'appelaient Nestor, et mademoiselle Hortense de Clarande, l'aînée des trois jeunes filles, acceptait gaiement le surnom.

Marcelle s'était approchée de la fenêtre dont elle soulevait le rideau.

— Tu ne vois rien? demanda madame de Clarande.

— Rien, maman.

Ici un soupir et un silence.

Tout à coup Marcelle fit un cri de joie.

— Voici mon père!... il traverse la cour...

quelles enjambées !... et il agite les bras... oh ! il doit être bien satisfait.

— Que Dieu t'entende ! murmura la mère.

On entendit gémir les escaliers sous un pas retentissant ; puis la porte s'ouvrit avec un fracas d'excellent augure dans l'état de la question.

M. de Clarande fit irruption dans le salon en brandissant comme une massue une lettre tout ouverte :

— Colonel !... je suis colonel !... entonna-t-il d'une voix de basse profonde, sans se soucier si c'était bien le ton de ce joli morceau de la *Fanchonnette*.

— Ah !... mon ami ! exclama sa femme en levant au ciel deux bras qui retombèrent sous le poids du bonheur.

Marcelle ne fit qu'un bond de la fenêtre dans les bras de son père.

Hortense lui prit doucement les mains et les serra.

Judith se leva sans mot dire, alluma les bougies de la cheminée, et, jetant un rapide coup d'œil dans la glace :

— Enfin ! murmura-t-elle, je suis fille de colonel !

— Raconte-nous cela, Alphonse... voyons, dis vite, mon ami?... interrogea madame de Clarande... que sais-tu?

— Je sais... parbleu ! je sais que mon ami X..., le chef du personnel, m'a fait passer ce petit mot dans l'antichambre où je me morfondais... Oh ! en bonne compagnie, du reste.

— Tes concurrents, sans doute ?

— Quelques-uns... et des députés aussi... un encombrement dans les bureaux dont on n'a pas idée.

— Voyons le billet, dit Judith.

M. de Clarande, tout heureux de l'impatience qu'il voyait sur les mines joyeuses, prit plaisir à prolonger cette minute d'attente.

Il assujettit solidement son lorgnon sur le maître nez dont était décoré son mâle visage, s'approcha des bougies, déplia le papier, et lut en savourant chaque mot :

« Mon cher Clarande,

« Tu es nommé colonel par décision du 24 dé-

« cembre 1864 ; tu es le premier averti. Viens
« me voir demain matin : il y a trois régiments
« vacants... tu choisiras.

« Ton vieux camarade,

« X... »

— Le brave cœur!... le digne homme ! s'écria madame de Clarande dont les bons gros yeux, un peu louches, se remplirent de larmes de joie.

— Ainsi vous pouvez choisir, mon père, dit Judith. J'espère que vous chercherez, avant tout, une brillante garnison.

— Sois tranquille.

— S'il est possible, une préfecture

— Tu y tiens?

— Énormément.

— Mais, mon enfant...

— Il n'y a pas à balancer, mon père. Les préfectures donnent des fêtes, et quand on a des filles à produire, il faut y songer.

— Toujours avisée, cette Judith !... dit le colonel avec le plus indulgent des sourires paternels.

— Mon père, hasarda Hortense, ne serait-il

pas plus sage de choisir un régiment qui serait, peut-être pour longtemps, dans une de ces bonnes villes de province où la vie n'est point coûteuse ?

— Mais dont les plaisirs sont absents, interrompit Judith.

— Où les logements sont abordables et l'alimentation facile ? continua paisiblement Hortense.

— Mon petit intendant, répondit M. de Clarande, nous verrons à te satisfaire, et toi, Marcelle, tu n'as donc pas de préférence ?

— Moi ! fit la troisième fille du colonel avec un rire enfantin, je serai très-heureuse partout où vous me conduirez.

— Tu es une bonne fille ! dit le père en la baisant au front.

Madame de Clarande n'avait rien dit pendant ce petit débat, où se dévoilaient le caractère économe et prévoyant d'Hortense, ainsi que les goûts frivoles et mondains de Judith.

On voyait bien cependant que si l'excellente femme ne parlait pas, ce n'était pas faute d'avoir une opinion.

La sienne, qu'elle ne faisait pas ouvertement connaître, se manifesta par une mimique expressive à l'adresse de son mari.

Celui-ci finit par saisir le sens de ces muettes recommandations, et, d'un ton conciliant :

— Mes fillettes, dit-il, j'irai demain au ministère, je prendrai mes informations, et je vous promets de manœuvrer de façon à vous procurer une garnison excellente... sous tous les rapports.

Les trois sœurs accueillirent cette promesse, l'aînée avec espoir, la seconde avec incrédulité, la dernière avec insouciance, et sortirent ensemble du salon en se communiquant leurs impressions.

Restés seuls, monsieur et madame de Clarande se rapprochèrent du foyer.

C'était un bon ménage, dont vingt-cinq ans d'union avait cimenté le mutuel dévouement, et qui mettait en commun les chagrins les plus minimes de l'existence, comme ses joies les plus attendues.

Une poignée de main longue et chaude fut silencieusement échangée entre ces deux époux,

qui savaient si bien pouvoir compter l'un sur l'autre.

— Enfin! murmura madame de Clarande...

Et le colonel répéta avec une intime satisfaction :

— Enfin!

— Alphonse, reprit-elle, ton ami X... te rend un excellent service. Il nous faut en tirer parti dans l'intérêt des nôtres.

— Je le crois bien.

— La question de garnison mondaine qui séduit Judith, ou de garnison économique qui préoccupe Hortense, me paraît bien secondaire.

— Certainement... certainement...

— La pensée qui doit nous guider d'abord est celle de nos filles.

— Corbleu! c'est assez essentiel.

— Il s'agit, en fixant ton choix sur un régiment, non pas de t'arrêter à celui dont l'état-major te sera le plus sympathique, ou la destination la plus agréable.

— Cependant, ma bonne...

— Il faut prendre le régiment où se trouvent le plus de célibataires,

— Ah ! diable !

— De célibataires titrés.

— Ah ! fichtre.

— Et riches... cela ne gâte rien.

— Mais ce serait le phénix que ce régiment-là.

— Eh bien !... il faut voir lequel, dans les trois numéros qui te sont offerts, se rapproche le plus du phénix.

— Tu as raison, j'y penserai.

— C'est indispensable... Des noms, Alphonse... de la fortune... une société de jeunes gens bien élevés autour de nos filles.

— Permets, permets, ma chère amie, il y a des jeunes gens très... convenables, des officiers distingués et... célibataires, qui ne portent que des noms modestes.

— Tu connais les idées de Judith à cet égard.

— Hortense est plus sérieuse.

— Je recevrai tous tes officiers, quels qu'ils soient, mon ami, mais rien ne saurait m'empêcher de chercher parmi eux, pour mes enfants, une alliance noble et flatteuse pour mon amour-propre.

— Soit ! je feuilletterai l'*Annuaire*.

— Feuillette, mon ami, feuillette... il y va peut-être de l'avenir de ces chères petites.

Et comme sur le chapitre du mariage de ses filles la bonne mère ne tarissait pas, elle développa jusqu'au dîner, au colonel attentif, son petit plan maternel pour conduire les demoiselles de Clarande à accorder leur main aux trois plus brillants officiers du régiment en expectative.

Le lendemain, le premier solliciteur introduit dans le cabinet du chef du personnel, au ministère de la guerre, fut le colonel de Clarande, tout plein d'importance, d'expansion et d'amicale gratitude.

— Tu es satisfait? lui dit gaîment le chef du personnel ; eh bien ! tant mieux. Cela me dédommagera un peu de tous les mécontents que je suis contraint de faire, bien malgré moi.

— Cependant, dit le colonel, tu es l'équité faite bureaucratie.

— Pour les élus de la liste officielle, peut-être. Pour les évincés, je suis, au contraire, le passe-droit fait homme.

— Ah çà! mon cher, où m'envoies-tu?

— Voilà... nous avons le 19e lanciers, le 15e et le 17e hussards.

— Puisque tu veux m'autoriser à choisir, je vais d'abord jeter un coup d'œil sur l'*Annuaire*.

— A ton aise, j'expédierai autre chose en t'attendant.

Le chef du personnel frappa sur un timbre pour faire introduire un nouveau visiteur.

Le colonel, avisant l'*Annuaire* sur l'angle du bureau, s'en empara et l'emporta près de la fenêtre pour l'étudier consciencieusement.

Dès le premier regard, il constata avec plaisir que plusieurs de ses anciens camarades se trouvaient disséminés dans lesdits régiments; que la composition en était généralement excellente, et qu'il pouvait, en quelque sorte, jouer à pile ou face celui de ces corps qu'il aurait l'honneur de commander.

Ses instincts militaires étaient donc servis à souhait.

Toutefois, les instructions précises de madame de Clarande, pour qui il professait une déférence méritée, lui revinrent à l'esprit avec une netteté implacable

Elle voulait des célibataires dans son nouveau régiment, beaucoup de célibataires... des décorations... des noms aristocratiques... et des titres aussi.

Le colonel reprit son examen avec un redoublement d'attention.

Au 19e lanciers, treize particules et pas de titres.

Au 15e hussards, onze particules seulement, mais un marquis et deux vicomtes.

L'étude approfondie du 17e hussards devait inonder son cœur de père d'une joie sans mélange, tout en chatouillant agréablement son amour-propre de colonel.

Le 17e hussards rentrait depuis peu d'Afrique, ce qui signifiait peu d'officiers mariés.

Les dates de ses dernières promotions étaient récentes, ce qui faisait espérer un personnel jeune.

Des décorations nombreuses en émaillaient cependant la nomenclature.

L'aristocratie y était représentée avec éclat, et la science du blason devait y courir les escadrons.

M. de Clarande referma le catalogue officiel et se rapprocha du chef du personnel ; son choix était fait.

— Mon cher X..., dit-il, sois assez aimable pour m'envoyer au 17e hussards.

— Très-bien. Bon régiment !... de l'entrain, de la jeunesse et de beaux souvenirs d'Afrique : tu as la main heureuse.

— Mille fois merci ; je cours prévenir...

— Tu seras demain au *Moniteur*.

Le colonel était déjà loin.

Ce ne fut que dans la cour du ministère qu'il se souvint de n'avoir accordé aucune attention à la garnison actuelle du 17e hussards.

— Que va dire Judith ? pensa-t-il avec une certaine appréhension.

Ce qui prouve surabondamment que la blonde fille du colonel était aussi la plus chérie.

Prudemment, il rentra sans bruit rue de Beaune, monta à son cabinet de travail, chercha son *Annuaire* et vit que le régiment dont il devenait le chef occupait Vienne, l'ancienne ville romaine, bien déchue de son antique splendeur,

mais agréablement située sur les bords du Rhône, à proximité de Lyon.

Ce fut un *Dictionnaire géographique* sous le bras qu'il aborda sa femme et ses filles.

La vue de cet in-folio déconcerta Judith. S'agissait-il donc de quelque bourgade ignorée, de quelque petite ville obscure?

— Tout va bien! se hâta de dire l'excellent homme en rassurant son monde par un sourire encourageant.

- Dites vite, fit Judith avec impatience.

— Mon régiment est la fleur de l'arme comme composition, tradition, discipline.

— Hussards? interrogea Judith, qui songeait au brillant uniforme.

— Lanciers? demanda Hortense, qui réfléchit que son père n'aurait peut-être pas à changer le sien.

Le colonel, lui, n'y avait même pas songé.

— Le 17e hussards! répondit-il triomphalement.

Il y eut un murmure de satisfaction, puis quatre voix curieuses demandèrent :

— Et la ville?

Le colonel ouvrit son *Dictionnaire géographique.*

« Vienne, dit-il, 20,000 habitants, départe-
« ment de l'Isère, ancienne province du Dau-
« phiné, sur la rive gauche du Rhône, sous-pré-
« fecture, tribunal de première instance, tribunal
« de commerce. »

— Sous-préfecture ! répéta Judith avec une moue dédaigneuse.

— « Fabrique de ratines, continua le colonel,
« draps, toiles, ouvrages en acier et en cuivre,
« papier vélin, verreries, fonderies, hauts-four-
« neaux. »

— Ville de commerce : tout y doit abonder, opina Hortense avec satisfaction.

— « La cathédrale, ou église Saint-Maurice,
« est un fort beau monument gothique. La ville
« abonde en ruines d'un grand intérêt. »

— Ah ! tant mieux ! cela m'intéressera à visiter, dit Marcelle.

Madame de Clarande ne demandait rien ; mais un regard d'intelligence, que lui décocha son mari, lui apprit que ses intentions avaient été remplies et que le 17e hussards, selon toute pro-

babilité, lui offrirait une abondante pépinière de gendres.

Les quelques jours qui suivirent furent employés en visites d'adieu aux relations parisiennes, aux ménages du régiment de lanciers que l'on quittait.

Puis vinrent les préparatifs de départ, grosse affaire, quand une famille se compose de quatre dames et transporte trente et un colis.

Ces *trente et un colis* se divisaient de la sorte :

Sept pour le colonel et madame de Clarande.

Cinq pour le linge, les cristaux, la porcelaine, etc.

Deux pour le piano et quelques menus objets d'ameublement.

Trois pour Hortense.

Onze pour Judith.

Deux pour Marcelle.

Un pour la femme de chambre et l'ordonnance, qui mettaient en commun leurs cœurs et leurs richesses.

Les transports de la guerre amenèrent ce volumineux chargement en gare de Vienne, où la famille de Clarande, arrivée la veille, s'occupait

à s'installer le plus convenablement possible dans la prévision d'un séjour prolongé.

Sur le quai, près du Champ-de-Mars, Judith avait manifesté sa préférence pour un joli appartement; maison neuve, fenêtres ouvertes sur le Rhône, voisinage de la sous-préfecture et du quartier de cavalerie, toutes choses à considérer.

Hortense, toujours pratique, penchait pour un grand logement garni, plus commode que luxueux, dans la Grande-Rue, qui est aussi l'une des plus anciennes de la ville.

Comme avantages, un prix modéré et de larges dimensions.

L'avis d'Hortense ne prévalut pas. La probabilité de réceptions futures fit incliner la balance du côté où la blonde Judith posait sournoisement sa petite main.

On s'installa donc sur le quai, en face de Sainte-Colombe, la petite ville paisible, qu'un pont de fil de fer sépare de la ville manufacturière.

On avait pour horizon les coteaux verts et aussi le Rhône, large, rapide, que les collines

couvertes de vignes enserrent au loin et dissimulent dans leur courbe élégante.

Les chambres étaient étroites, mais le salon était vaste : cela dédommageait de tout. Le meuble n'en était même que modérément fané.

Judith jugea qu'on y danserait à l'aise et que les toilettes claires ressortiraient favorablement sur ses tentures rouges.

A part elle, la jolie mondaine avait décrété que le colonel de Clarande divertirait, bon gré mal gré, son nouveau régiment.

Le chef du personnel avait dit vrai. Un régiment superbe que ce 17e hussards ! De la tenue et de l'entrain, des hommes éprouvés par la dernière campagne d'Afrique, et des officiers qui joignaient une valeur personnelle incontestable aux avantages du grade ou du nom.

Le 17e hussards possédait un lieutenant-colonel, infirmier volontaire d'une femme acariâtre et malade qu'on ne voyait jamais.

Un major, que les chiffres n'absorbaient jamais entièrement au détriment d'un esprit très-alerte et même un peu gaulois.

Trois chefs d'escadrons, M. Fontille, M. Adalbert de Poitevy, et le troisième en congé

Le commandant Fontille était un être excellent, un cœur d'or, d'un commerce sûr, d'un avenir borné, auquel sa femme reprochait parfois de n'avoir pas parcouru une plus brillante carrière, et qui avait consciencieusement fait tous ses efforts pour y parvenir.

Le commandant Adalbert de Poitevy était l'orgueil et la fleur aristocratique du régiment. Taille qui perdait de sa finesse printanière pour acquérir la grâce majestueuse de la trente-cinquième année. Cheveux en coup de vent, d'un blond vif, dont l'habile éparpillement faisait miroiter des filons dorés, brillants, irrésistibles.

Sa moustache avait des propensions naturelles à se pencher mélancoliquement sur une bouche spirituellement coupée ; mais la mise en lumière de cette bouche mordante réclamait impérieusement un autre tour de moustaches.

Et c'est pourquoi on les voyait apparaître le matin, au quartier, crânement relevées en crocs, la pointe à la hauteur des oreilles.

Le médecin-major portait le deuil de sa femme et de sa jeunesse.

Les capitaines en premier étaient des hommes faits, sérieux, dont quelques-uns même devenaient un peu matériels.

Mariés pour la plupart, leurs idées, leurs impressions, leur langage, procédaient insensiblement de la solidité de leur carrure.

Les capitaines en second offraient plus d'élégance dans le physique, et plus de ressources dans la conversation.

La science du cheval, qu'ils connaissaient à fond, ne les possédait pas tout entiers, et l'on pouvait espérer rencontrer parmi eux plus d'un agréable causeur pour les jeudis du colonel.

Les lieutenants et sous-lieutenants avaient, comme à l'ordinaire, le monopole de la gaîté, de la désinvolture, du brio. Ce devaient être des danseurs déterminés et des cotillonneurs émérites.

Si la revue passée au quartier de cavalerie satisfit amplement le colonel, le défilé que ces messieurs exécutèrent en bon ordre, au premier jeudi de madame de Clarande, ne fut pas moins fertile en riantes espérances.

Il paraissait impossible, en effet, que l'un de ces officiers intelligents ne fût pas séduit par le charme sérieux d'Hortense ou l'attrayante simplicité de Marcelle.

Quant à Judith, madame de Clarande se surprit, au bout de quelques visites, à rapprocher dans son esprit la grâce souveraine de sa seconde fille des manières distinguées du commandant Adalbert de Poitevy.

— On les dirait faits l'un pour l'autre, pensait-elle.

Judith se l'était déjà dit.

La plus jolie des filles du colonel avait encore infiniment plus d'ambition que de coquetterie.

La grande passion qu'elle montrait pour le plaisir n'était, au fond, qu'une forme de son idée fixe, qu'un moyen d'arriver à son but : un beau mariage.

Avec ses vingt ans et son apparente insouciance des réalités de la vie, Judith était éminemment pratique, dans le sens égoïste du mot.

Elle se savait jolie, ce qui lui donnait grand espoir ; mais elle se savait aussi sans fortune, ce qui la rendait songeuse.

Se marier sans dot!... problème social qui s'agite douloureusement au milieu de tant de familles !

C'était là l'incessante préoccupation de Judith, comme aussi la secrète inquiétude de monsieur et de madame de Clarande.

Ils s'étaient mariés, eux, vingt-cinq ans auparavant, dans une petite ville de province où quarante mille francs de dot étaient une fortune.

M. de Clarande, alors capitaine, peu ambitieux, très-épris des yeux — un peu louches, mais positivement brillants — de sa future femme, s'était estimé très-heureux d'obtenir la main désirée, sans se demander si le capital modeste qui y était joint suffirait toujours aux besoins croissants d'une famille.

Tout alla bien d'abord dans le jeune ménage. Les changements de garnison empêchaient bien toute économie de se faire, mais n'écornaient pas encore le capital.

Avec les enfants vinrent comme compensation les grades supérieurs; mais avec les honneurs naquirent aussi les obligations.

Il fallut recevoir, aller dans le monde, renouveler ses toilettes.

Madame de Clarande, femme de dévouement, entendait beaucoup moins bien les détails d'arrangements domestiques, où l'on engloutit une partie de la petite fortune.

Elle fit elle-même l'éducation de Judith et de Marcelle. Hortense, mise toute jeune à Saint-Denis, en était sortie avec des idées d'ordre, de prévoyance et d'épargne, qui réfutaient victorieusement les préventions répandues contre l'éducation de cette maison célèbre.

Les trois sœurs étaient donc instruites, musiciennes, femmes du monde, parfaitement bonnes à marier : il ne leur manquait qu'une dot et un prétendant.

En prélevant non sans peine dix mille francs sur le capital de madame de Clarande, en y ajoutant une petite rente, fondée sur son traitement d'officier supérieur, — lequel devait être fort réduit par une retraite inévitable, — le colonel ne se faisait pas l'illusion d'attirer autour de ses filles des enthousiastes nombreux.

Aucun ne s'était présenté dans le régiment

qu'il venait de quitter. En serait-il encore de même au 17e hussards?

Philosophe par principes et par état, le colonel comptait sur les bonnes qualités d'Hortense, sur la beauté de Judith, sur la gentillesse de Marcelle, sur la bonne volonté de leurs amis, sur les sourires du hasard, que sais-je encore?... sur ces rencontres inespérées, naturelles ou providentielles, qui surgissent inopinément dans l'existence nomade des ménages militaires.

Investie de toute la confiance de ses parents, Hortense, réfléchie par nature et prudente par système, s'était inféodé la charge d'intendant général de la maison.

Elle comptait, réglait, économisait de son mieux, tout en conservant les apparences extérieures les plus honorables.

Elle poussait des soupirs quand les voyages indispensables engloutissaient, dans une nuit de chemin de fer, les épargnes d'une année.

Elle souriait quand sa vigilance épargnait à la bourse de la famille des dépenses inattendues.

Son rôle d'économe se compliquait souvent de celui de frère-prêcheur, quand les exigences de

Judith introduisaient des frais de toilette exagérés dans un budget d'un équilibre déjà si difficile.

Elle trouvait alors des remontrances touchantes ou des élans d'indignation qui arrêtaient un peu... bien peu... les penchants frivoles de la blonde sœur et l'indulgente faiblesse de madame de Clarande.

Avec Marcelle, rien de semblable à craindre.

Sans posséder la raison supérieure d'Hortense, la troisième fille du colonel avait un naturel simple, candide, doux, heureux de peu de chose, facile au sacrifice.

Un excellent petit cœur dans une mignonne petite personne.

Judith disait d'elle avec une nuance de pitié :

— Cette pauvre Marcelle ne réussira jamais dans le monde.

Les trois sœurs eurent bientôt organisé leur existence à Vienne, chacune suivant ses goûts.

Judith, une tapisserie ou un livre à la main, ne quittait guère le salon, où elle espérait se créer une petite cour.

Marcelle peignait une partie du jour dans sa

chambrette, dont elle avait fait un atelier. Quelques toiles, des fleurs, un trophée d'armes, y donnaient un certain cachet artistique.

Hortense, levée la première et la dernière endormie, travaillait à mettre la maison de son père sur un pied honorable, en rapport avec sa position.

Sa chambre ouvrait sur une cour intérieure assez étroite, où, si l'air était insuffisant, la lumière laissait à désirer.

Marcelle n'avait pu y établir son atelier, et Judith ne l'aurait acceptée pour rien au monde. Hortense l'avait prise.

Le petit bureau, sur lequel elle réglait chaque jour ses comptes de ménage, remplissait l'embrasure de l'unique fenêtre.

Parfois, quand la sérieuse fille avait terminé ses additions et déterminé ses achats du lendemain, elle s'accoudait sur ses cahiers pleins de chiffres et rêvait à l'avenir.

Que serait-il pour toutes trois? Et quels résultats probables sortiraient de ces prodiges d'ordre et de calculs qui composaient sa tâche quotidienne?

Une nature moins forte que la sienne eût été découragée ; mais Hortense, qui connaissait la désillusion, ignorait le découragement.

Un jour, assise devant son bureau, elle songeait tristement.

— Nous marierons Marcelle avec une petite dot, pensait-elle ; Judith fera, je veux l'espérer, un mariage d'amour ; elle est assez belle pour cela. Et moi?... oh ! moi je resterai avec mes parents... Si je m'en allais, qui donc ferait leurs comptes?... Et, d'ailleurs, pour moi aussi il faudrait une dot... et la solde de mon pauvre père n'y suffirait pas. Mes sœurs mariées, je n'aurai plus de grands soucis... nous vivrons de peu... nous ne donnerons plus de fête... la vie sera plus facile... et je serai encore heureuse !...

Elle étouffa un soupir.

— Mais si je n'avais plus mes parents? pensa-t-elle encore, je n'aurais pas de famille...

Un frisson la secoua tout entière. Elle releva les yeux comme pour fuir cette désolante vision de solitude future.

Son regard franchit la cour étroite, et rencon-

tra vis-à-vis d'elle, derrière les vitres ternes d'une fenêtre à balcon de bois, deux têtes d'enfants qui s'encadraient entre les rideaux relevés.

Déjà plusieurs fois elle les avait aperçus, là, ces enfants qui ne jouaient jamais et ne semblaient pas avoir la gaîté de leur âge ; mais jamais autant qu'à ce moment elle n'avait été frappée de la tristesse de leurs petites figures maigriottes et souffreteuses.

La petite fille surtout, qui pouvait avoir de sept à huit ans, montrait un visage pâle, allongé, sur lequel éclataient deux grands yeux noirs, profonds.

Assise près de la fenêtre, elle employait de grandes heures à découper patiemment des figurines coloriées qu'elle donnait ensuite à son frère.

Celui-ci, plus jeune de deux ans environ, avait une tête puissamment développée sur un corps de proportions ordinaires. Cette tête, large et bouffie, ne respirait ni la santé, ni l'intelligence.

Près d'eux, on ne voyait jamais une mère attentive. Une vieille servante, qui portait la

taille courte et la coiffe champenoises, s'occupait de leur modeste toilette et sortait quelquefois en les tenant par la main.

Un va-et-vient de soldats d'infanterie, qui se produisait chaque jour dans l'appartement du fond de la cour, faisait supposer à Hortense que c'était là la famille de quelque officier du 204e de ligne, dont un bataillon était détaché à Vienne.

Mais où donc était la mère?

Tandis qu'Hortense s'adressait pour la centième fois cette question, il se fit un peu de mouvement près du balcon de bois.

La petite fille s'éloigna, revint avec une capeline blanche sur ses épais cheveux noirs, mit une toque à son frère, et bientôt on entendit leurs petits pieds dégringoler bruyamment l'escalier sonore.

Hortense, intéressée par l'abandon visible de ces enfants, se pencha pour les voir traverser la cour.

Ils étaient cette fois accompagnés par un capitaine d'infanterie qui, le capuchon de son caban relevé sur la tête et emmitouflé comme un convalescent, paraissait sourire à leur joie.

Hortense les regarda disparaître sous la porte cochère.

— Ils ont un père au moins, se dit-elle avec un certain soulagement...; mais un père officier... voyageur... Pauvres petits !

Le temps était froid et beau. Le soleil d'hiver frappait aux vitres comme pour inviter les frileux à venir humer ses rayons.

La jeune fille se souvint d'avoir promis à madame Fontille, l'aimable femme d'un chef d'escadrons, la recette inédite de confitures perfectionnées.

On entendait justement retentir dans l'antichambre les éperons du colonel, qui se disposait à se rendre au quartier.

— Père, dit-elle en allant vers lui, voulez-vous me déposer chez madame Fontille ?

— Ah ! diable ! fit le colonel, tu vas me détourner de ma route.

— Oh !... si peu.

— Je suis en retard, ma fille. Prends la femme de chambre pour t'accompagner.

Judith entr'ouvrit la porte du salon.

— Vous sortez, père ?

— Tu le vois.

— Faites un crochet, je vous prie; allez jusqu'à la rue Neuve et envoyez-moi mon accordeur de piano.

— Tout de suite?

— Tout de suite.

— Oui, ma chérie! dit docilement le colonel.

Nestor ne se permit même pas un demi-sourire. Elle se suspendit au bras de son père, et tous deux arpentèrent lestement le quai, le cours de la caserne et le cours Romestang, au bout duquel demeurait madame Fontille.

Avec un certain étonnement, Hortense reconnut, à quelques pas en avant, le père et les enfants, leurs mystérieux voisins.

Ils marchaient avec lenteur, serrés les uns contre les autres, pour mieux résister au vent froid qui soufflait.

La surprise de la jeune fille augmenta lorsqu'elle les vit entrer dans la maison qu'habitait le commandant Fontille, gravir l'escalier qu'elle montait elle-même, et s'arrêter devant la porte même où elle allait sonner.

Le colonel, lui, avait oublié ses occupations

pressantes pour aller à la recherche de l'accordeur de piano.

En se trouvant tous réunis sur le même palier, l'officier s'effaça pour céder le pas à la jeune fille.

Il avait rejeté son capuchon en arrière et découvert un visage brun, grave, d'une pâleur maladive.

Madame Fontille était chez elle et l'ordonnance introduisit les visiteurs.

La masse de chair, égayée d'une bouche rose et de petits yeux vifs, qu'on appelait madame Fontille, s'ébranla joyeusement en apercevant Hortense.

— Ah ! mademoiselle, quelle amabilité !... Vous vous souvenez de vos promesses avec une exactitude qui me rend confuse... Eh quoi ! c'est vous, mon cher Auguste !... Bonjour, Marie !... bonjour Bébé !

Elle embrassa tendrement les enfants.

— Mademoiselle, je vous présente mon cousin, M. Aubépin, capitaine au 204e de ligne.

M. Aubépin salua avec une raideur militaire

qui n'était pas exempte d'une certaine distinction.

— Très-certainement, mon cousin, je n'ai pas besoin de vous nommer mademoiselle Hortense de Clarande, votre très-proche voisine... car vous habitez sinon la même maison, du moins le même corps de bâtiment.

— Mademoiselle de Clarande voudra bien me pardonner de n'avoir pas l'honneur de la reconnaître, répondit le capitaine d'une voix grave ; je sors rarement, je ne vois personne et...

— Et par surcroît, vous venez d'être malade.

— Oh ! me voici en complète convalescence.

— Mon pauvre Auguste, j'aurais voulu vous offrir mes soins ; mais, vous savez... je me transporte si difficilement...

Il suffisait, en effet, de contempler la rotondité exceptionnelle de madame Fontille pour comprendre combien la locomotion devait lui être peu praticable.

— Je vous remercie, ma cousine ; ma vieille Élise a suffi à me faire suivre le traitement, plus minutieux que pénible, auquel me condamnait la docte Faculté.

— Cette Élise vous est vraiment précieuse.

— Son âge m'inspire de la confiance, et voici longtemps déjà qu'elle soigne mes enfants.

— Est-ce depuis... ?

— Depuis la mort de madame Aubépin, répondit le capitaine, dont la voix eut une involontaire vibration.

Hortense, à ce mot qui confirmait ses doutes, attira vers elle la petite Marie par un mouvement naïvement affectueux.

L'enfant se laissa embrasser en ouvrant des yeux surpris, mais sans rendre la caresse qui avait effleuré ses joues.

Le capitaine ne parut rien voir. Il passait ses doigts maigres dans les boucles de son fils en disant :

— Nous allons reprendre nos grandes études ; Bébé a promis de savoir lire cette année, et nous épelons déjà fort joliment.

Madame Fontille sourit à l'enfant.

— Bébé aura une boîte de soldats quand il lira couramment une page à sa cousine, fit-elle.

Marie se rapprocha vivement.

— Ma cousine, dit-elle d'un petit ton câlin qui

lui allait à merveille, moi, je fais des verbes et des analyses.

— Mais c'est très-bien, cela. Au premier verbe sans faute, tu auras une poupée.

Instinctivement Hortense regretta de n'avoir le droit de rien promettre pour encourager les petits orphelins.

— Et vous êtes satisfait de ces chers élèves, monsieur le professeur? dit-elle en tournant vers le capitaine Aubépin sa bienveillante figure toute pleine de sympathique intérêt.

— Très-satisfait, mademoiselle. Oh! la tâche que m'a laissée leur mère m'est rendue facile par eux.

Il arrêta sur la fillette pâle ses yeux attendris.

— Si Marie veut continuer à bien travailler comme elle faisait avant ma fièvre typhoïde, j'ai l'intention de ne jamais la mettre en pension.

— Quoi! monsieur! vous vous chargeriez de son éducation?

— En refaisant d'abord la mienne, oui, mademoiselle, dit simplement le capitaine.

Hortense le regarda avec plus d'attention.

Tout était contraste chez cet homme. La fermeté, la presque dureté des traits s'atténuait par la tristesse infinie du regard.

Les traces d'un chagrin mystérieux s'étaient gravées en lignes ineffaçables sur le grand front pensif, et la voix, naturellement brève, prenait par instants des inflexions doucement caressantes.

La bouche était amère, le geste rare, toute la personne raidie ou glacée.

Ses enfants seuls animaient ce marbre.

Il n'était pas beau, il n'était plus jeune, il ne pouvait passer inaperçu, car on devinait en lui le mobile ou la victime d'un grand malheur.

On causa quelques minutes encore, puis M. Aubépin prit congé de madame Fontille, emmenant ses enfants qu'Hortense embrassa, le cœur tout ému.

Dès que la porte se fut refermée sur eux :

— Ainsi, s'écria-t-elle, ces pauvres anges sont orphelins ?

— Depuis trois ans.

— Oh ! les chers petits !

— Leur mère, une jolie et charmante femme, est morte au camp de Châlons de la manière la plus horrible.

— Comment cela ?

— Le jour de la fête de l'empereur, où tout était en réjouissance au camp, en se promenant devant les tentes étincelantes, elle a été enveloppée par des chevaux échappés, traînée, déchirée, et n'a pas même repris connaissance.

— Mais c'est affreux !

— Le malheureux capitaine a éprouvé un tel désespoir qu'on a craint pour sa raison. Lui, le modèle des maris, il s'accusait de n'avoir pas rendu justice à sa femme, de l'avoir méconnue, attristée, que sais-je ?... De lui avoir fait désirer la mort !

— Était-ce vrai ?

— Je n'en crois pas un mot. Mon cousin était vif, un peu rude même, mais un excellent cœur. S'il a fait souffrir Berthe Aubépin, ce qui n'est pas prouvé, ce ne peut être que par jalousie... Or, vous savez, mademoiselle, que ce défaut-là, pour beaucoup de femmes, est une qualité.

Hortense sourit assez discrètement pour ne pas laisser démêler quelle opinion elle professait sur cette question délicate.

— Ce sont ses enfants qui l'ont rattaché à la vie. Vous ne vous figurez pas la passion de famille qui possède mon cousin.

— C'est un homme de cœur, n'est-ce pas?

— C'est une nature concentrée que la mort violente de sa jeune femme a rendue plus sociable et digne de toute estime.

Hortense, chez qui le sentiment de la famille était aussi le plus largement développé, s'oubliait volontiers à parler de cet homme sombre et malheureux, dont le dévouement paternel avait quelque chose de touchant.

Mais madame Fontille, qui songeait à sa recette de confiture d'oranges, proposa insidieusement à mademoiselle de Clarande de venir admirer les fruits splendides qu'elle s'était procurés à cette intention.

On passa dans la salle à manger; les fourneaux s'allumèrent; on éplucha, on para les oranges; on surveilla les bassines en ébullition; on fouilla dans ses plus savoureux replis la science du sirop.

Hortense, tout en se livrant, jusqu'à l'heure du dîner, à la confection de compotes modèles,

trouva l'occasion de ramener plusieurs fois encore dans la conversation ses intéressants petits voisins.

Ce fut avec leur pensée qu'elle s'éveilla le lendemain. Quand elle s'approcha de sa fenêtre, et vit leurs petites têtes pâles collées aux vitres d'en face, elle leur sourit gracieusement avec un geste amical.

S'il n'avait pas fait un froid assez vif... et aussi si elle avait été sûre qu'ils fussent seuls à la maison, elle aurait volontiers ouvert la croisée pour échanger quelques mots avec eux à travers la cour étroite.

Depuis ce jour, elle tourna bien souvent les yeux de leur côté, et put se convaincre que si l'accord ne régnait pas toujours d'une façon absolue entre le père et les enfants, ce n'était pas la patience qui manquait au professeur, mais bien plutôt la bonne volonté aux élèves.

Elle s'informait auprès de madame Fontille du moment où seraient distribuées la boîte de soldats et la poupée.

— Marie travaille quand elle veut, disait madame Fontille: c'est une petite fille intelligente,

nerveuse et fine, qui se sent adorée, et parfois en abuse.

— Et Bébé?

— Le malheureux enfant a été, paraît-il, violemment impressionné par la vue de sa mère, rapportée toute sanglante après l'accident fatal qui l'a tuée... Il est resté longtemps sans parler, sans sourire. Maintenant il parle, il rit, mais il ne pense guère.

Et Hortense se sentait émue d'une pitié profonde qui s'adressait peut-être plus encore au triste père qu'à l'enfant inconscient.

Le colonel donnait un dîner chaque semaine. Il désirait que tous ses officiers vinssent à tour de rôle, quatre par quatre, s'asseoir à sa table hospitalière, où il apprenait mieux à les connaître, en quelques heures d'abandon, qu'en des années de commandement.

Le jeudi soir, il y avait réception chez madame de Clarande.

Le régiment y venait en assez bon nombre; la ville y était maigrement représentée.

Vienne est une ville manufacturière, riche,

absorbée par les préoccupations du gain et les chances de la réussite commerciale.

La noblesse y est clair-semée. Les fonctionnaires, après quelques tentatives vaines pour galvaniser une société rebelle au plaisir, s'engourdissent généralement dans la même torpeur.

La sous-préfecture persiste seule dans ses essais louables et officiels.

On y danse quelquefois en hiver, mais la santé délicate de la maîtresse du lieu rendait alors ces réunions assez rares.

La grande distraction des dames viennoises est d'aller à Lyon, un peu comme les habitants de Versailles ou de Corbeil viennent à Paris.

En une heure, le chemin de fer les y apporte. Elles se font conduire dans les beaux quartiers, s'amusent de la foule, courent les magasins, entassent emplettes sur emplettes et rentrent rayonnantes dans les vieilles maisons de leur antique cité romaine.

Les autres jours, on va étaler les toilettes nouvelles sur le cours Romestang, désert l'après-midi, encombré d'ouvriers le soir, ou sur la route de

Valence, poudreuse à faire plaisir, ou sur le Champ de Mars, que sillonnent quelques soldats oisifs : tels sont les plaisirs des indigènes.

Le maire, le sous-préfet, le président du tribunal et le receveur des finances firent un gracieux accueil à la famille du colonel, et si les femmes de fonctionnaires ne vinrent pas très-régulièrement à ses jeudis, du moins plusieurs d'entre elles y firent de fréquentes apparitions.

Quelques jeunes gens en devinrent les hôtes assidus, et parmi ceux-là M. Belormel, juge d'instruction, et M. Ernest Samson, substitut.

Ces deux magistrats, bravant une rivalité dangereuse, ne craignirent pas d'introduire le piteux habit noir et la classique cravate blanche au milieu des dolmans vert et or du 17e hussards.

C'était très-crâne pour des magistrats.

Lorsqu'ils entraient, raides, austères, dans le salon miroitant d'uniformes, le colonel les trouvait bien courageux, Hortense leur donnait son estime, et un adorable sourire de Judith les récompensait largement.

M. Ernest Samson appartenait à une excellente famille, se piquait d'être le substitut le

plus libéral de tout le ressort judiciaire, et apportait dans ses fonctions la plus consciencieuse ardeur.

M. Paulin Belormel, juge depuis quelques années, célibataire par principe, homme du monde par goût, très-friand de bonne société, de société féminine surtout, ne perdait aucune occasion de prendre pied dans un salon honorable.

Il avait bravement conquis sa place dans celui du colonel. Et cela avait d'autant plus de mérite qu'il ne se posait en soupirant d'aucune des trois charmantes sœurs.

L'hiver avançait. Judith, par sa beauté superbe et ses allures de souveraine, avait un succès énorme dans la ville.

Tous les hommes l'admiraient, toutes les femmes la déchiraient, genre de flatterie qui satisfaisait son orgueil autant que les hommages masculins.

Deux mois de séjour à Vienne en avaient fait la reine incontestée. Déjà, au milieu des adorateurs civils et militaires qui l'entouraient, il était facile de distinguer ceux qui tenaient la corde dans ce steeple-chase sentimental.

C'étaient M. Ernest Samson et le commandant Adalbert de Poitevy.

Un jour, Judith déclara nettement qu'un bal était indispensable pour achever de s'affirmer dans la garnison, et que madame de Clarande en donnerait un le lundi gras.

Madame de Clarande ne résista que pour la forme ; Hortense ne fut pas écoutée, Marcelle ne fut pas consultée, et le colonel, tapotant les joues fraîches de sa favorite, consentit à tout ce qu'elle demandait.

Le lundi gras arriva.

Il y a tout lieu de croire qu'on parle encore à Vienne du bal du colonel de Clarande, car jamais, de mémoire de Viennois, on ne vit autant d'élégance, d'entrain, de fleurs, de lumières et de jolies femmes.

La vieille ville ne se croyait pas aussi riche.

L'appartement du quai du Rhône avait revêtu l'aspect fleuri d'une serre parisienne. La clarté des lustres faisait étinceler l'or des uniformes, — et Dieu sait si l'or est prodigué au 17e hussards ! — La valse vertigineuse emportait les robes de dentelle enlacées aux brillants cavaliers.

Dans l'intervalle des danses, la musique du régiment, rangée dans le vestibule, jouait ses plus entraînantes fanfares.

La recette des finances était surpassée, et la us-préfecture, dans ses plus grands jours, n'offrit jamais de coup d'œil aussi séduisant.

Dans ce tourbillon de musique, de femmes, d'officiers, les filles du colonel passaient belles, avenantes, empressées, comme un idéal de jeunesse et de fraîcheur.

Elles étaient vêtues de toilettes semblables et les portaient chacune d'une façon si opposée qu'on pouvait croire tout d'abord à trois toilettes différentes.

La robe blanche de Marcelle, couvrant à peine ses pieds d'enfant, était ornée d'une ceinture de velours noir, dont les bouts de pensionnaire tombaient droits sur les plis flottants.

Ses épaules, maigrelettes encore, quoique d'un modelé parfait, étaient quelque peu cachées par l'entre-deux montant du corsage.

Les roses en guirlande qui couronnaient son front rappelaient involontairement la jeune vierge des cérémonies antiques.

Hortense portait avec gravité sa robe traînante sans ornements, sa ceinture de velours relevée en grosses coques, et quelques roses symétriquement rangées dans sa chevelure châtain.

La robe de Judith décrivait une traîne incommensurable. La gaze onduleuse venait çà et là se rattacher par des nœuds de velours à la ceinture haute, toute semblable à un corselet d'abeille.

Ses cheveux blonds, entremêlés de deux roses seulement — mais si joliment cachées sous les boucles ! — tombaient sur de splendides épaules que le corsage, savamment coupé, semblait impuissant à contenir.

Le commandant Adalbert de Poitevy s'était fait inscrire trois fois déjà sur le carnet de la belle jeune fille.

Il vint encore solliciter la faveur d'un quadrille, ce qui lui fut refusé de cette voix claire et coquette qui est un enchantement pour les oreilles masculines.

Et notez bien que Judith refusait à regret, M. de Poitevy n'étant pas un cavalier vulgaire ; mais les convenances d'abord et la nécessité de ménager sa

naissante influence lui faisaient une loi de ne pas accorder davantage.

Le commandant Adalbert de Poitevy protesta de sa désolation en homme du meilleur monde qui sait se retirer.

M. Ernest Samson lui succéda aussitôt dans le rôle de solliciteur.

Judith leva sur le nouvel arrivé, à qui elle n'avait encore donné qu'une mazurke, un regard gracieusement voilé qui ravit l'inflammable magistrat.

Quoique substitut, il était naïf et follement épris de cette belle fille blonde, blanche et fière.

L'étude du Code et l'incessant aspect de la criminalité sous toutes ses faces n'avaient en rien desséché ce cœur enthousiaste, qui gardait en quelque coin d'adorables illusions.

Ce bal, en le rapprochant de Judith, réalisait son rêve le plus caressé.

Il eut grand'peine à conserver la contenance modeste qui lui était habituelle, car le triomphe éclatait dans toute sa personne en conduisant sa danseuse au quadrille.

Il sut avoir de l'esprit, chose difficile à travers

les hésitations et les hachures de la danse la moins spirituelle des salons.

Il s'était juré de se faire remarquer de Judith, et, pour obtenir ce résultat, il employait toutes les séductions dont la magistrature peut orner une cravate blanche.

Son cœur lui conseilla d'y ajouter l'expression respectueuse d'un sentiment timide et profond.

Le pauvre garçon ignorait absolument que son titre de célibataire suffisait seul à lui mériter l'attention flatteuse de mademoiselle Judith de Clarande.

Elle daigna donc se prêter à une conversation souvent interrompue, qu'elle sut rendre assez variée pour donner la meilleure opinion de ses connaissances, assez aimable pour montrer le côté souriant de son caractère.

La gaieté de bonne compagnie du salon de Clarande allait bien à ses lèvres rouges, et l'entraînement du finale alluma dans ses yeux bleus l'irradiation d'un éclair persistant.

Ernest Samson dansait comme on doit planer dans les rêves d'opium.

Le dernier coup d'archet de l'orchestre rompit

si brusquement l'illusion radieuse qu'il faillit compromettre son succès en offrant, avec une gaucherie subite, son bras à Judith pour la reconduire près de sa mère.

La souveraine était en indulgente disposition, et daigna ne pas lui en vouloir de ce trouble.

Quand il l'eût quittée, encore tout effaré de bonheur, il se heurta contre M. Paulin Belormel, qui gara ses pieds du choc, en disant d'un air railleur :

-- Prenez garde, mon cher ami, ce n'est plus sur un nuage que vous marchez maintenant.

Mais il n'est pas prouvé que M. Samson ait seulement remarqué que son meilleur ami lui avait adressé la parole.

Le commandant Adalbert de Poitevy avait, non sans quelque dépit, contemplé le triomphateur.

Il flairait le rival secret sous le danseur convaincu.

Son orgueil, piqué au jeu, lui souffla bientôt les remarques les plus acidulées sur le maintien quelque peu raide du jeune substitut et sur le menton sévèrement rasé que Thémis impose à ses adeptes.

Un regard vers la glace, qui lui renvoya sa belle

prestance et sa conquérante moustache, le remit toutefois en parfaite et joyeuse humeur.

Hortense, quoique l'aînée de la famille, ne partageait que modérément le succès de sa brillante sœur.

Préoccupée des détails du service que madame de Clarande lui abandonnait avec bonheur, elle allait et venait, sans grand souci de la danse, donnant à tout le coup d'œil expérimenté de la maîtresse de maison.

En revanche, Marcelle s'amusait comme une pensionnaire en vacances. Son carnet était plein; elle eût voulu en allonger encore la liste serrée.

Elle polkait avec entrain, elle valsait avec fureur, mazurkait avec conviction, et apportait au quadrille le plus banal toute la mesure dont elle était capable.

Elle s'inquiétait assez peu de ses cavaliers; la grande affaire était d'agiter en cadence ses pieds alertes, en s'appuyant à un bras solide.

Il n'était pas si nécessaire, à son avis, de tant causer au bal, il fallait avant tout y danser.

La parfaite insouciance, avec laquelle elle accueillait et abandonnait ensuite les cavaliers qui

se succédaient auprès d'elle, paraissait intéresser vivement un officier qui, depuis le commencement de la soirée, les yeux rivés à Marcelle, se répétait que la plus ravissante des trois sœurs n'était décidément pas celle qu'on semblait croire.

Le lieutenant Duval étrennait ce soir-là ses galons neufs, et Dieu sait s'il en était fier !

Ils étaient la récompense d'une carrière militaire difficilement, laborieusement remplie. Sans appui, engagé volontaire, Alain Duval avait parcouru seul la série des grades qui, des plus infimes, conduisent aux échelons supérieurs.

L'avancement, dans de telles conditions, n'avait pas été rapide, et, malgré la campagne d'Afrique, le grade de lieutenant ne lui arrivait qu'avec sa trente-deuxième année.

Eh bien, au milieu de son récent bonheur, M. Alain Duval était poursuivi par un doute irritant.

« Mademoiselle Marcelle de Clarande, pensait-il, a-t-elle seulement remarqué que, ce soir, je suis enfin lieutenant ? »

A vrai dire, la jeune fille ne s'en était pas aperçue.

« S'est-elle même rendu compte de mon existence? » se demandait-il encore avec une secrète amertume.

Il semblait bien à Marcelle qu'elle avait entrevu cet officier blond, modeste, effacé, tantôt sur le quai, dans l'attitude d'un flâneur émérite, tantôt sur les degrés de l'église Saint-Maurice, à la sortie des offices.

Rien en lui n'attirait le regard, d'ailleurs, et dans le corps d'officiers élégants et fantaisistes du 17e hussards, le lieutenant Duval avait beaucoup de chances pour rester au troisième plan.

Retiré dans l'angle d'une porte, les yeux rivés à ce gracieux tourbillon de mousseline qui avait nom Marcelle, le pauvre garçon n'osait se lancer dans l'étincelante mêlée.

Il se savait inhabile, guindé, et redoutait pardessus tout de montrer son inaptitude aux jolies conventions qui sont la monnaie courante du monde.

Il se demandait par quel miracle inespéré il arriverait jamais à se rapprocher de son rêve, ne fût-ce que pour entendre le son de sa voix, car, pour l'inviter à danser! grand Dieu!... il se sen-

tait absolument incapable de cet excès de présomption.

Et cette adoration à distance durait depuis deux mois déjà avec tant de discrétion que celle qui en était l'objet n'en avait pas eu le soupçon le plus léger.

Hortense, qui allait et venait, active et prévoyante, l'effleura au passage, et, comme il la saluait respectueusement en s'effaçant, elle s'arrêta.

— Monsieur Duval, dit-elle, permettez-moi de vous faire mon compliment; n'êtes-vous pas parmi les favorisés du 16 mars?

— Oui, mademoiselle, répondit-il tout charmé de cette bonne parole.

— Je suis sûre que mon père est très-satisfait de vous aider à fêter ce soir cette heureuse nomination.

— Le colonel a bien voulu, en effet...

— Dansez-vous, monsieur?

— Oh!... balbutia-t-il, je n'ose vraiment pas, mademoiselle.

— Et pourquoi donc?

— On se rouille malheureusement beaucoup en Afrique.

— Alors c'est affaire à la France de vous rendre votre première élasticité, dit Hortense en riant.

Elle était vraiment une maîtresse de maison précieuse, Hortense de Clarande. Prompte à se rendre compte du parti à tirer de chacun de ses invités, elle veillait habilement à leur plaisir.

Son regard embrassa la salle pour y découvrir une danseuse et utiliser un danseur inoccupé : toutes les banquettes étaient vides.

— Si je n'étais si fatiguée, reprit elle, je vous demanderais bien de me faire danser cette valse... mais... tenez, voilà qui est à merveille, j'aperçois ma sœur.

Marcelle, en effet, s'approchait avec vivacité.

— Je te cherchais, dit-elle, ma bonne petite Hortense ; laisse-moi te suppléer, et va t'amuser à ton tour.

— Merci! fit Hortense ; tu sais que je suis dans mon élément.

Elle baissa la voix.

— Veux-tu donner cette valse à M. Duval qui n'ose pas se risquer?

— Volontiers... pourvu que je danse...

Hortense se retourna vers l'officier inquiet de ce colloque.

— Première revanche de la France, dit-elle, vous allez servir de cavalier à ma sœur.

La physionomie du lieutenant Duval refléta une stupéfaction si profonde, promptement suivie d'une si immense joie, que Marcelle, subitement intimidée, devint rouge comme une fraise.

— M. Duval ne désirerait peut-être pas valser? hasarda-t-elle.

— Moi! exclama l'officier radieux, oh! mademoiselle!... bien au contraire.

Et confus, tremblant, ravi, il enlaça de son bras galonné d'or la taille souple de la folle enfant.

C'était la valse des *Roses* que l'orchestre militaire exécutait en ce moment à grand renfort de souffle, ce qui, toutefois, n'excluait nullement la poésie de cette entraînante idylle musicale.

Non, certes, il n'avait plus hésité, le pauvre lieutenant, quand la Providence, sous la forme d'une maîtresse de maison intelligente, lui avait effort ce bonheur inattendu de tenir toute palpi-

tante et rapprochée de son cœur la chère vision qu'il rêvait.

Et cette même Providence charitable, qui protége les amoureux sincères et les honnêtes sentiments, lui rendit en outre l'immense service de lui souffler les pas qu'il fallait faire.

Elle lui inspira les quelques paroles qu'il devait dire, et lui communiqua une ardeur juvénile qui le jeta au milieu des couples tourbillonnants avec l'audace heureuse de la réussite.

Quant à se reposer pendant cette valse bénie... jamais. S'arrêter, n'était-ce pas perdre par sa faute quelques parcelles de ces minutes de bonheur ?

Ce ne fut donc qu'aux derniers accords de la valse mourante que le lieutenant consentit à abandonner son cher privilége.

Marcelle, en se rasseyant près de sa mère, sourit naïvement à son valseur, de façon à faire tourner sans rémission sa tête déjà si compromise.

Et c'est pourquoi dans ce bal, où M. Ernest Samson représentait la magistrature triomphante, et le commandant Adalbert de Poitevy l'aristocratie satisfaite, le lieutenant Duval, tout

modeste qu'il fût, rappela fidèlement l'armée victorieuse.

Au matin, les invités partis, l'orchestre congédié, les bougies éteintes, le colonel et madame de Clarande se retirèrent, fatigués et contents, dans leur appartement.

Madame de Clarande ne s'était donné aucune peine, mais la belle ordonnance de sa fête la ravissait.

Le colonel était si fier de ses trois filles qu'il en avait grandi d'une coudée.

Judith, douillettement enveloppée d'un peignoir de cachemire, s'assit auprès d'un feu clair, dans sa chambre close, et, loin de songer au sommeil, se livra aux calculs les plus variés sur la solde d'un commandant de cavalerie, comparée aux appointements d'un substitut du procureur impérial.

Marcelle, un peu distraite en se glissant dans son petit lit blanc, s'endormit presque aussitôt pour rêver qu'elle valsait *les Roses*.

Hortense était encore debout. Que pouvait-elle faire si tard, ou plutôt de si bonne heure?...; car le jour naissant pénétrait indiscrètement à

travers les tentures baissées, et venait éclairer le lamentable désordre d'une salle de bal abandonnée.

La sérieuse fille du colonel, toute lasse qu'elle devait être, se livrait à un singulier travail. Elle rangeait symétriquement, dans une petite corbeille ronde, un beau bouquet enlevé à une potiche, et, tout autour, des gâteaux, des nougats, des oranges glacées.

La femme de chambre, surprise et mécontente, attendait que « mademoiselle » lui permît enfin d'aller se reposer.

— Tenez, dit Hortense en se retournant vers elle, vous porterez, vers neuf heures, cette corbeille à nos petits voisins de l'autre côté de la cour.

— Ces fleurs, mademoiselle... et ces bonbons?

— Oui. La musique a dû les empêcher de dormir cette nuit; il faut au moins que leur réveil soit agréable.

Et, toute souriante de sa bonne pensée, elle rentra chez elle en murmurant :

— Les chers petits auront aussi leur part de la fête.

En s'éveillant quelques heures après le bal — avait-il même dormi? — M. Ernest Samson était littéralement ivre de joie, comme il convient à un amoureux que le sort favorise.

Avec une merveilleuse netteté, il revit tous les détails de cette nuit radieuse, et en tira, à défaut de déductions accentuées, les plus encourageantes promesses.

En effet, s'il n'avait rien osé dire, il se croyait certain d'avoir été néanmoins compris; s'il n'avait à s'offrir à lui-même aucune preuve palpable de sympathie partagée, il sentait encore dans ses yeux troublés les rayons adoucis des yeux de Judith.

Et c'était mille fois plus qu'il ne fallait pour enhardir ses espérances les plus téméraires.

Il n'avait pas de fortune, il est vrai, et Judith l'ignorait sans doute, mais la magistrature a un prestige. Il existe entre elle et l'armée des affinités positives qui ne pouvaient manquer d'exercer leur influence sur une famille distinguée.

D'ailleurs, il était jeune, il avait de l'avenir; sa mère avait conservé des relations amicales avec le garde des sceaux; un projet de mariage entre lui et la fille d'un officier supérieur serait une excel-

lente occasion pour solliciter de l'avancement; et, enfin, la perspective d'être la femme d'un procureur impérial dans une grande ville avait quelque chance de pouvoir séduire mademoiselle Judith de Clarande.

M. Samson fit part à sa mère, qui habitait la campagne en Lorraine, de la chimère qu'il caressait avec passion, lui demandant de sonder adroitement son vieil ami le garde des sceaux sur la probabilité d'une position plus avantageuse.

La vieille mère, moins prompte à se nourrir d'illusions sentimentales, répondit sensément et brièvement :

« On nous blâme, nous autres mères, de dési-
« rer de la fortune pour les mariages de nos
« enfants; mon cher Ernest, il me semble qu'il
« est grand temps que j'y pense pour toi. Je
« crois mademoiselle de Clarande belle, spiri-
« tuelle, charmante; je ne la *sens* pas simple,
« bonne et femme d'intérieur. De dot, peu ou
« point. Quant à toi, ta position, dont je vais
« m'occuper, ne sera pas de longtemps assez
« brillante pour flatter une femme ambitieuse...
« et quelque chose me dit que cette jolie fille

« que tu aimes comme un fou, doit avoir un « grain d'ambition; tu sais, les mères, elles ont « parfois la double vue.

« Tandis que tu rêves au bonheur, cher en- « fant, moi je regarde tristement venir la fin. Ne « te récrie pas, je suis malade, et la vie ne m'a « pas été souriante. Si ce n'était ta sœur Augus- « tine, je ne m'effrayerais pas trop de ce départ « prévu. Mais Augustine seule, sans fortune! « voilà mon incessante inquiétude. Elle parle de « vie religieuse, et sa piété exaltée me paraît « l'entraîner vers le couvent. Je bénirai cet asile « s'il lui donne la paix et le repos. Mais, si elle « reculait devant le sacrifice, promets-moi que ta « sœur trouverait en toi le même dévouement « que tu montres à ta mère. »

Cette réponse, un peu décourageante et attristée, glaça la joie du substitut. Elle faisait naître des inquiétudes au milieu de ses élans d'espérance, et ne pouvait en aucun cas diminuer son enthousiasme pour la personne de Judith.

Mais quelle tristesse! on lui parlait mort, quand il parlait amour!... couvent, quand il parlait mariage!...

Cependant la santé de madame Samson ayant paru s'améliorer, son fils, rassuré sur ce point, put reprendre sans remords le cours de ses heureux projets.

Le commandant Adalbert de Poitevy se livrait, de son côté, à l'examen approfondi de ce problème : étant donnés un officier ambitieux et une jolie femme, déterminer la part d'influence que la jolie femme peut exercer sur l'avenir de l'officier ambitieux.

Le simple énoncé de cette opération algébrique, que se posait mentalement le séduisant chef d'escadrons, suffit à donner la note juste de ses sentiments.

Ce fut aux bals que la recette des finances et la sous-préfecture s'empressèrent de rendre au colonel de Clarande, que le commandant Adalbert de Poitevy poursuivit, avec une sage lenteur, la solution de son petit problème.

Plus il voyait Judith, plus il appréciait la valeur de sa beauté ; plus il accumulait de preuves irrécusables de son manque de fortune, plus il apprenait à faire fond sur son intelligence pratique de la vie mondaine.

Mais, quoique son empressement auprès de la jeune fille prît peu à peu tous les caractères d'une cour assidue, la prudence dont il était amplement doué le retint constamment en deçà d'une démarche trop positive.

Le commandant de Poitevy avait pour règle de conduite de ne jamais consulter le cœur lorsqu'il s'agissait d'affaires.

Après trois ou quatre réunions dansantes que la mi-Carême et la semaine de Pâques permirent d'offrir à la population viennoise, la ville tout entière, avec la promptitude d'inductions qui est le propre de la province, tirait hardiment les conclusions les plus carrées des petits manéges galants de MM. Samson et de Poitevy.

Leur attitude auprès de Judith était le sujet de toutes les conversations, et la société aurait parié volontiers pour l'un ou pour l'autre des prétendants de la blonde fille du colonel.

Madame Fontille, trop paresseuse ou trop alourdie pour assister aux fêtes dont la bonne ville s'ébahissait, se montrait toujours charmée quand on venait chez elle.

Son esprit et sa bonne humeur y attiraient

fréquemment ses amis du régiment et même quelques Viennois qui avaient eu le bon goût d'apprécier cette hospitalité temporaire.

Le capitaine Aubépin et madame veuve Myonnet, propriétaire de la maison du cours Romestang, qu'habitait le commandant Fontille, faisaient naturellement partie du petit groupe que la famille de Clarande honorait parfois de sa présence.

Le capitaine Aubépin s'éclipsait toujours de bonne heure, et lorque sa cousine essayait de le retenir :

— Et mes enfants? disait-il.

Madame Fontille n'osait plus insister.

A vrai dire, il n'apportait aucun entrain dans le salon de sa parente. Depuis qu'un malheur affreux avait brisé ses liens de famille, cet officier conservait une gravité morne que le monde était impuissant à dissiper.

On sentait bien, d'ailleurs, que si les convenances le forçaient à sortir parfois de sa solitude, le plaisir ne l'attirait pas, la musique le laissait insensible, les séductions d'une table de jeu étaient lettres mortes pour lui.

Ses enfants seuls exerçaient une influence puissante sur son esprit. Ils étaient toute sa vie, et dans sa tendresse paternelle il y avait de la passion et du remords.

Pourquoi? C'est ce que madame Fontille avait vainement cherché à découvrir.

Un jour, la famille Aubépin avait dîné chez le commandant Fontille — un être assez nul, qui aimait de confiance tout ce que sa femme aimait; — au dessert, la petite Marie avait récité des fables, ce qui avait mis un rayon de joie dans les yeux tristes du père.

Bébé n'avait rien récité; l'intelligence malade du pauvre enfant s'oblitérait chaque jour davantage.

On passa au salon, où madame Myonnet ne tarda pas à arriver.

C'était la veuve d'un riche manufacturier de Pont-l'Évêque, l'immense faubourg qui forme à la ville de Vienne comme une queue gigantesque de plusieurs kilomètres.

Elle portait, depuis quatre ans bientôt, un deuil profond dont l'exagération bruyante lui avait fait le plus grand honneur.

Ses meilleurs amis insinuaient toutefois que le noir lui rendait trop de services pour qu'elle consentît jamais à le quitter.

Réellement, le noir adoucissait et mitigeait la remarquable laideur de la veuve, dont le visage bourgeonné, la taille courte, les mains épaisses, faisaient comprendre qu'elle regrettât si fort l'homme courageux qui l'avait aimée.

Elle avait une grande fortune, pas d'enfants et vingt-neuf ans depuis quelques années.

Elle se savait laide et ne s'en attristait pas outre mesure, ayant toujours trouvé des flatteurs et des complaisants prêts à sourire à sa richesse.

Elle faisait entendre à ses intimes que le plus opulent agent de change de Lyon sollicitait sa main, mais que le souvenir toujours vivant de M. Myonnet s'opposait à tout projet de ce genre.

Elle était suffisamment intelligente, médiocrement instruite, inexorable pour la jeunesse et la beauté.

A ces titres, les filles du colonel devaient subir sa censure. Madame veuve Myonnet trouvait même en elles une proie si appétissante qu'elle

se donnait le plaisir quotidien d'y mordre à belles dents.

Madame veuve Myonnet n'était pas encore assise ce soir-là chez madame Fontille, qu'elle débuta par une amère critique de la dernière coiffure arborée par Judith.

— Des boucles ici, des boucles là, des boucles sur le front, sur le cou, sur la poitrine... des boucles encore et toujours... quelque chose comme la toilette d'un bichon frisé.

— C'est original, dit madame Fontille.

— C'est extravagant, reprit madame Myonnet... Enfin!... il paraît que les femmes de la colonie militaire introduisent ici des costumes inimaginables..., scandaleux.

— Oh!...

— Moi, vous savez, retenue par mon deuil, je n'en suis heureusement pas témoin.

— Mais il n'y a rien de déplacé, je vous assure.

— Permettez, chère madame; on m'affirme que les demoiselles de Clarande exhibent des épaules, fort belles du reste, avec un laisser-aller...

— J'en défie mademoiselle Marcelle : elle est maigrelette, hasarda le commandant Fontille.

— Et moi je défends mademoiselle Hortense, qui est la réserve même, appuya sa femme.

— Vous m'accorderez bien que la modestie n'est pas la vertu dominante de mademoiselle Judith.

— Oh !... elle est meilleure qu'on ne croit.

— Moi, je ne crois rien, j'observe. Quand je la vois entrer le dimanche à l'église de Saint-Maurice, les boucles au vent, le front haut et la démarche provocante, il me prend envie de crier au sacrilége.

— Grand Dieu !... quelle sévérité !

— Non, c'est de la justice. Rien ne m'amuse, au contraire, comme les petits airs effarouchés de mademoiselle Marcelle, qui paraît toujours ébahie de trouver sur ses pas, près du bénitier ou ailleurs, le visage platement admiratif d'un bon gros lieutenant... comment l'appelez-vous donc, commandant?

— Mais... je ne sais, dit le digne homme avec un sourire indiscret.

— Allons donc! vous savez à merveille;... n'est-ce pas M. Duval?

— Oui, dit madame Fontille, le plus honnête garçon de la terre.

— Grand bien lui fasse! cela ne lui donne pas la mine d'un homme d'esprit.

— Il a du cœur, c'est l'essentiel.

— Il le met tout entier dans ses yeux pour regarder la troisième fille du colonel de Clarande... c'est on ne peut plus récréatif.

— Moqueuse!

— Enfin, il n'y a que mademoiselle Hortense qui ne cherche personne du regard à la promenade ou dans le monde, parce qu'elle n'a pas de chance d'y rencontrer les fournisseurs de la maison, seule préoccupation de cet esprit positif.

Un léger sourire accompagna cette saillie dont la petite Marie Aubépin parut extrêmement scandalisée.

— Madame, dit-elle tout à coup en élevant sa voix traînante, il ne faut pas dire du mal de mademoiselle Hortense, c'est mon amie.

Madame Myonnet se retourna, surprise, et le capitaine Aubépin fit signe à sa fille de se taire;

mais Marie n'était pas accoutumée à obéir si promptement que cela.

— Oui, c'est mon amie, reprit-elle avec une assurance comique, et si elle ne regarde personne à la promenade, elle nous regarde bien, nous.

— Ah ! vraiment ! fit madame Myonnet.

— Et nous nous parlons par la fenêtre.

— Marie ! répéta le capitaine.

— Elle nous a envoyé des bonbons, des gâteaux. Elle nous fait seulement des sourires à travers la cour quand papa est à la maison.

— Mais quand il est sorti ?... interrogea la veuve.

— Alors, elle ouvre sa fenêtre et me demande si je fais des progrès, si Bébé est mieux portant... si...

— Voyons, voyons. Marie ! assez de babillages, dit le père d'un ton fâché.

— Du tout, elle est charmante cette enfant, s'écria madame Myonnet avec une intention malicieuse ; elle défend sa grande amie comme une petite lionne. Ainsi, chère petite, vous faites de la télégraphie à domicile... quand papa n'y est pas?

— En vérité, madame, je ne sais ce qu'elle veut dire, si ce n'est que mademoiselle de Cla-

rande est mille fois trop bonne pour cette fillette.

— Je reconnais bien là cette chère Hortense, intervint madame de Fontille ; il lui a suffi de voir quelquefois vos enfants chez moi, mon cousin, pour s'intéresser à eux. Elle aime tout ce qui est jeune.

— J'ai même remarqué, ma chère amie, dit le commandant Fontille, qu'elle vient plus souvent te voir depuis qu'elle rencontre ici Marie et Bébé.

Cette observation amena un sourire ambigu sur les grosses lèvres pâles de la veuve.

On ouvrit la porte du salon.

— Madame et mesdemoiselles de Clarande ! annonça l'ordonnance.

Marie fit un petit cri de joie, et bondit au-devant d'Hortense, qui suivait sa mère. Judith venait après ; Marcelle était restée avec le colonel, qui souffrait de sa migraine chronique.

L'entrée de ces dames fut saluée par l'affectueuse effusion des maîtres de la maison et la révérence raide de madame Myonnet.

Le capitaine Aubépin, après un salut profond, songea aussitôt à se retirer. Mais, quand il voulut

appeler ses enfants, Bébé avait déjà grimpé sur les genoux d'Hortense, et Marie s'incrustait dans sa robe, comme si elle eût craint de la perdre.

Pendant une seconde, il regarda ce groupe charmant ; peut-être se souvint-il de la jeune mère morte. Son front devint plus sombre encore, mais il n'appela pas les enfants.

La conversation, interrompue par l'arrivée de celles dont on s'occupait si peu charitablement, au grand déplaisir de madame Fontille, reprit une allure moins personnelle. On causa printemps, fêtes touchant à leur terme, promotions militaires, etc., etc.

Le fauteuil de madame Myonnet touchait celui de Judith. Les deux femmes, qui se connaissaient à peine, échangeaient seulement quelques phrases de politesse banale, quand le nom de M. Ernest Samson fut prononcé par un des officiers qui venait également d'arriver.

Quelque chose comme une ombre douce passa sur le front de Judith, et sa physionomie refléta, malgré elle, une nuance d'intérêt assez prononcée.

— Ah ! elle l'aimerait donc ? pensa la veuve.

Son regard inquisiteur, fixé sur sa voisine, étu-

diait tous les détails de cette beauté radieuse, à laquelle son propre visage, rouge et commun, servait de repoussoir.

Il lui parut de bonne guerre de mettre une épine au cœur de cette rose.

— Ce pauvre M. Samson, dit-elle aussitôt, est menacé d'une catastrophe bien pénible!

— Quoi donc? interrogea madame Fontille.

Madame de Clarande, en mère prévoyante qui surveillait précieusement les prétendants de sa fille, devint subitement attentive.

— Il est menacé de perdre...

— Sa position? interrompit-elle.

— Sa mère, acheva madame Myonnet.

— Ah!... fit madame de Clarande d'un ton paisible, ce serait un grand malheur!

— C'est le meilleur des fils... à ce point qu'il fait des prodiges d'ordre et d'économie pour procurer à cette mère infirme les douceurs que son âge réclame.

— Des prodiges! tant que cela? dit Judith d'un ton incrédule qui voilait mal une inquiétude secrète.

— Mon Dieu, oui. Vous savez combien la ma-

gistrature, si honorablement posée, est piètrement traitée au point de vue pécuniaire...

— Je sais, dit sèchement la fille du colonel.

— Eh bien, quand on n'a pas de fortune personnelle..., mais là pas l'ombre..., et qu'il faut avec cela subvenir à l'existence d'une famille..., vous jugez.

— C'est lui qui... ?

— C'est lui qui aide sa mère et sa sœur, oui, mademoiselle.

— Quoi ! aussi sa sœur ! exclama Judith en tournant tout à fait son visage altéré vers la veuve.

— Mademoiselle Augustine Samson est une vieille fille qui ne se mariera pas.

— Mais alors... ?

— Elle entrerait en religion si elle perdait sa mère.

— Ah !

— A moins que M. Samson ne la mît à la tête de sa maison.

— Par exemple ! M. Samson se mariera, déclara le commandant Fontille avec l'à-propos qui lui était ordinaire.

— Certainement, dit vivement madame Myonnet, s'il a la chance heureuse de trouver une femme désintéressée qui consente à épouser à la fois un substitut pauvre, une belle-mère infirme et une belle-sœur grincheuse.

Il y eut un silence.

Judith mâchonnait son mouchoir.

On annonça le commandant de Poitevy.

Il fit son entrée avec cette démarche élastique, ce sourire satisfait, ce tour de tête vainqueur qui le désignaient à l'attention de toutes les femmes et à la rivalité de tous les hommes.

C'était la première fois que madame Myonnet le rencontrait dans le monde, ce qui s'explique par l'austérité à laquelle elle se condamnait; mais elle l'avait entrevu à cheval, en breack, conduisant son élégant attelage à côté d'un groom à livrée marron.

Elle avait entendu parler de ses manières de grand seigneur, de son luxe et de son influence au 17e hussards. De plus, enfin, il était devenu son locataire, car le défunt manufacturier avait laissé à son inconsolable compagne quatre ou cinq maisons superbes sur le pavé viennois.

Madame Myonnet avait un grand désir de voir de près le bel officier qui défrayait la chronique, et n'était point fâchée d'avoir l'occasion d'affirmer devant lui ses droits de propriétaire.

Madame Fontille, qui lut ce vœu secret dans les gros yeux ronds de la veuve, se chargea de la présentation.

La vue de cette lourde personne, épaisse et vulgaire, ne parut pas impressionner très-agréablement le brillant commandant.

Il n'en fut pas de même de madame Myonnet, qui rougit comme une pivoine en lui rendant son salut et faillit étouffer dans son corsage surmené.

— Madame, dit-il assez lestement, vous me voyez au regret de n'être pas allé moi-même jusqu'ici chercher mes quittances.

— Monsieur le commandant, répondit-elle en minaudant, je vous ferai souvenir de cette promesse en ne vous envoyant pas de quittance du tout.

— Je saisirai avec empressement ce motif d'aller vous les réclamer.

— On vous dit très-oublieux, monsieur.

— Je vous crois bien peu confiante, madame.

— Eh bien, vous avez tort, monsieur, car je vous dis sans arrière-pensée : à bientôt !

Le commandant s'inclina ; jugeant qu'un plus long échange de banalités n'était point nécessaire, il courut porter ses hommages à Judith.

Madame Myonnet le suivit d'un regard expressif qui, bien certainement, ne s'était jamais empli d'une semblable flamme depuis la mort de feu Myonnet.

Judith, préoccupée, accueillit le commandant avec distraction. Un observateur minutieux aurait deviné que l'indiscrète révélation de la veuve avait profondément ébranlé dans son esprit le naissant prestige du jeune substitut.

M. de Poitevy ne pouvait soupçonner cette impression, mais madame Myonnet en était déjà au regret de l'avoir fait naître.

— Je ne suis qu'une sotte, pensa-t-elle ; ce sera le commandant qui recueillera l'héritage du substitut.

Et de fait, à voir l'un près de l'autre ces deux beaux jeunes gens, l'hypothèse n'avait rien que de très-vraisemblable.

Le capitaine Aubépin, qui n'avait pris qu'une part très-réservée à l'entretien, se retira le premier.

Hortense, qui voulut lui rendre ses enfants, s'aperçut avec un léger embarras que Bébé s'était endormi sur ses genoux.

Elle l'appela doucement : l'enfant ne bougea pas. Elle le baisa au front : l'enfant ouvrit les yeux.

— Vous faites comme faisait maman, dit Marie, en arrangeant les cheveux du petit garçon.

Hortense, rougissante, le remit à son père. Le capitaine Aubépin détourna les yeux, et madame Fontille les entoura d'un bon regard brillant.

La petite société se sépara peu après.

Pour la première fois, en rentrant dans son appartement désert, madame veuve Myonnet oublia d'aller dire : « A demain, » au portrait en pied de feu son époux, qui trônait dans le grand salon.

Quoiqu'il fût assez tard, Hortense remarqua qu'il y avait encore de la lumière dans la chambre du colonel, lequel avait cependant manifesté

l'intention d'endormir, dès huit heures, sa tenace migraine.

— Mon Dieu ! ton père serait-il plus souffrant? s'écria madame de Clarande en se précipitant.

Mais, comme elle allait toucher la porte, celle-ci s'ouvrit, et le colonel, en robe de chambre, apparut, souriant, sur le seuil.

— Je vous guettais, fit-il.

— Ah! tu nous as fait peur!... tu ne souffres pas, au moins?

— Au contraire, ça va mieux.

— Mais pourquoi ne reposes-tu pas?

— Entrez donc un instant... toutes trois... j'ai quelque chose à vous communiquer.

— Quoi donc? demanda Judith.

— Curieuse !

Elles entrèrent, et, nouvel étonnement, Marcelle était là aussi.

— Allons-nous changer encore de garnison? balbutia Hortense.

Madame de Clarande s'assit, et ses filles entourèrent leur père.

— Sachez d'abord, mesdames, dit-il, que,

tandis que vous babilliez chez Fontille, je recevais un ambassadeur.

— Étranger ?

— Non pas.

— Qui voulait ?

— Pas si vite... pas si vite...

— Enfin, cet ambassadeur ?...

— Était porteur d'un message... oh ! mais d'un message comme les parents sont assez flattés d'en recevoir.

— Je devine, dit Judith.

— Une demande en mariage ? dit Hortense.

— Vrai ? exclama la mère en s'épanouissant.

— Authentique.

— Pour Hortense ?

— Allons donc ! maman, quelle idée ! fit Hortense en haussant les épaules.

— Pour Judith, alors ?

— Eh oui !... naturellement, dit la petite voix de Marcelle avec un léger soupir.

Judith fit un pas en avant, et, mettant sa main gantée sur l'épaule du colonel :

— C'est sérieux, n'est-ce pas mon père ?

— Comment ! si c'est sérieux !... vingt-huit ans,

jolie position, charmant physique, bel avenir... sérieux!... ah ! je crois bien que c'est sérieux.

— Et cela s'appelle...?

— M. Ernest Samson, substitut du procureur impérial à Vienne (Isère).

— Je le pensais, dit tranquillement Judith.

— Voyez-vous la petite sournoise !

— Seulement, je dois vous prévenir, mon père, que M. Samson n'a pas de fortune.

— Aïe ! fit le colonel en la regardant de côté avec un bon rire ; tu sais déjà cela, toi ?

— Vous paraissez le savoir aussi.

— Parbleu !... un bon ambassadeur doit loyalement traiter les questions de ce genre.

— Ainsi, il vous est confirmé... ?

— Que notre jeune substitut n'a d'autre richesse que sa position honorable, sa famille bien posée, son nom d'une...

— Oh ! ne parlons pas de son nom ! interrompit vivement madame de Clarande ; ce n'est pas la plus belle plume de notre oiseau rare.

— Je veux dire, ma chère amie, un nom estimable, dignement porté... un caractère sûr... une moralité sans conteste.

— Mais c'est énorme cela! interrompit Hortense.

— Ce n'est pas l'aisance, répliqua Judith.

— Bah! en province les besoins sont plus restreints, les habitudes plus modestes.

— J'ai peu de penchant pour la médiocrité.

— Quand on affectionne son mari, ma chère fille, la question pécuniaire perd de son importance.

— Quand on affectionne... oui... répéta Judith d'un ton amer.

— Mais je croyais, mon enfant, reprit le colonel, que M. Samson ne te déplaisait pas.

— Mais je croyais, mon père, que M. Samson avait une situation acceptable.

— Sans être tout à fait ce que je rêvais pour toi, la situation n'est cependant pas sans compensations?

— Qu'en pensez-vous, ma mère?

— Ah!... s'il était seulement noble!

— Et toi, Nestor?

— Si tu crois devoir aimer M. Samson de toute ton âme, épouse-le. Si tu ne te crois pas capable de supporter, pour l'amour de lui, une vie modeste et sérieuse, ôte-lui bien vite ses illusions.

— Bien parlé, Nestor. Et qu'avez-vous répondu, mon père?

— J'ai répondu à M. Belormel...

— Ah! c'est M. Belormel, l'ambassadeur?

— Oui, qui remplace en cette circonstance le père de M. Samson, mort, et sa mère malade.

— Eh bien?

— Que tu serais consultée avant toute chose, et qu'il aurait ma réponse dans quelques jours.

— Je vous remercie. Dans quelques jours nous répondrons.

Marcelle, qui se tenait toute grave accoudée à la cheminée, vint subitement jeter ses bras au cou de Judith en lui chuchotant à l'oreille :

— Dis oui : il a l'air de tant t'aimer!

Judith eut un mouvement d'épaules plein de pitié dédaigneuse.

— Cela te suffirait donc à toi? demanda-t-elle.

— Ah! certes! répondit vivement Marcelle qui rougit aussitôt comme une enfant ingénue qu'elle était.

La famille se sépara sans rien ajouter à cette première explication. Judith ne dormit pas. Le

mot fatal de madame Myonnet : « Qui voudrait épouser à la fois un substitut pauvre, une mère infirme et une belle-sœur grincheuse ? » bourdonnait follement à ses oreilles :

N'était-ce donc pas assez de s'appeler Samson tout court, et fallait-il encore s'exposer à porter la charge écrasante de tout une famille?

Judith se souvenait aussi du conseil d'Hortense : « Si tu crois l'aimer, épouse-le. Si ton affection ne doit pas l'emporter sur la médiocrité de la position, refuse. »

Or, si la veille encore, en songeant au respect tendre et empressé du jeune homme, à son visage intelligent, à son amour deviné, elle se sentait doucement remuée, cette sensation s'était brusquement envolée sous le souffle desséchant d'une femme jalouse.

« Il est de bonne famille », disait la sagesse.

« Il n'a pas de fortune », répondait l'ambition.

« Il est bon, sérieux, instruit », disait la raison.

« Il n'a pas de fortune », répondait l'orgueil.

« Il t'aime ! » disait le cœur.

« Il n'a pas de fortune », répondait le calcul.

Et Judith ne voulait pas vivre sans fortune. Elle aimait trop le luxe, la toilette, les plaisirs, pour se condamner à la privation de toutes ces attrayantes choses.

Non, non..., M. Samson avait tort, mille fois tort. Elle n'avait pas recherché son attention. Il aurait dû avoir la conscience de son insuffisance.

Ce n'était pas à une souveraine beauté comme la sienne qu'il fallait porter l'hommage d'un amour si mesquinement doré.

Hortense — une Cendrillon — ou Marcelle — une pensionnaire — pouvaient s'en contenter peut-être; mais elle... elle!... Judith! qui se croyait assez de charmes, de jeunesse, de volonté pour soulever le monde!

Elle eut, dans l'ombre de sa chambre obscure, un sourire d'écrasant dédain pour cet homme à qui elle aurait pu, à la rigueur, pardonner son manque de noblesse, mais qui, pauvre, osait l'aimer!

Le colonel et sa femme laissèrent la jeune fille

à ce qu'ils croyaient être ses réflexions, sans la troubler par des conseils importuns.

Dans leur aveuglement affectueux, ils rêvaient plus et mieux pour leur chère favorite; mais comme ce « plus » ne se dessinait pas, et que ce « mieux » pourrait n'être qu'une chimère, ils se familiarisaient avec ce projet d'union, en somme très-sortable, placement satisfaisant d'une de leurs filles..., et quand on en a trois !...

La froideur visible de sa sœur surprenait profondément Marcelle. Quoi! Judith était aimée, et Judith hésitait!

Cela ne pouvait être compris de ce bon cœur naïf, pour qui l'amour en ménage paraissait le bonheur idéal, et qui poursuivait tout doucement son petit roman intime.

Un roman! Marcelle?... Oui, Marcelle qui, malgré sa réserve, n'avait pu ne pas remarquer que le lieutenant Duval se faisait son ombre.

A la promenade, il avait épié ses heures de sortie et se trouvait sur son passage.

A l'église, elle reconnaissait son pas sous l'immense voûte sonore.

Quand elle soulevait le rideau, elle l'apercevait

accoudé sur le pont, regardant couler le Rhône avec une persistance que le fracas des eaux jaunes et bouillonnantes ne suffisait pas à expliquer.

Lorsque vint le printemps et que les fenêtres de la maison du colonel s'ouvrirent en face des coteaux verts, le quai n'eût pas de flâneur plus assidu.

Et quand, musique en tête, le 17e hussards allait en promenade militaire, le cheval qui caracolait le plus brillamment était celui du lieutenant Duval.

Enfin, l'officier qui, ferme en selle et la pelisse flottante, rivait le plus ardemment son regard au balcon du colonel, c'était encore le lieutenant Duval, l'amoureux sans espoir de Marcelle.

La charmante fille ne pouvait voir toutes ces choses sans en être touchée. Elle n'y était point habituée, la beauté de Judith rejetant fatalement dans l'ombre son fin visage pâle et brun.

Cette silencieuse façon de chercher son regard, avec tant de respect et de persévérance, avait un côté poétique qui attendrissait la douce Marcelle.

L'officier modeste qui l'aimait ainsi de loin

attachait donc un grand prix à son amour, à elle?... Et cette seule pensée faisait palpiter son cœur.

Aussi ne fallait-il pas s'étonner des rougeurs qui envahissaient son front, des petits tremblements de sa main, des hésitations subites de sa voix, quand le nom de M. Alain Duval était prononcé, ou mieux encore, quand sa personne elle-même se dressait troublée et ravie devant elle.

Cependant s'aimant à distance, se le disant des yeux, les deux naïfs amoureux se condamnaient à rester éternellement dans cette impasse sentimentale où la timidité de l'un et la pudeur de l'autre les tenaient renfermés.

Demander la main de Marcelle!... c'était une audace bien autrement dangereuse que celle de l'inviter à danser, et l'on se souvient peut-être des luttes et des angoisses du pauvre lieutenant avant la valse des *Roses*.

Encourager plus directement son soupirant mystérieux était chose impossible à Marcelle à qui cette attente ne déplaisait du reste nullement.

Elle était à cet âge où un regard suffit au bonheur d'une semaine, où l'on vivrait une année

avec le souvenir d'un sourire et le murmure d'un mot attendri.

Madame Fontille devait se faire leur Providence visible.

A toutes ses qualités, la grosse femme du chef d'escadrons joignait le petit défaut d'être *marieuse.*

Rapprocher les âmes, unir les cœurs, fondre les fortunes, c'était une occupation séduisante, une joie sans pareille, auxquelles elle sacrifiait annuellement quatre ou cinq mois de son existence.

Elle avait généralement le flair exquis et la main adroite.

Les mariés qui lui devaient leur union ne lui marchandaient pas la reconnaissance. Si quelques-uns d'entre eux ne trouvaient pas dans le ménage qu'elle avait édifié le bonheur qu'ils espéraient, on était tellement assuré de ses bonnes intentions que personne ne songeait à l'attrister par l'expression de regrets inutiles.

Ce fut donc à madame Fontille que vint la triomphante idée de placer la petite main de Marcelle dans la bonne et large main de M. Alain Duval.

Ah ! ce ne serait pas facile à emporter !... ce n'était pas une femme de son expérience qui se faisait illusion sur les difficultés d'une semblable entreprise.

M. Alain Duval n'était ni noble, ni riche, ni de grand avenir, et l'on pouvait présager que madame de Clarande en particulier, qu'on savait entichée de noblesse, jetterait des cris de paon.

Mais madame Fontille était brave... et, résolûment, elle marcha droit à son but.

M. Duval, qu'elle recevait parfois, écouta, en tremblant d'émotion, l'ouverture qu'elle lui fit à cet égard, et, dans l'ardeur de son enthousiasme, dévora de baisers reconnaissants la main potelée de sa protectrice.

Hortense, qui venait fréquemment passer une heure ou deux chez madame Fontille, où elle était sûre de rencontrer les chers orphelins, fut habilement sondée.

Elle répondit avec franchise qu'un mari honnête, aimant, était tout l'idéal de Marcelle.

Ces préliminaires terminés, madame Fontille emmitoufla son opulente personne de son plus beau cachemire, fit ajouter, pour la circonstance,

une plume nouvelle à son chapeau, qui en possédait déjà trois, et se présenta courageusement chez le colonel.

L'air mystérieux de son large visage, son regard important et ses manières confites, éveillèrent l'attention de madame de Clarande.

Du reste, sur sa réputation, toute mère était amplement autorisée à la soupçonner de cacher un prétendant dans chaque pli de son cachemire.

Cette pensée était déjà venue à madame de Clarande, qui, dans ce vague espoir, autorisait l'intimité croissante de sa fille Hortense avec l'excellente *marieuse*.

— A quoi bon vous demander des nouvelles de mesdemoiselles de Clarande, minauda madame Fontille en s'asseyant, je viens de rencontrer votre Beauté, plus rayonnante que jamais.

— Judith va très-bien, en effet, répondit modestement la mère.

— Quant à mademoiselle Marcelle, votre Grâce, je l'ai entrevue par un coin soulevé de son rideau.

— Et notre Raison sort de chez vous, n'est-ce pas? acheva madame de Clarande en riant.

— Mademoiselle Hortense a bien voulu venir ce matin me communiquer un secret pour faire les marrons glacés qui va me mettre au mieux avec M. Fontille, dont le péché mignon est la friandise.

— Je reconnais à Hortense les talents culinaires les plus variés.

— De même que sa sœur, Marcelle a tous les talents artistiques.

— Oh !... elle peint seulement.

— Occupation charmante.

— Et surtout distraction agréable.

— Dérivatif aux rêves de jeune fille.

— Marcelle est une imagination paisible.

— Qui trouble beaucoup les autres, toutefois.

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûre.

— Nous y voilà ! pensa madame de Clarande en devenant très-attentive.

— J'ai même accepté la tâche... délicate, de rendre un peu de calme, si c'est possible, à l'un de vos amis, qui n'en a plus du tout.

— Voyez-vous cela !

— Du tout, du tout, madame.

— Et comment comptez-vous y parvenir?

— En vous présentant sa requête, madame, et vous priant de la transmettre vous même au colonel.

Madame de Clarande éteignit sa physionomie et d'un ton tranquille :

— De quelle requête peut-il bien être question, chère madame?

— Ce serait méconnaître votre perspicacité maternelle que de supposer qu'elle n'a pas deviné dans ma démarche une demande en mariage.

— Oh!... Marcelle est si jeune!

— Ce qui ne la rend que plus attrayante.

— Et puis, c'est la dernière... que diraient mes deux filles aînées?

— Si mesdemoiselles Hortense et Judith n'ont point fait de choix encore, j'imagine, madame, les occasions ne leur ayant certainement pas manqué, qu'elles n'auraient aucun motif d'en vouloir à leur jeune sœur.

— Et quel est donc celui de vos amis...?

Ici madame Fontille éprouva un petit frisson des plus désagréables.

— C'est un jeune officier, aussi modeste qu'intelligent... homme de cœur...

— Que vous nommez?

— Le lieutenant Alain Duval.

— Du Val?... avec la particule?

— Non, madame... Duval en un seul mot.

Madame de Clarande se renversa sur son fauteuil et fit, des lèvres, une moue dédaigneuse.

— Je ne connais pas ce monsieur, dit-elle froidement; il vient rarement ici.

— Sa réserve... sa timidité...

— Ou peut-être son peu d'usage du monde?

— Je dois reconnaître qu'il est plutôt brave soldat qu'homme de salon.

— Ah! chère madame!... ces gens-là sont désolants... Que voulez-vous qu'on fasse, dans un intérieur, de ces lions de batailles?

— On en fait généralement des moutons, madame.

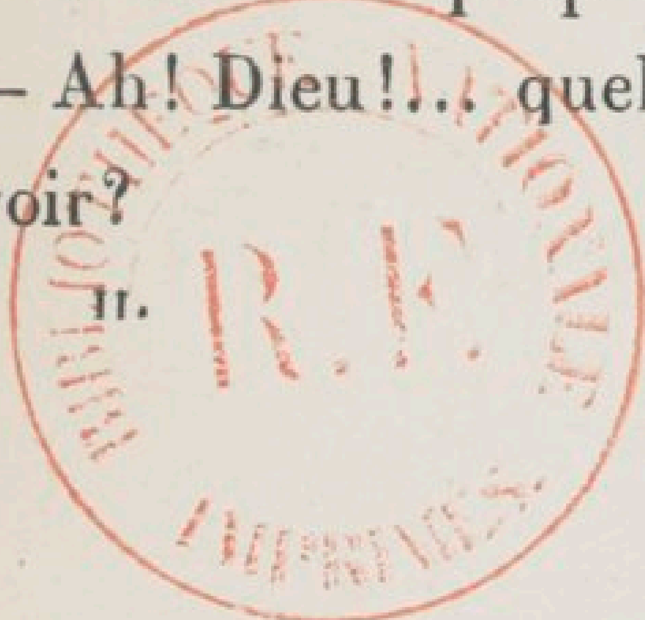
— Hum!... et sa famille?

— Il est sans parents.

— Mais encore, qu'étaient-ils?

— D'honnêtes propriétaires-fermiers.

— Ah! Dieu!... quelle sorte d'éducation doit-il avoir?



— Aussi bonne que les camps africains lui ont permis de la conserver.

— C'est-à-dire à peu près nulle. Ses mœurs?

— Excellentes.

— Près de passer capitaine, n'est-ce pas?

— Hélas! non..., il vient d'être nommé lieutenant.

— Je me souviens, en effet... A-t-il de la fortune?

— Quelques milliers de francs... administrés avec ordre... de l'économie... et sa solde.

— Total : quelque chose comme 2,000 ou 2,500 francs.

— A peu près.

— Juste de quoi vivre de privations.

— Seul, je ne sais. A deux, cela change.

Madame de Clarande, qui connaissait la dot de ses filles, se pinça les lèvres sans répondre.

Madame Fontille toussa, prit une boule de gomme et attendit.

— Il ne doit pas être jeune votre prétendant, chère madame.

— Il a trente-deux ans.

— J'entends. Il s'est engagé, n'a pas eu de

chance, et recevra sa retraite comme capitaine.

— Oh! rien ne le prouve.

— Non, mais tout le fait présumer.

— Il n'est pas donné à tous de parcourir heureusement la carrière militaire comme M. votre mari, madame.

— Je le sais bien. Toutefois, la différence est trop absolue.

— Si vous connaissiez M. Duval, vous seriez certaine du bonheur de mademoiselle votre fille... qu'il adore...

— Comment! qu'il adore!... où la voit-il donc?

— Partout, je crois.

— Marcelle serait bien étonnée de se savoir gratifiée de cette grande passion.

Madame Fontille s'inclina avec un sourire qui en disait bien long sur l'ignorance supposée de Marcelle.

Madame de Clarande, que cette ouverture contrariait dans ses instincts aristocratiques, reprit son air cérémonieux, dont il n'y avait rien de bon à espérer.

— Chère madame, dit-elle, je vous remercie de la pensée bienveillante qui vous a déterminée

à tenter cette démarche. Elle ne rentre pas absolument dans nos projets pour nos filles. Je crois tout à fait inutile d'en occuper Marcelle; car, malgré toute l'estime que je puis éprouver pour la personne et le caractère de M. le lieutenant Duval, sa demande ne pourrait être prise par nous en considération.

Comme elle achevait ce refus sans embages, on entendit un cri faible et un grand bruit dans une pièce attenante au salon, dont la porte était restée entr'ouverte sans qu'on l'eût remarqué. C'était l'atelier de Marcelle.

— Qu'est-ce donc? exclama madame Fontille.

— C'est la voix de Marcelle! s'écria madame de Clarande, qui se leva en pâlissant.

Elle marcha vers l'atelier, et madame Fontille la suivit.

Au milieu de l'atelier gisaient renversés un chevalet, une toile, une palette et des pinceaux.

Marcelle, affaissée contre le mur, blanche comme de la cire, ne parut même pas les voir entrer.

— O Dieu!... que lui est-il arrivé? cria la mère en bondissant vers elle.

La jeune fille ouvrit les yeux et ses lèvres s'agitèrent sans rendre aucun son.

— Tu souffres !... qui t'a fait du mal ? Réponds, je t'en supplie.

Marcelle appuya une main sur son cœur, non pas comme une actrice prête à déclamer, mais comme une malade qui tente de comprimer une souffrance.

Madame Fontille, qui l'étendait doucement sur un canapé, remarqua ce mouvement.

— Une palpitation, peut-être, dit l'excellente femme.

Sa voix parut tirer Marcelle de sa torpeur douloureuse.

— Oh !... que cela fait mal ! murmura-t-elle.

— Quoi donc !... mais quoi donc ! répéta anxieusement la mère.

— Ce que vous avez dit, maman ! s'écria enfin la pauvre petite, éclatant en sanglots.

Madame Fontille, subitement rassurée, fit un pas en arrière.

Madame de Clarande était encore trop effrayée pour comprendre.

— Qu'ai-je donc pu dire, ma chère enfant, qui t'ait mise en un tel état?

— Ah! maman! maman! vous avez dit que la demande de... M. Alain Duval..., ne devait pas être prise en considération.

— Quoi! c'est cela?

Marcelle, pleurant plus fort, courba la tête avec désespoir.

— Tu le connais donc, cet officier

— Oh! oui, maman.

— Et tu soupçonnais?...

— Je l'espérais, du moins.

Madame de Clarande, suffisamment éclairée, ne jugea pas à propos de poursuivre devant témoin cet interrogatoire.

Le trouble et les larmes de sa fille lui apprenaient, mieux que toutes les explications, les intelligences secrètes que le lieutenant Duval avait su se créer dans la place.

Elle embrassa Marcelle avec une tendresse mélangée de dépit.

Marcelle pleurait toujours.

— Nous en parlerons à ton père, dit madame de Clarande avec un grand soupir.

Les pleurs de Marcelle se tarirent aussitôt.

C'est qu'elle savait bien la câline enfant, que

le colonel, malgré la férocité de ses énormes moustaches, écouterait avec une indulgente bonhomie la prière de sa dernière fille et l'exaucerait peut-être.

Elle redoutait bien plus les idées aristocratiques et ambitieuses de sa mère, dont le premier mouvement hautain avait provoqué son accès de désespoir.

Madame Fontille se retira discrètement, non sans avoir échangé avec Marcelle un regard qui, dans son éloquence muette, équivalait à un traité offensif et défensif.

Ce ne fut donc plus d'une seule demande en mariage que le colonel et sa femme eurent à s'occuper dans cette semaine fertile en incidents romanesques.

Conduire son régiment et marier ses filles, c'était trop à la fois pour M. de Clarande, en qui le père ne voulait pas nuire au chef de corps.

Aussi, après le récit de sa femme et la vérification des dégâts de l'atelier de Marcelle, le digne homme porta-t-il pendant quelques jours le front le plus soucieux du monde.

Les officiers, habitués à son abord affable, se

demandaient curieusement ce qui leur avait gâté leur colonel.

Ah! oui... oui, c'était son rêve que de trouver des époux à ses chères filles, mais encore fallait-il pouvoir s'orner de ses gendres avec une légitime satisfaction.

M. Ernest Samson n'appartenait, il est vrai, ni à l'aristocratie du nom, ni à celle de l'argent, mais il était magistrat... Et le colonel avait une façon pleine d'enflure de prononcer ce mot : *magistrat!* qui lui donnait une importance énorme.

Quant à M. Alain Duval, ni plus noble, ni plus riche que le premier, il n'était que lieutenant, ne payait pas de mine, sortait d'une famille obscure, et s'était permis d'aimer la fille de son colonel, ce qui paraissait bien quelque peu outrecuidant.

Mais enfin il était militaire... Et le colonel avait coutume, en parlant de la glorieuse profession des armes, de redresser si haut la tête, qu'il dominait et fascinait son auditoire.

Père excellent, mais distribuant de façons diverses sa tendresse, il étudiait d'un air inquiet

le visage impassible de Judith, et remarquait péniblement la tristesse de Marcelle, qui, n'étant pas interrogée, n'osait pas lui ouvrir son cœur.

Quinze jours passèrent sur la demande de M. Samson, huit sur celle de M. Duval, et le colonel ne savait pas encore ce que déciderait Judith, tandis que de son côté, Marcelle ignorait la décision paternelle.

Un soir pourtant, que toute la famille était réunie au salon, M. de Clarande y entra avec une physionomie songeuse, où l'effarement intérieur passait décidément à l'état chronique.

Il avait pris, sans doute, d'énergiques résolutions avant d'aborder de front les questions importantes qu'il voulait traiter ; aussi sa première parole eut-elle une rondeur toute militaire.

— Sacrebleu ! dit-il en regardant ses filles, nous avons assez sacrifié aux convenances. Si nous en finissions, hein ?

Judith sourit et Marcelle trembla.

— Oui, dit madame de Clarande de son ton calme, il faut en terminer avec cette incessante perplexité.

— Terminons, dit bravement Judith.

Marcelle n'osa pas ouvrir la bouche.

— As-tu réfléchi, Judith?... bien sérieusement réfléchi? reprit le colonel.

— Parfaitement et longuement, mon père.

— Et tu décides?

— Que je remercie M. Samson de sa recherche... sans l'accepter.

Marcelle fit un bond sur son siége.

— Ah! ah! fit Hortense sans ôter les yeux de sa tapisserie.

— Corbleu! grommela le colonel, que lui reproches-tu à ce garçon?

— Rien... et tout.

— Il te déplaît?

— Nullement.

— Tu ne l'aimes pas, cependant?

— Pas le moins du monde.

— Il y paraît.

— Je souhaiterais M. Samson pour mari à ma meilleure amie.

— Et tu aurais raison, interrompit Nestor.

— Mais quant à toi?

— Tenez, cher père, dit Judith en secouant, par un mouvement adorable, ses folles boucles

blondes, laissons M. le substitut au parquet, dont il est le plus éloquent ornement, et laissez-moi espérer que Judith de Clarande n'échangera votre nom, qu'elle aime, que pour un nom qui le vaille.

— Ah ! sirène ! fit le père en la baisant au front.

Madame de Clarande, dont l'orgueil n'était que médiocrement satisfait par cette perspective d'union, eut un sourire indécis, où se combattaient le contentement et le regret.

Le colonel se retourna vers Marcelle.

— Et toi, mignonne, dit-il en reprenant sa grosse voix, penses-tu encore au lieutenant Duval ?

— Toujours, dit naïvement Marcelle.

— Toujours !... oui-dà !... voilà un gaillard bien heureux.

— C'est inimaginable ! murmura la mère.

— Et que penses-tu de lui, voyons ?

— Je pense... qu'il m'aime.

— Il en a l'audace, à ce que je vois.

Marcelle rougit et attendit.

— Et toi ?

— Moi, mon père?

— Oui, toi ?... te sens-tu donc quelque penchant pour ce visage placide, à petites moustaches jaunes, orné d'yeux microscopiques?

La jeune fille releva la tête avec une indignation plaisante.

— Mon père, dit-elle vertement, le visage paisible et les moustaches blondes de M. Duval auront du moins l'avantage de ne tourner aucune tête... et ses yeux microscopiques me disent une sympathie dont je lui sais gré.

— Voilà mon petit volcan parti! s'écria le colonel avec un rire de bon augure.

Ce fut le tour de madame de Clarande de prendre l'offensive.

— M. Duval n'a pas de fortune, dit-elle.

— Ni moi, riposta Marcelle avec feu.

— Sa position est médiocre.

— Je lui aiderai à l'améliorer.

— Tu seras toujours dans la gêne.

— Si j'ai le bonheur avec, qu'importe?

— Tu ne pourras même tenir un rang honorable dans le régiment de ton père.

— Une fille intelligente, une femme économe ne fera jamais rougir son père ni son mari.

— Cet officier n'a pas d'instruction approfondie.

— Je ne suis pas savante.

— Il manque d'usage du monde.

— Il achèvera de l'apprendre avec moi.

— Il est voué fatalement à l'obscurité.

— Je m'y complairai près de lui.

— Et l'avenir, ma fille?

— Et la Providence, ma mère?

Madame de Clarande eut un mouvement de dépit.

— Enfin, que t'a-t-il fait pour te plaire, t aveugler, t'ensorceler ainsi? dit-elle.

— Il m'a aimée! répondit Marcelle avec une touchante candeur.

Le colonel écoutait, et, religieusement, paternellement, pesait la valeur profondément sentie de cette tendresse enfantine.

— Mon enfant, dit-il d'un ton pénétré, c'est peut-être ton bonheur que tu poursuis, c'est à coup sûr la voix de ton cœur qui te guide; je ne me sens pas le triste courage de m'y opposer.

Marcelle fit un cri joyeux et se jeta follement au cou de son père, puis, revenant à madame de Clarande muette :

— Et vous, chère maman, ne me bénirez-vous pas aussi par un consentement sans arrière-pensée ?

Madame de Clarande avait bien envie de protester encore ; mais comment résister à ce joli visage ému, à ces yeux suppliants, à ces lèvres entr'ouvertes pour crier : merci !

Elle prit dans ses deux mains la chère tête et lui donna un long baiser, qui était le plus positif des acquiescements.

Hortense faisait toujours de la tapisserie.

— Il faut penser à la dot, souffla-t-elle en activant son aiguille.

— La dot ! ah ! diable ! fit le colonel.

— Il faut donc absolument une dot ? soupira Marcelle.

— Absolument, oui, mignonne.

— Ah ! mon Dieu !

— Dix mille francs, que te donnera ta mère, et sept cents francs de rentes que je te servirai, constitueront la dot réglementaire.

— Vous allez vous dépouiller pour moi?

— Et le moyen de faire autrement?... Il faudra bien s'occuper aussi de préparer semblable somme pour doter Judith.

— Rien ne presse, dit vivement la jeune fille.

— Mais cela peut surgir d'un jour à l'autre.

— Et il vaut mieux se tenir prêts, opina Hortense.

— Donc vingt mille francs retirés sur un capital de trente mille et quatorze cents francs de rentes enlevés aux six mille sept cents de ma solde brute... calcule, Nestor...

Hortense abandonna son travail et parut se livrer à une opération mentale d'arithmétique.

— Nous avons les frais de représentation, hasarda la mère.

— Suffisent-ils? murmura la sœur aînée.

— Arrange-toi, ma fille, pour que nous puissions marcher avec les cinq cents francs de rentes qui resteront à ta mère et les cinq mille trois cents qui me resteront à moi, reprit le colonel.

Hortense eut un sourire grave :

— Nous marcherons, mon père, dit-elle simplement.

M. Ernest Samson vivait dans la fièvre de l'attente, compliquée de la fièvre de l'amour : deux maladies douloureuses auxquelles on n'accorde généralement pas toute la pitié qu'elles méritent.

Il n'osait pas paraître aux jeudis du colonel ; il n'entrevoyait même plus Judith : c'était là le supplice amer !

Son ami, M. Belormel, le juge, ne pouvait lui fournir ni un indice, ni une espérance.

Ses inquiétudes de famille se calmaient un peu sans s'apaiser entièrement.

Madame Samson, gravement atteinte par une anémie persistante, ne parlait de sa santé, en écrivant à son fils, qu'en termes voilés, qui laissaient encore beaucoup de prise aux conjectures pénibles.

Si, du moins, il avait été réconforté par un regard de Judith !

Ce ne fut que le quinzième jour après la demande officielle, que M. Belormel reçut une lettre de M. de Clarande, lettre brève où le refus de la main de Judith, motivé sur des projets antérieurs, s'enveloppait de formules polies.

Mais c'était un refus positif !

Le juge d'instruction en éprouva une contrariété violente et s'emporta contre lui-même, après avoir maugréé contre le colonel.

— Qu'avais-je besoin de me mêler de cette affaire? se disait-il en arpentant furieusement son petit salon; je me suis toujours garé, pour ma part, des galères matrimoniales, et voilà que je vais sottement m'y fourrer pour le compte de mes amis!

Il relut la lettre décourageante, y chercha vainement une brindille d'espoir où pût se suspendre le malheureux substitut, et reprit avec rage sa promenade à travers l'appartement.

— Que diable vais-je dire à Samson?... Il est amoureux, c'est-à-dire ensorcelé... Il est capable de m'accuser d'avoir mal conduit ces négociations délicates; il va me jeter à la tête tous les in-folio de sa bibliothèque.

Au moment précis où l'ambassadeur infortuné se désespérait, le jeune substitut, qui depuis quinze jours usait le cordon de sonnette de son ami, le tirait d'une telle façon qu'il lui resta dans les doigts.

Il tambourina rageusement sur la porte, se fit

ouvrir par la vieille cuisinière effarée et pénétra en bombe dans le salon.

—Avez-vous des nouvelles? cria-t-il dès le seuil.

— Oui, fit M. Belormel de la tête.

— Bonnes?

Et M. Samson tremblait déjà, car la physionomie de son chargé d'affaires avait une terrible éloquence.

— Hélas! cher ami...

— Quoi?... que vous a-t-on dit?

— On ne m'a rien dit, mais...

— On vous a écrit alors?

— Le colonel m'écrit, en effet... Tenez, Samson, soyez homme : vous vous y êtes pris trop tard.

— Trop tard?

-- Il y a un projet antérieur à votre demande.

— Impossible!

— Il est certain que cette réponse est le cliché ordinaire de dix-neuf refus sur vingt.

— Ainsi, je suis refusé!...

— Mon pauvre ami, je ne puis vous dissimuler que le colonel vous laisse pas d'espoir.

— Cette lettre?...

— La voici.

Ernest Samson parcourut du regard les lignes désolantes et laissa retomber la lettre sans prononcer un mot. Mais quelle angoisse sur ses traits! quelle douleur poignante dans ses yeux!

M. Belormel, assez satisfait de ce calme douloureux quand il redoutait une explosion folle, le fit asseoir, le consola, lui exprima sa sympathie et entreprit de lui démontrer que ce coup, quelque rude qu'il fût, n'était qu'une des nombreuses occasions offertes à l'homme de lutter contre l'existence et de montrer de la philosophie.

Le jeune homme paraissait écouter, serrait la main de son confident et murmurait sans avoir conscience :

— Et moi qui espérais être aimé!

— Être aimé! répéta le juge avec un haussement d'épaules, mon pauvre bon, ces belles filles-là, voyez-vous, ça aime d'abord sa figure, puis sa toilette, enfin ses caprices... et voilà tout. Aimer un fiancé... pourquoi faire? Un mari... allons donc! On les accepte; quant à leur donner une part de son cœur, pas si sottes: l'amour fatigue et le teint doit être ménagé.

— Adieu et merci, Belormel ! dit enfin M. Samson en se levant.

— Où allez-vous ?

— Reprendre ma vie creuse et traîner mon désenchantement à l'audience, au cercle, partout.

— Promettez-moi de surmonter ce chagrin ?

— Je vous promets de l'essayer.

— Déjeunez avec moi, voulez-vous ?

— Merci !... je ferais un trop pitoyable convive.

— A revoir, alors !

— A revoir, mon ami !

M. Belormel se mit à sa fenêtre et suivit du regard, sur la place de Saint-Maurice, la démarche abattue du pauvre garçon, qui s'éloignait à pas lents.

— Sacredié ! se dit-il avec un naïf égoïsme, comme j'ai bien fait de m'épargner tous ces désagréables préliminaires de la vie conjugale !

Le soir, M. Samson écrivit deux lettres ; la première à sa mère :

« J'ai voulu tenter d'être heureux, ma chère
« mère ; mais ceux qui pouvaient m'accorder le

« bonheur me l'ont impitoyablement refusé.
« M. de Clarande n'a pas compris que j'aimais
« assez sa fille pour me faire pardonner mon
« défaut de fortune.

« Je vais végéter encore ici quelques mois,
« puis j'irai réchauffer mon cœur malade aux
« bons rayons chauds de votre cœur. »

L'autre lettre n'avait que trois lignes :

« Mademoiselle,

« Vous n'avez pas voulu d'un absolu dévoue-
« ment et du plus respectueux amour : je vous
« les garde quand même. Pardonnez-le-moi. Ce
« n'est pas une protestation, ce n'est pas même
« une espérance, c'est un culte ! »

Il y mit pour suscription : *Mademoiselle Judith de Clarande.*

A la première lettre, il fut répondu, peu de jours après, par mademoiselle Augustine Samson, qui suppléait sa mère malade :

« Nous te plaignons, mon cher Ernest, et nous
« prions pour toi. Il ne faut pas attacher son

« cœur aux affections de ce monde... Imite-moi, « j'ai placé le mien plus haut. Quand tu souffri- « ras, mon frère, pense que je souffre aussi en « aspirant à la paix du cloître, et que la vie, sans « l'habit d'ursuline que j'aspire à revêtir, me « paraît aussi lourde à porter que ton désespoir « actuel.

« AUGUSTINE. »

La seconde lettre ne reçut naturellement pas de réponse.

De la même plume qui venait de désoler le prétendant à la main de Judith, le colonel écrivit à madame Fontille qu'il donnait son assentiment à la demande de M. Duval, dont elle s'était fait l'interprète.

La *marieuse* fut ravie. C'était le plus délicat fleuron de sa couronne de succès conjugaux.

Bien vite elle envoya son mari à la recherche de l'heureux lieutenant de hussards.

Quand on ne le trouvait ni chez lui, ni au quartier, il n'y avait pas à hésiter : il fallait aller sur le quai, et l'on était sûr de le rencontrer mélancoliquement accoudé au parapet, ou appuyé

contre l'arche du pont, suivant d'un œil les méandres capricieux du Rhône, et, de l'autre, surveillant l'oscillation des rideaux de Marcelle qu'une petite main soulevait.

Depuis huit jours, le lieutenant Duval se répétait incessamment qu'il avait fait une folie insigne, que sa hardiesse méritait une sévère leçon, et que son colonel n'aurait probablement jamais assez de dédain à verser sur cet audacieux subalterne.

Comme pour corroborer cette crainte légitime, Marcelle elle-même ne lui envoyait plus, à travers l'espace, l'encouragement d'un regard attendri.

Retenue par une pudeur enfantine, elle n'osait plus se montrer à ce soupirant, si longtemps muet, qui avait osé rompre enfin son respectueux silence.

Ce fut donc pour l'honnête garçon un coin du ciel entr'ouvert quand le commandant Fontille, le découvrant sur le quai, l'emmena chez sa femme en lui adressant ses félicitations.

Eh quoi! c'était donc vrai?... Marcelle serait à lui!... On lui donnait Marcelle!

La tête du lieutenant, qui avait jadis vaillamment résisté au yatagan brutal d'un Arabe, faillit éclater à cette seule pensée.

Madame Fontille eut grand'peine à rappeler cette joie exubérante au sentiment de la réalité et des usages.

Il voulait courir aussitôt vers Marcelle et lui crier : « Merci ! je vous adore !... et je suis fou de bonheur ! »

On le décida, non sans difficulté, à attendre le lendemain pour se présenter chez M. de Clarande en compagnie de sa protectrice.

Celle-ci le catéchisa si bien, du reste, que, le moment de cette présentation venu, M. Alain Duval, le modeste officier sans fortune et sans nom, se conduisit dans l'aristocratique maison, qui allait un peu devenir la sienne, avec toute la convenance, sinon toute la distinction désirable.

Le colonel l'accueillit avec rondeur; après tout, puisqu'il plaisait à sa fille et qu'elle l'acceptait ainsi, son rôle de père tournait tout naturellement à l'indulgence.

Madame de Clarande faisait plus difficilement le sacrifice de certains préjugés, et son abord céré-

monieux eût peut-être déconcerté un futur gendre moins épris.

Hortense lui montra de la sympathie, Judith une indifférence absolue, Marcelle une joie adorable.

La douce enfant était si parfaitement heureuse de se savoir aimée qu'elle ne s'effrayait de rien. Dot mesquine, corbeille insuffisante, gêne probable, position militaire secondaire, qu'importait tout cela ?

Elle entrevoyait un bonheur paisible qui n'éveillerait ni jalousie, ni rivalité. Elle se promettait de vivre si bien cachée dans son humble ménage que les cancans féminins et les méchancetés doucereuses, qui sont la plaie des régiments, ne sauraient pas l'y atteindre.

Elle se montra donc reconnaissante de la corbeille modeste que madame Fontille fut chargée de lui offrir. Ce fut le fruit des économies de M. Duval... des économies de lieutenant !

Ce que cela représentait de privations, lentement, philosophiquement supportées, amenait des larmes dans les yeux de Marcelle.

Quelques étoffes, peu de dentelles, pas de bi-

joux... Ses parures de jeune fille lui semblèrent bien suffisantes.

Mais, en revanche, comme elle lui devint chère, la jolie petite bague de fiançailles qu'Alain Duval lui passa un soir au doigt!

D'avance, on fit choix pour le futur ménage d'un petit logement garni, propre et riant, sur le quai, car on ne voulait pas perdre de vue ce paysage familier qu'ils avaient si souvent contemplé en pensant l'un à l'autre.

Madame de Clarande parla de retenir une cuisinière, mais Marcelle déclara gaiement qu'elle voulait mettre en pratique les leçons de Nestor et se sentait tout à fait capable d'inculquer les principes culinaires à l'ordonnance de son mari.

Grâce à ces économiques prévisions, si pleines de sagesse, le mince budget du petit ménage parut pouvoir s'équilibrer sur des bases prudentes et sûres.

Hortense approuvait hautement. Judith haussait les épaules.

Le jour du mariage arriva.

La moitié de la ville et le 17[e] hussards tout en-

tier se réunirent dans la belle église de Saint-Maurice.

Jamais autant d'uniformes étincelants n'avaient brillé sous les rayons multicolores qui tombaient des grands vitraux peints.

Jamais toilettes plus éclatantes n'avaient inondé de leurs plis majestueux les pavés disjoints de l'antique basilique.

Le marié était radieux; le bonheur prêtait un charme réel à sa physionomie effacée.

La mariée était heureuse..., ce qui, en un tel jour, signifie ravissante.

M. et madame de Clarandė, un peu soucieux d'abord, se rassérénèrent par degrés en voyant la joie de Marcelle, et en se répétant dans un regard d'intelligence : « Plus que deux filles à établir maintenant. »

Hortense pleura un peu pendant la cérémonie, et pria beaucoup pour sa chère petite sœur, qu'elle aimait maternellement.

Judith avait arboré une robe de taffetas *vert-lumière* qui la préoccupait d'une façon exclusive.

Son audace de blonde fut récompensée par le

succès, et les magasins de Lyon reçurent, dès le lendemain, vingt commandes de robes *vert-lumière*.

Madame Fontille s'agitait, frétillait, s'épanouissait dans une orgueilleuse jubilation.

En arrière, à demi caché par un pilier, le capitaine Aubépin suivait d'un air mélancolique cette messe de mariage à la fois touchante et brillante, qui lui rappelait une époque déjà lointaine de sa vie.

Il revoyait une cérémonie semblable où il jouait le rôle principal, une mariée plus belle, une assistance non moins sympathique, et des rêves de bonheur... flétris, hélas !

Et le nom de Berthe, la femme qu'il avait aimée et perdue, venait mourir entre ses lèvres serrées.

Ses enfants, à genoux près de lui, étaient tout tristes dans leur toilette de fête, parce qu'ils avaient vu pleurer Hortense.

Après le dîner, auquel prirent part les officiers supérieurs du régiment et quelques autorités de la ville, les nouveaux époux partirent pour Grenoble, avec le projet de consacrer quelques jours

à visiter la Grande-Chartreuse et les pittoresques beautés de cette partie du Dauphiné.

La famille du colonel reprit, dès le lendemain, son existence accoutumée. Le petit atelier de Marcelle devint un boudoir pour Judith; il n'y eut qu'une enfant de moins dans la maison agrandie.

Hortense, malgré son désintéressement, se sentait parfois attristée du lot qui lui était assigné dans les prévisions des siens.

Elle se sentait si utile, si indispensable, que, dans leur égoïsme inconscient, ses parents songeaient avec terreur au mariage qui pouvait aussi se présenter pour elle.

Et loin d'appeler cette heure probable, on la repoussait en pensée; on l'aurait peut-être même repoussée en fait, si elle avait inopinément sonné.

Songez donc!... On devait perdre Judith, on pouvait marier Marcelle; mais se priver des services d'Hortense, c'était vraiment impossible.

N'était-ce pas elle qui résolvait le problème de voyager, de recevoir, de *paraître,* en un mot,

sans que l'intérieur eût trop à souffrir de cet étalage de ressources absentes?

N'était-ce pas elle qui, seule, savait contrebalancer une prodigalité obligatoire par une économie habile, et conduire le budget paternel, sans trop de heurts, d'un bout à l'autre de l'année?

Et Hortense, mieux que personne, sentait bien que si, par impossible, elle abandonnait le gouvernail, la barque irait à la dérive.

Son père n'était qu'un excellent officier; sa mère, la plus faible et la plus indolente des femmes; Judith, une belle fille capricieuse. Aucun des trois ne connaissait la valeur de l'or et ne se rendait compte de l'écroulement inévitable, dans un temps donné, de leur position actuelle.

— Si je ne suis pas là, songeait Hortense, quand viendra la retraite de mon père, ils ne pourront jamais supporter le coup, quelque prévu qu'il soit; mais je serai là.

Sous l'exceptionnelle gravité de Nestor se cachait toutefois la révolte d'un cœur aimant qui a beaucoup donné, qui reçoit peu, et qui aspire à de plus intimes affections.

Elle n'analysait pas l'involontaire soupir qui montait à ses lèvres, quand elle voyait passer Alain Duval et Marcelle, de retour de leur excursion dauphinoise, tendrement appuyés l'un sur l'autre, et se souriant sans le moindre respect humain.

Elle ne cherchait pas à approfondir l'étrange gonflement de cœur qui l'oppressait quand Marie et Bébé, les chers orphelins, venaient se jeter éperdument dans ses bras avec de folles caresses.

C'était l'instinct de la femme qui palpitait en elle. C'était l'instinct de la maternité, sous lequel elle tressaillait sans comprendre.

Et puis, elle les aimait tant, les chers abandonnés, non pas, certes, que le capitaine ne se montrât pour eux le plus tendre des pères, mais les soins et l'amour d'une mère, ces divines merveilles que rien ne supplée, leur manquaient.

Quelquefois, quand ils étaient près d'elle, elle se surprenait à agrafer une ceinture, à boucler des cheveux rebelles, à attacher un nœud par ci, une épingle par là, à gronder doucement d'une négligence, à encourager à une étude difficile, à conseiller... presque à diriger.

Puis tout à coup, confuse de son entraînement, elle s'arrêtait, rougissante, et levait sur M. Aubépin des yeux qui demandaient grâce pour son immixtion dans ces détails d'intérieur.

Le capitaine la rassurait avec ce même sourire décoloré, qu'il ne quittait guère, et rentrait dans son mutisme.

Malgré son inguérissable sauvagerie, il s'était présenté chez le colonel, son voisin, afin de donner à ses enfants la joie de les rapprocher d'Hortense.

Ses visites étaient courtes et rares, — la cavalerie et l'infanterie n'ayant que bien peu de points de contact, — mais elles autorisaient du moins les petits orphelins à accourir au premier signe de leur *grande* amie.

. . . .

Le commandant Adalbert de Poitevy n'avait pas été le dernier à remarquer l'absence du substitut aux jeudis de madame de Clarande.

Il tira de cette abstention prolongée des inductions qui se rapprochaient beaucoup de la vérité.

Sans savoir d'une façon positive que M. Ernest

Samson avait été repoussé, il comprit que les chances du jeune magistrat étaient irréparablement compromises et que les siennes remontaient d'autant.

Le commandant de Poitevy possédait une dizaine de mille livres de rentes, ce qui lui permettait de faire au régiment une certaine figure, d'avoir une victoria, une livrée, et de jouer gros jeu au cercle militaire.

En lui, deux hommes se livraient un combat à outrance.

L'épicurien convoitait une grande fortune, — cet incomparable levier! — des plaisirs sans trêve, des prodigalités, des folies, des voyages de Nabab, des rêves de Sardanapale.

Pour y arriver, il avait failli épouser, quelques années auparavant, une créole sang-mêlé, aussi millionnaire qu'olivâtre.

L'ambitieux aspirait aux grades, aux honneurs militaires et semblait décidé à se servir de tout appui pour y atteindre.

Si la beauté, l'esprit, l'intrigue d'une femme pouvaient l'aider à se hisser à ces hauteurs, n'eût-

elle d'autre dot que ses yeux et son intelligence, il eût épousé cette femme.

Cette double disposition d'esprit, qui jetait le commandant Adalbert de Poitevy dans un océan d'incertitudes et d'hésitations pénibles, expliquera l'attrait qui l'entraînait vers Judith, aussi bien que les raisons contraires qui l'empêchaient de se déclarer ouvertement.

La difficulté de rencontrer l'héritière spécialement demandée qu'il rêvait le rapprocha beaucoup de la blonde fille du colonel.

Le pis-aller ne laissait pas que d'offrir d'agréables compensations.

Toutefois, une union avec Judith, dans des conditions pécuniaires aussi négatives, ne lui paraissait acceptable qu'avec la perspective d'être attaché promptement à l'état-major d'un maréchal.

Ce serait l'affaire de Judith de l'obtenir. Ce serait à elle encore à tirer de ce poste toute la mise en lumière et tous les avantages qu'il est susceptible d'offrir.

Le grade de lieutenant-colonel arriverait promp-

tement sans l'éloigner de la personne du maréchal qui l'aurait distingué.

Moins de deux ans après, on serait colonel.

On obtiendrait Paris,... la garde... On se tiendrait habilement sous les regards du soleil. Et comme la femme saurait, avec une adresse exquise, en diriger sur les incontestables mérites du mari les rayons les plus dorés !

A la cour, — car on y arriverait, parbleu ! — Judith serait une compagne inappréciable. Aimée de la Souveraine, remarquée du Souverain, enviée de tous, cette jolie femme attrayante et spirituelle, était merveilleusement capable d'élever, en se jouant, celui dont elle porterait le nom aux premiers emplois.

Eh ! eh !... le titre de ministre de la guerre garde un légitime prestige dans l'armée !

Ces perspectives vertigineuses et ces réflexions paradoxales, nées dans le cerveau froidement calculateur du commandant Adalbert de Poitevy, l'amenèrent à accentuer de plus en plus les hommages empressés dont il entourait Judith.

Madame de Clarande, radieuse cette fois, sui-

vait d'un œil attendri les progrès visibles de cette cour assidue.

Le colonel se préparait journellement à recevoir une ouverture officielle, et l'on aurait pu le surprendre parfois se promenant dans son cabinet d'un air épanoui, en improvisant son futur petit discours beau-paternel.

La belle jeune fille, objet de cette persistante attention, était flattée, charmée,... touchée même, autant du moins que son cœur, fermé par une constante adoration d'elle-même, était capable de ressentir un sentiment tendre.

Dans la société viennoise, on ne s'abordait plus sans se dire :

— Le commandant a-t-il fait sa demande?

— A quand le mariage ?

— Mademoiselle Judith de Clarande était un peu pâle, hier...

— Ah ! vous savez..., l'émotion...

— Cela fera un couple superbe.

— Mais enfin, qu'attendent-ils?

Vainement, bien vainement, madame veuve Myonnet avait espéré l'exécution de la promesse du commandant Adalbert de Poitevy, de

venir lui présenter ses hommages à l'occasion du terme.

Deux fins de mois s'étaient écoulées déjà, et le commandant, absorbé par des préoccupations d'une tout autre nature, s'était contenté d'envoyer son ordonnance avec un mot d'excuse banale e la somme due à sa propriétaire.

L'arrivée de cette modique somme, ainsi présentée, exaspérait la veuve du fabricant de draps.

Elle se souciait vraiment bien de son loyer, — une misère ! — c'était le locataire qu'elle désirait voir.

En prévision de cette visite promise, elle avait rompu avec ses habitudes austères ; sa maison s'était rouverte, son deuil s'était éclairci.

Le 1er avril, elle l'attendit sous les armes, en toilette violette criblée de jais étincelants, dans son salon transformé en serre chaude.

Rien ne parut.

Le 1er mai, sa robe mauve, arrivée la veille de Lyon, accusait le réveil positif d'une coquetterie si longtemps somnolente.

L'ordonnance du commandant apporta un pe-

tit billet bien tourné; mais du bel officier, pas l'ombre.

A cette seconde déception, madame Myonnet éprouva une vive colère, la colère des êtres passionnés qui veulent sans motif et s'exaltent sans mesure.

L'exagération romanesque de son sombre veuvage l'avait prédisposée à cette résurrection foudroyante des instincts féminins les plus enracinés et les plus impérieux.

Son esprit, atrophié par les desséchantes impressions de la solitude, passa sans transition à une soif immodérée de changement, de société, de vie.

Sa maison lui parut désolée, son existence étouffante, son entourage absurde, son deuil écrasant, et son éternelle douleur sans raison d'être désormais.

Elle avait pleuré quatre ans entiers. Elle avait vécu dans la retraite; elle avait laissé dormir sans emploi ses splendides revenus.

N'était-ce pas suffisamment payer sa dette de souvenir à un époux assez vulgaire en somme, passablement égoïste, et qui même, — si elle en

voulait croire certains malins propos, — n'avait pas toujours religieusement gardé à sa femme la foi jurée?

Lorsque, pour la première fois, madame Myonnet s'avisa de ces réflexions réalistes, elle n'hésita plus que par convenance à se dépouiller de son attirail funéraire; mais elle commença prudemment par retirer chaque matin, un voile, un crêpe, un signe de deuil trop profond.

Si elle sut garder, du reste, quelques ménagements extérieurs dans sa propre transformation, elle eut infiniment moins de sagesse pour ses sentiments intimes, qui se développaient de plus en plus largement à mesure que tombaient les enveloppes funèbres.

Elle n'avait pas revu M. Adalbert de Poitevy depuis la soirée passée chez madame de Fontille; mais son image lui était restée présente avec une prodigieuse fidélité et une étrange douceur.

Elle voulait revoir ces beaux grands yeux hardis, et baisser les siens sous leur rayon.

Elle voulait entendre cette voix hautaine, aux aristocratiques intonations, et mêler sa voix troublée à cette parole enivrante.

Elle voulait... mais le commandant Adalbert de Poitevy se prêtait si mal à ce désir de veuve... consolée, qu'il ne daignait même pas lui octroyer la faveur d'une visite.

Bien des femmes auraient été froissées de cet oubli, auraient rendu indifférence pour indifférence, et auraient eu grandement raison.

L'imagination montée à son paroxysme de madame Myonnet ne devait pas se rendre si vite, ni sans un suprême effort.

Un matin, comme le commandant de Poitevy prenait son courrier des mains de son ordonnance, il remarqua, au milieu de deux lettres de service et d'un paquet de journaux, une petite enveloppe coquette, mignonne, qui frappa immédiatement son flair d'homme à bonnes fortunes.

La lettre était effroyablement parfumée et trahissait, par cet excès, l'inexpérience d'un début; mais l'adresse en était tracée par une main féminine, et le cachet portait, moulé en cire verte, une clef symbolique, qui pouvait bien être celle d'un cœur.

— Ah!... ah!... fit-il en humant ces exhalaisons violentes avec un sourire légèrement dédai-

gneux, d'où vient donc ce poulet?... De Vienne même... Il y a donc des Viennoises capables de cet abus de parfumerie?

Il émietta la cire par petits coups réguliers, déchira l'enveloppe avec un geste indolent, déplia le papier, et, toujours souriant, lut enfin cette missive :

« Monsieur le commandant,

« Avez-vous des ennemis,... des rivaux,... quel-
« qu'un qui vous veuille du mal? Je ne sais, mais
« le hasard le plus étrange m'a mis sur la trace
« d'une sorte de complot contre votre sûreté.

» N'allez pas au *Cercle militaire* ce soir, et
« méfiez-vous du coin de muraille sombre entre le
« quai et la vieille église de *Saint-André-le-Bas*.

« Si plus de détails pouvaient vous donner
« confiance en ma recommandation, si bizarre
« quelle puisse vous paraître, je suis prête à vous
« dire de vive voix ce que je ne saurais vous
« écrire.

« Soyez prudent et ne riez pas surtout de l'avis
« de votre protectrice du hasard.

» APOLLINE MYONNET. »

La plus vive surprise se peignit sur le visage du commandant à cette lecture fantastique.

Un complot..., le coin du quai et de la vieille église..., Madame Myonnet confidente..., Madame Myonnet avertisseur..., c'était incompréhensible!

C'était surtout si prodigieusement amusant que, malgré la prière du petit billet, un accès de gaieté homérique s'empara de M. de Poitevy.

Il s'y abandonna franchement, ne cessant de rire que pour relire l'avis mystérieux, n'interrompant sa lecture que pour rire de plus belle.

Enfin, comme la plus légitime hilarité s'émousse et s'éteint à la longue, le commandant finit par recouvrer un calme relatif et put envisager la situation.

Madame Myonnet, sa propriétaire, qu'il avait à peine entrevue, et dont le souvenir lui revenait comme celui d'une femme assez commune, n'avait évidemment aucun intérêt à lui faire parvenir un avertissement aussi bizarre.

Il fallait réellement qu'une circonstance fortuite l'eût amenée à pénétrer un projet ténébreux contre sa personne.

A moins toutefois que, crédule ou peureuse, elle n'eût été trompée par des apparences vraisemblables et des déductions faussement appliquées.

Par suite du vieux proverbe : *Il n'y pas de fumée sans feu*, le commandant de Poitevy, après longues réflexions, inclina tout doucement à croire qu'il avait enflammé une haine secrète à la suite de quelque galante aventure.

Dans la société viennoise, sa conscience ne lui reprochait aucun écart, et, s'il avait des ennemis, ce n'était pas parmi ses égaux qu'il devait les chercher.

Restait la probabilité d'une jalousie de bas étage..., de celle qui ne recule pas devant une brutale agression.

En cherchant bien, M. de Poitevy retrouva, dans un repli de sa mémoire, le minois agaçant d'une jolie petite ouvrière en soie qui avait, l'année précédente, accroché son nid de fillette travailleuse dans une mansarde qni faisait face au logement du bel officier.

Malheureusement, elle était aussi curieuse que jolie, et montrait une aptitude toute particulière

à interpréter les signaux télégraphiques que lu prodiguait son oisif voisin.

L'intrigue s'était dénouée le plus prosaïquement possible par un projet de mariage entre la fillette trop légère et un brave ouvrier tisseur, aussi aveugle qu'amoureux.

Mais rien ne prouvait qu'une indiscrétion, une imprudence, une querelle n'eût ouvert les yeux au nouveau marié et allumé une jalousie rétrospective.

Ne pouvant se venger ouvertement d'un tel rival, l'ouvrier avait dû machiner quelque trame bien noire contre l'ancien séducteur de la piquante Mariette.

Ce devait être cela.

Ces considérations, qui ne manquaient pas d'une certaine vraisemblance, déterminèrent le commandant Adalbert de Poitevy à faire plus d'honneur à cette sotte histoire qu'il ne lui en aurait accordé en toute autre occasion.

Il voulut en avoir le cœur net et se rendre compte à quelle sorte d'ennemis il avait affaire, sans cependant mettre âme qui vive dans sa confidence.

Le soir venu, le commandant sortit comme à

l'ordinaire, vers neuf heures, de la pension des officiers supérieurs où il prenait toujours son café, et se dirigea par le quai, suivant sa coutume, vers le *Cercle militaire*.

La nuit était noire, l'air du Rhône très-vif, et le grand manteau dont il était enveloppé n'était nullement déplacé par cette fraîche soirée de printemps.

Le *Cercle militaire* était alors situé à l'angle du quai du Rhône et du quai de la Gère. On y entrait par une petite porte ouverte sous une belle terrasse en rotonde qui dominait la jonction de la rivière et du fleuve.

On y avait également accès par une porte cochère dans la vieille rue de *Saint-André-le-Bas*, aussitôt après avoir dépassé l'église.

Les habitués pénétraient ordinairement par la petite porte.

Pour l'atteindre, il fallait côtoyer l'espèce de renfoncement sombre formé par le retrait de l'église, laquelle n'a jamais été achevée, et tombe de vieillesse avant d'avoir vu ouvrir son portail de façade indiqué sur le quai.

C'était là le point dangereux signalé par la lettre révélatrice.

Lorsqu'il en fut assez rapproché, le commandant rejeta du bras droit le caban qui l'enveloppait, et, de la main gauche, dirigea sur le coin obscur la soudaine clarté, jusque-là dissimulée, d'une lanterne sourde.

La lettre n'avait pas menti.

Trois hommes étaient debout, immobiles, collés au mur de l'église.

Cette lumière aveuglante, qui n'eut que la durée d'un éclair, parut les stupéfier.

Certes, s'ils s'attendaient à quelque chose, ce n'était point à cette bravade.

Le commandant referma son manteau et l'ombre opaque s'étendit de nouveau autour de lui.

– C'est, à n'en pas douter, le mari de Mariette, pensa-t-il.

Alors, sans hâter le pas, brave et presque dédaigneux, il dépassa le *Cercle militaire* et enfila le quai de Gère qui se trouvait à sa droite.

Le faubourg de *Pont-l'Évêque* s'étendait à perte de vue, indiqué par les mille lumières de ses manufactures et, là-bas, tout au bout, par la flamboyante lueur de ses hauts-fourneaux.

Le commandant s'arrêta pour écouter s'il n'é-

tait pas suivi, mais le plus complet silence régnait dans le faubourg endormi.

Le mari et ses accolytes sont de pauvres hères! pensa-t-il encore avec mépris.

L'eau de la Gère glissait mélancoliquement entre les grosses roues des fabriques, et les reflets du gaz tremblottaient à sa surface noirâtre.

Le commandant fit encore une centaine de pas, et examina avec une certaine hésitation une belle et grande maison qui portait haut son faîte couronné de cheminées et semblait baigner ses pieds dans la Gère.

C'était la maison de feu M. Myonnet, le riche fabricant de draps.

Après avoir tâtonné le long du mur, M. de Poitevy rencontra une sonnette qui rendit une vibration prolongée.

— On est capable de ne pas m'ouvrir si tard, songeait-il.

Au bout de quelques secondes, une femme de chambre parut, une lampe à la main.

— Mademoiselle, dit le commandant, je vous prie de porter mes excuses à madame Myonnet pour l'heure tardive où je me présente chez elle,

et lui demander de ma part la faveur d'un moment d'entretien.

— Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur, répondit simplement la soubrette.

— Sans prévenir madame Myonnet?

— Madame reçoit toujours quand elle est à la maison.

Le commandant ne se fit pas prier davantage et suivit son guide.

Il traversa de la sorte toute une enfilade d'appartements immenses, froids, qui sentaient la province et le renfermé.

Puis la femme de chambre souleva une portière et l'introduisit silencieusement dans le cabinet de travail de feu Myonnet, dont la veuve avait fait récemment son boudoir.

C'était une petite pièce ronde, gaie, tapissée de grands bouquets riants qui symbolisaient une autre floraison..., toute morale celle-là.

Des meubles de moquette également fleurie, bas et confortables, y étaient capricieusement répandus.

Un piano était ouvert; une pile de livres s'équilibrait sur la table; une corbeille à ouvrage laissait déborder des laines aux vives couleurs.

La lumière d'une lampe tamisée par un abat-jour de soie et de dentelle, tombait sur la tête penchée de la maîtresse de céans.

Assise le dos tourné à la porte, le front dans la main, madame Apolline Myonnet paraissait plongée dans la plus profonde rêverie.

Cette attitude suffisamment gracieuse lui seyait du reste agréablement.

Au bruit de la portière, qui retombait lourdement sur les talons du commandant, elle retourna la tête, et sans se retourner, d'un ton paisible :

— Justine, demanda-t-elle, qui donc a sonné ?

M. de Poitevy s'inclina en disant de sa voix d'or :

— C'est votre très-humble et surtout très-reconnaissant serviteur, madame.

La veuve fit un cri merveilleusement naturel, se leva d'un bond, courut à l'officier, et, le regardant bien en face :

— Oh ! l'imprudent !... murmura-t-elle en lui tendant les deux mains.

Ce geste si cordial, cet accueil naïvement touchant déconcertèrent d'abord M. de Poitevy.

Il s'attendait aux pruderies mignardes d'une veuve provinciale dont on assiége la sonnette passé neuf heures.

Il trouvait, au contraire, une femme émue, simple, presque une amie.

— Pourquoi être sorti ce soir? interrogea-t-elle en lui indiquant un siége.

— Pour vous voir d'abord, madame, pour *les* voir ensuite.

Elle tressaillit.

— Et vous... *les* avez vus?

— Certainement.

— O Dieu!

— J'ai vu trois solides gaillards aplatis dans un angle sombre.

Madame Myonnet eut un léger tremblement dans la voix.

— Assez pour les reconnaître?

— Leurs chapeaux rabattus à l'espagnole leur cachaient le visage..., et la lumière a paru les contrarier énormément.

— La lumière!... quelle lumière?

Il sourit en montrant la lanterne sourde éteinte.

— Voici mes armes, dit-il.

— Ainsi, ils n'ont pu vous voir?

— Je ne leur en ai pas laissé le temps.

— Mais si, guidés par cette clarté, ils s'étaient jetés sur vous?

— La prévoyance gouvernementale nous met une épée au côté.

— Dieu soit béni!... mais quelle alerte!

— Combien vous êtes bonne, madame, d'avoir pris quelque intérêt à ma chétive personne!

— Et la charité chrétienne, monsieur? fit-elle en riant.

— Ah! c'est une très-belle chose, assurément, madame; mais, en cette circonstance, je lui préfère le plus léger mouvement du cœur.

A cette galanterie, madame Myonnet rougit d'une façon prodigieuse; or, si le rire l'embellissait, la rougeur lui allait assez mal.

— Enfin, reprit-elle, vous m'avez fait une peur horrible... et j'en tremble encore, je crois.

— On avait donc des projets bien atroces à mon sujet?

— Eh!... qui peut savoir?

— Mais... vous, madame?

— Oh!... si peu.

— Vous m'avez rendu un trop éminent service pour hésiter à me faire part de tout ce qui peut s'y rapporter.

La veuve le regarda, s'agita; puis, prenant son parti :

— Je vais vous raconter mon aventure, dit-elle; vous jugerez ensuite.

Le commandant rapprocha son fauteuil.

« C'était hier; la soirée était belle, quoique sans lune, et je m'étais oubliée à rêver dans mon jardin, si bien que, la nuit venue, j'étais encore appuyée contre la terrasse qui descend à la Gère.

« Il me sembla bientôt distinguer deux ombres blotties sur les dernières marches de l'escalier qui, de la rivière, conduit au séchoir d'une manufacture de draps toute voisine de ma maison.

« Deux voix basses, aux intonations masculines, montaient jusqu'à moi, qu'ils ne savaient, certes, pas si près.

— Je te dis qu'il ne mourra que de ma main, disait l'un de ces deux hommes.

— C'est dangereux, répondait l'autre.

— Quand on a une bonne poigne, pas de risque.

— Et s'il crie ?

— A neuf heures, le quai est désert.

— Cela n'empêche pas les cris d'être entendus.

— J'aurai un tampon.

— Il peut s'échapper.

— Je suis sûr de moi.

— Il peut nous apercevoir... le premier.

— Allons donc !... dans l'angle du quai et de la vieille église de *Saint-André-le-Bas*... Je l'en défie !

— Et s'il se débat trop fort ?

— Le Rhône est tout proche.

— Tu sais ce qu'on risque à ce jeu-là ?

— Possible..., mais il le faut.

« Ici les voix devinrent si basses qu'il me devint impossible de saisir la suite de ce plan. Je ne pus également pas deviner si celui des interlocuteurs qui paraissait le plus acharné était soudoyé par une main inconnue ou satisfaisait une vengeance personnelle.

« Votre nom seul, prononcé par l'un avec menace, par l'autre avec curiosité, m'arrivait assez distinctement.

« Aux lambeaux de phrases qui s'ajoutaient à

ce nom, je ne pouvais plus douter que ce ne fût de vous, monsieur, dont il s'agît entre ces deux misérables.

« Au moment où, glacée de terreur, j'essayais de me glisser sans bruit le long de la terrasse pour aller donner l'éveil chez moi, une branche, accrochée par ma robe, rendit un petit son sec qui les fit fuir.

« Je n'entendis plus rien, je ne vis plus rien; ils avaient escaladé lestement les terrasses voisines et disparaissaient dans l'ombre.

« Ce fut alors que, vivement inquiète, résolue à vous avertir de cet inexplicable guet-apens, ne sachant comment m'y prendre pour ne blesser ni les convenances, ni votre dignité, je vous griffonnai les quelques mots... »

— Auxquels je dois d'avoir fait faire le pied de grue à messieurs les assassins, acheva le commandant.

Et, comme ce récit paraissait avoir profondément impressionné la veuve, le galant officier ne crut pas pouvoir se dispenser de mettre un baiser plein de chaleur sur la main rougeaude qui avait tracé les lignes révélatrices.

A cette démonstration de gratitude, l'émotion de madame Myonnet prit des proportions inquiétantes pour sa réserve, et bien flatteuses pour l'amour-propre du commandant.

Elle devint tour à tour violette et verte, elle parut oppressée, elle ouvrit une fenêtre, et retomba à demi pâmée sur son fauteuil.

M. de Poitevy la contemplait avec surprise. L'effarement ne lui messeyait pas trop et cette petite suffocation, habilement dessinée, lui avait permis de mettre en relief les indiscrétions, qu'elle supposait séduisantes, d'un peignoir de cachemire blanc, agrémenté de velours noir.

La conversation retrouva difficilement son équilibre... C'était une sensitive que cette robuste veuve.

Elle se prétendit un peu souffrante, par suite de l'inquiétude qu'elle avait éprouvée, de la violence qu'elle avait dû faire subir à sa nature, et de la joie qn'elle ressentait de voir sain et sauf celui qu'elle avait préservé.

Le commandant, après s'être confondu en actions de grâces qui s'adressaient beaucoup plus au procédé de la dame, qu'au danger proprement

dit qu'elle lui avait indiqué, se retira discrètement, avec la permission de revenir le lendemain s'informer de cette délicate santé, compromise par sa faute.

Lorsqu'elle eut entendu retomber derrière lui la porte de sa maison, une joie sans mélange gonfla le cœur de madame Myonnet.

Il était venu!... il avait parlé... et avec quelle voix!... il l'avait regardée... et quel regard de feu!... Il avait laissé sur sa main la brûlante impression d'un baiser qu'elle y sentait encore... Il reviendrait demain, certainement..., après-demain peut-être..., toujours, si elle savait se faire aimer!

Elle n'eut pas le loisir de s'abandonner longuement à ses sensations exquises.

La femme de chambre ouvrit la chambre du boudoir.

— Madame, dit-elle d'un air mystérieux, ils viennent d'arriver.

— Bien! dit la veuve.

— Faut-il qu'ils reviennent demain soir?

— Non, je n'ai plus besoin de leurs services.

Madame Myonnet se leva, prit dans son secré-

taire trois rouleaux disposés sur la tablette, et, les tendant à Justine :

— Donnez-leur cet argent... et qu'ils filent, dit-elle durement.

Le commandant Adalbert de Poitevy rentra chez lui d'un pas tranquille en pensant que le mari de Mariette en avait été pour ses frais d'attente, et que le guet-apens, — qu'il cultivait avec un certain talent, — ne lui réussissait pas.

Il était décidé, du reste, maintenant qu'il se croyait sûr de connaître l'ennemi, de ne pas provoquer cette vengeance brutale, de se tenir sur ses gardes et de gagner tout simplement le *Cercle militaire* par les rues, au lieu de s'y rendre par les quais.

— Quel abominable mari a cette pauvre petite Mariette ! se disait-il, et faut-il que le besoin de la propriété légitime soit incrusté dans les cœurs féminins, pour avoir décidé cette fillette à épouser ce pendard !

Il s'endormit sur cette réflexion physiologique et rêva beaucoup plus de l'ouvrière persécutée que de son rustre d'époux.

Le lendemain, vers trois heures, M. de Poitevy

se ressouvint que, grâce aux émotions dont il avait émaillé la veille la monotone existence de madame Myonnet, sa santé pouvait être compromise, et qu'il était de bon goût d'aller s'en informer.

Nous ne répondrions pas que cette perspective de promenade au faubourg de Pont-l'Évêque, tandis qu'il avait l'habitude à ce moment-là de parader à cheval sous les fenêtres de Judith, lui fût tout à fait agréable.

Mais on doit bien quelques égards à une femme qui vous a épargné la noyade ou évité de recevoir trois pouces de lame dans le corps.

Il partit en *victoria,* — qu'il conduisait lui-même avec l'aisance d'un sportsman accompli, — et révolutionna tout le faubourg de Pont-l'Évêque, accouru pour mieux admirer la légèreté de la voiture, l'élégant steppeur alezan, le groom en livrée marron, et le maître en tenue de fantaisie.

Comme il approchait de la maison Myonnet, il remarqua un encombrement insolite dans la rue, heureusement large en cet endroit.

Des charrettes de sacs de blé rebondis, des voi-

tures de foin odorant s'alignaient à la file. C'était jour de marché, il est vrai, mais le marché ne se tenait pas là.

Des paysans, chargés de volailles vivantes et bruyantes, des campagnardes, ployant sous les paniers de beurre et d'œufs, attendaient, groupés sur le seuil de la maison de la veuve ou rangés dans le vestibule.

Ce fut à grand'peine que le coquet équipage put se faire une trouée au milieu de ce déploiement de richesses agricoles et de personnalités agrestes.

M. de Poitevy sauta à terre, jeta les rênes à son groom, et pénétra dans la maison en promenant autour de lui un regard surpris et railleur.

Justine, debout au milieu du vestibule, appelait chaque paysan par son nom, lui parlait comme à une ancienne connaissance, et le faisait entrer dans une immense salle à manger qui occupait une partie du rez-de-chaussée.

En apercevant le commandant, la soubrette, qui était investie de toute la confiance de sa maîtresse, vint à lui avec empressement.

— Ah ! monsieur arrive au milieu de bien du tapage... Si madame avait prévu la visite de monsieur, elle aurait renvoyé tout ce monde.

— Qu'est-ce donc que tous ces braves gens! demanda M. de Poitevy.

— Ce sont les fermiers de madame qui apportent leurs redevances.

— Une belle collection de tenanciers, ma foi !

— Ils ne sont pas tous là, cependant. Cela fatiguerait trop madame de les recevoir le même jour.

— Je le crois, pardieu, bien ! si tous ces gaillards ont beaucoup de comptes à régler avec elle.

— Aussi, j'engage madame à prendre un intendant.

— Je vois que l'heure est mal choisie pour déranger madame Myonnet. Vous lui direz, je vous prie...

— Non, non, monsieur..., madame serait certainement fâchée..., veuillez entrer..., les fermiers attendront.

Et, faisant signe au visiteur de la suivre, Justine traversa la salle à manger et fit entrer le commandant dans un grand salon qui y faisait suite.

Un monde que ce salon!... vaste, sombre, fané. Le portrait de feu Myonnet en était le plus bel ornement.

La veuve s'y trouvait en compagnie d'un vieux monsieur, sec comme une épine et courbé comme un bec de perroquet, qui feuilletait des papiers accumulés sur la table ronde.

Elle vint, le sourire aux lèvres, au-devant de M. de Poitevy, se faisant toute gracieuse et laissant crier sur le parquet l'épaisse soie lilas de sa robe traînante.

— Vous avez tous les courages, minauda-t-elle... Hier vous braviez l'inconnu, aujourd'hui la distance.

— Je n'ai garde d'accepter l'éloge, madame, riposta-t-il; ce serait me reconnaître un mérite que je n'ai pas en venant chez vous.

— Oh!... monsieur...

— Je crains seulement d'avoir maladroitement choisi l'instant de ma visite.

— A cause de ces braves paysans?... Ne vous en inquiétez pas, je vous prie; je suis si lasse de compter avec eux que, ce matin, j'ai signé en blanc une foule de reçus que maître Nabelet

voudra bien se charger de remplir; n'est-ce pas, mon cher notaire?

— Je suis tout à vos ordres, madame, répondit cérémonieusement le notaire.

— Merci ! Ces détails me rompent la tête.

— Même ceux-ci, madame?

Et maître Nabelet désignait son portefeuille.

— Qu'est-ce donc?

— L'achat d'obligations Paris-Lyon-Méditerranée, dont j'avais l'honneur de vous entretenir tout à l'heure.

— Si l'opération vous semble bonne, faites-là.

— Vous m'autorisez à y consacrer cent vingt mille francs?

— Sans doute.

— Il est également convenu que je vous achète, au nominatif, deux cent mille francs, rentes trois pour cent?

— Oui.

— Et quatre-vingt-quinze mille à quatre et demi?

— C'est cela même.

— Les hypothèques sont excellentes.

— N'y touchons pas.

— Et quant au reste ?

— Eh bien ! quant au reste..., vous aviserez.

— Je vous demande l'autorisation d'emporter ces titres pour les mettre en règle.

— Emportez, mon cher notaire, emportez.

Maître Nabelet réunit en un volumineux dossier ces papiers particulièrement vénérables qui sentent le grand-livre et les compagnies de chemin de fer.

Il les contempla en connaisseur, leur sourit, les mit sous son bras, et sortit en saluant la veuve avec une nuance de respect profondément accentuée.

— Maître Nabelet, lui répéta-t-elle, débarrassez-moi bien vite de mes fermiers.

Lorsqu'il eut disparu, elle se tourna vers le commandant avec un air d'abattement et de fatigue.

— Pardonnez-moi, dit-elle, de traiter forcément devant vous ces questions désagréables.

— Ah ! madame ! combien de gens s'inscriraient volontiers en faux contre cette épithète !

— Elle est positivement juste cependant, en ce qui me concerne. Il faut si peu à une pauvre

femme, seule et détachée de tout comme je le suis !

— Si j'osais, madame, je dirais : trop détachée.

— Oui .. c'est possible... je le sens... mais à quoi donc pourrais-je trouver du plaisir ou de l'intérêt?

Elle courba la tête de la plus mélancolique façon, attendant une protestation ou un conseil.

Rien ne vint.

Alors la tête languissante se redressa, et la voix retrouva un accent moins lamentable.

— Quel bonheur, monsieur, que votre présence ait mis un terme à la procession que je subissais depuis ce matin!

— Vous me réconciliez avec moi-même, madame; je me jugeais importun.

— Vous êtes providentiel, au contraire.

— Les soins qui vous occupent sont un peu lourds pour la délicatesse d'une femme, reprit le commandant en enveloppant d'un regard moitié figue, moitié raisin, l'opulente rotondité de la veuve.

Elle prit le regard du côté « raisin » et répondit avec un léger dépit :

— C'est pourquoi j'ai converti la moitié de mes revenus en rentes : ce sera désormais l'affaire de maître Nabelet. Pour le reste, je prendrai un gérant.

— Sage pensée, madame.

— Mais au fait, monsieur... ne pourriez-vous me découvrir, dans votre régiment, quelque sous-officier prêt à quitter le service et que tenterait la gérance de mes propriétés?

— Cela ferait le bonheur de pas mal d'entre eux.

— Eh bien, songez-y, voulez-vous? Ce sera me rendre service.

— Voilà mon zèle tout enflammé, madame.

— J'ai grande confiance dans l'honnêteté militaire.

— Elle est proverbiale et surtout méritée.

— Il me semble qu'un intendant découvert par votre expérience ne saurait être qu'une perle.

— Ce serait aller trop loin que d'y compter... Toutefois j'ai mon projet.

Les questions de fortune et de gérance furent alors abandonnées, et la conversation prit un tour moins financier.

La veuve était rayonnante ; mais le commandant ne pouvait se défendre d'une certaine préoccupation depuis le mirage de chiffres éloquents dont maître Nabelet, le notaire, l'avait ébloui.

Le détachement de madame Myonnet sa lassitude des affaires d'argent lui paraissaient à la fois invraisemblables et dangereux.

— Comme on la volerait! pensait-il ; combien la pauvre femme connaît peu la valeur de l'or... et surtout le grand art d'en jouir!

Sa visite fut courte, malgré les instances de la veuve ; il mit à ne pas la retenir plus longtemps loin de ses devoirs de propriétaire, un jour de rentrées, une discrétion qui parut la contrarier quelque peu.

La pauvre femme ne prévoyait plus, en effet, par quel nouvel attrait elle obtiendrait encore sa présence si désirée.

Quand il sortit, la salle à manger se vidait lentement : le notaire déployait une prodigieuse activité, et, devant la porte grande ouverte, défilaient toujours les voitures de grains et de fourrages qui allaient déverser dans les greniers de la veuve leurs redevances semestrielles.

Le commandant remonta d'un pied leste dans la *victoria*, et lâcha les rênes au steppeur impatient, qui, tout joyeux d'échapper à son rustique voisinage, partit au trot allongé.

Madame Apolline Myonnet, le front appuyé aux vitres de son salon, suivit d'un regard noyé de langueur le rapide attelage, et le reporta ensuite avec une certaine satisfaction sur l'étalage d'abondance et de bien-être villageois dont elle avait su tirer un ingénieux parti de mise en scène.

De son côté, pendant sa course à travers le faubourg, le commandant Adalbert de Poitevy ne cessa de répéter :

— Elle doit avoir plus d'un million!

Il était tard déjà. L'heure à laquelle le bel officier avait coutume de traverser le quai et d'envoyer le plus élégant des saluts au balcon du colonel était passée depuis longtemps.

Judith, qui daignait consentir à se laisser voir de celui qu'elle considérait comme un prétendant attitré, ne voulut pas paraître l'attendre, et se retira au fond du salon avec une mauvaise humeur mal dissimulée.

Elle entendit de loin, sur le pavé, le léger rou-

lement des roues sveltes, semblables à de gigantesques araignées ; mais sa dignité ne lui permettait plus de montrer à l'oublieux son visage maussade.

Celui-ci remarqua certainement l'absence de la belle jeune fille, mais sa tristesse fut mitigée par le développement d'un calcul qu'il poursuivait patiemment.

— Un million de terres ! songeait-il... En réalisant les biens-fonds et achetant des titres solides, on doublerait son revenu.

La *victoria* toucha au quartier de cavalerie.

— Appelez le maréchal des logis Rulmann, dit M. de Poitevy au planton.

Le maréchal des logis Rulmann ne tarda pas à paraître, la main droite au shako, la gauche à la jonction du cuir et du drap de son pantalon.

Rien qu'à voir son honnête visage d'Alsacien, tout épanoui de santé et de candeur, on avait confiance en cette primitive nature.

— Rulmann, n'est-ce pas ce mois-ci que vous quittez le régiment ?

— Dans huit jours, mon commandant... quinze ans de service !... et pas de chance.

— Et vous allez?

— Au pays, mon commandant.

— Vous avez sans doute une place en vue?

— Malheureusement non, mon commandant; au village, les places sont rares.

— Mais à la ville?

— Je n'ai pas de protections.

— Seriez-vous satisfait de trouver à vous caser ici-même?

— Ici!... Ah! cristi!... quelle veine!

On vit la large face du maréchal des logis s'éclairer d'une flamme joyeuse.

Il pensait à certaine Alsacienne, non moins épaisse, non moins tendre que lui, qu'il allait falloir abandonner.

Et qui pouvait prévoir si cette ouverture inattendue n'allait pas, au contraire, le rapprocher de sa payse?

— Ici! répétait-il, en roulant des yeux ronds et clairs comme des boules d'agate.

— Voilà, dit le commandant. Écoutez mes instructions. Vous irez demain, vers dix heures, au faubourg de Pont-l'Évêque, chez madame veuve

Myonnet, et lui remettrez ceci de ma part. Cela suffira pour être introduit.

Il prit dans son portefeuille une carte armoriée, et au verso de ce nom aristocratique qui hallucinait la veuve, il écrivit, au crayon, ces quelques mots :

« Rulmann, ex-maréchal des logis de cavalerie,
« bon, brave, suffisamment intelligent, fidèle
« comme un barbet, loyauté des temps antiques,
« fera un intendant idéal. »

M. de Poitevy remit la carte au sous-officier ahuri.

— Tâchez de plaire à la dame qui veut vous confier ses terres à gérer, dit-il, et revenez, aussitôt après, me rendre réponse chez moi.

La *victoria* repartit, et Rulmann resta cloué au sol, tournant et retournant dans ses gros doigts la fragile carte introductrice, sans trop se rendre compte que ce signalement fantaisiste se rapportait vraisemblablement à son individu.

Il est à supposer que, protégé par ce talisman, dont il ne soupçonnait pas la toute-puissance, le maréchal des logis sut trouver, dès le premier

abord, le chemin des bonnes grâces de madame Myonnet.

Après l'avoir sommairement examiné, lui avoir adressé pour la forme quelques questions sur ses connaissances en agriculture et en arithmétique, elle se montra très-satisfaite.

Elle le renvoya avec la promesse formelle du titre d'intendant, lui confiant la surveillance de ses rentrées locatives, de ses réparations foncières ou immobilières, du soin de renvoyer les fermiers insolvables et d'installer les titulaires nouveaux, etc., etc...

Le tout aux appointements de deux mille quatre cents francs.

Jamais, au grand jamais, dans ses rêves les plus ambitieux, les plus insensés même, le digne Alsacien n'avait osé entrevoir de semblables mines de Golconde.

Deux mille quatre cents francs!... c'est-à-dire l'indépendance, le confortable, une maison à soi, le mariage... et le bonheur avec Gretchen!!!

Madame Myonnet put comprendre, à l'intime béatitude qui rayonna sur le front de son futur

intendant, qu'elle venait de s'annexer un dévouement à toute épreuve.

Au pas de course, — chose merveilleuse pour un cavalier, — Rulmann revint du faubourg de Pont-l'Evêque chez le commandant.

Il avait bien envie, cependant, de passer d'abord chez Gretchen... mais la discipline l'emporta.

M. de Poitevy, revenu de bonne heure de la pension des officiers supérieurs, se promenait de long en large dans sa chambre, plongé dans des méditations d'une insondable profondeur.

La vue du visage empourpré, semé de gouttes de sueur du triomphant sous-officier, lui arracha un sourire.

— Eh bien, mon brave?

— Mon commandant, je n'oublierai jamais... ô mon commandant! c'est à vous que je dois mon avenir.

— Vous plaisez à madame Myonnet?

— Il paraît que j'ai cette chance, mon commandant; c'est la première de ma vie.

— Elle vous a engagé?

— Sur l'heure.

— Ah! ah!

— Et une solde, mon commandant... Deux cents francs par mois!

— Bien cela!

— Et une dame si bonne!

— Oui! très-bonne, en effet.

— Et si riche!

— On le dit.

— C'est sûr, mon commandant. Son intendant ne se croisera pas les bras.

— Alors vous comptez sur du travail?

— Pour cela, oui. Elle m'a dit tout net que sa fortune étant divisée en deux parts, le notaire administrerait ses titres, et que je serais chargé des terres et des maisons; que ce serait pour ma moitié, cinquante mille livres de rentes dont j'aurais à lui rendre compte.

— Cinquante mille...

— Cinquante mille livres de rentes, mon commandant.

— Je vous félicite, dit le commandant d'une voix instinctivement adoucie, en s'adressant au futur administrateur de cette affriolante fortune.

— Elle a deux millions! pensa-t-il en congédiant

d'un geste protecteur la créature dévouée qu'il venait d'introduire dans la place.

Pas n'est besoin de dire qu'en quittant M. de Poitevy, Rulmann reprit le pas gymnastique et ne le quitta qu'au quatrième étage de la maison de Gretchen.

Il y eut fête ce soir-là dans la chambrette de l'Alsacienne.

. . . .

Malgré les vents violents qui, suivant le cours du Rhône, balayent le littoral à cette époque de l'année, la fin de mai et le commencement de juin furent torrides à Vienne.

Chacun prit la fuite vers les champs, les habitants aisés possédant presque tous un petit château, une maison de campagne ou tout au moins un pied à terre dans les environs.

Il ne resta bientôt plus dans la ville que les étrangers, contraints par leurs fonctions publiques à ce stationnement sans trêve, ou les Viennois assez avisés pour avoir élu domicile sur le verdoyant coteau, dominé par la statue colossale de Notre-Dame-de-Pipet, où l'on arrive par une pente raide, pittoresquement nommée *Coupe-Jarrets.*

La famille de Clarande voyait avec dépit ces départs successifs. Il était vraiment de mauvais ton de rester dans la ville poudreuse, tandis que l'émigration devenait générale.

Madame de Clarande, habituée à *paraître*, en souffrait dans sa vanité ; Judith se plaignait amèrement ; Hortense se réjouissait, au contraire, par l'espoir de réaliser quelques épargnes dans la saison chaude.

Le colonel avait les oreilles rompues de doléances, et se demandait soucieusement si ce ne serait pas un bon moyen à employer que de céder au désir de Judith pour lui rendre sa gaieté.

Ah! il y avait beaucoup à faire pour effacer les nuages de ce front capricieux, car la blonde fille souffrait, dans le secret de sa pensée, toutes les tortures de l'inquiétude, sans redouter encore, toutefois, la honte de l'abandon.

La conduite du commandant de Poitevy à son égard devenait de plus en plus indéchiffrable. Il ne la fuyait pas encore, mais il ne la recherchait plus.

Elle se sentait battue en brèche, sans deviner d'où venait l'occulte rivalité dont son instinct féminin s'alarmait.

Les cancans de la société, pour se propager maintenant de château en villa, n'en étaient pas moins acérés.

Ce qui ressortait le plus clairement des apparences, même pour les plus myopes, c'est que le commandant retardait à plaisir une solution, se montrait plus rarement chez le colonel, ne poursuivait plus Judith de ses galants hommages, et portait en tous lieux un front chargé de préoccupations profondes.

Les très-bien informés affirmaient, en outre, que sa victoria stationnait plusieurs fois par semaine, des heures entières, devant la maison de madame Myonnet.

Il fut également remarqué que la veuve s'étant établie dans une belle propriété qu'elle possédait au bord du Rhône, le commandant de Poitevy prenait un peu plus souvent que de raison, pour but de sa promenade à cheval, la gracieuse vallée d'*Estressin*, où madame Myonnet jouait à la châtelaine.

Ces derniers détails, Judith les ignorait absolument.

Ce qu'elle ne pouvait ignorer, en revanche,

c'est que le cœur dont elle se croyait souveraine incontestée lui échappait insensiblement.

Ses joues pâlirent, ses yeux se noyèrent de mélancolie. Madame de Clarande prit peur de ce changement.

— Il faut l'air de la campagne à cette enfant, déclara-t-elle à son mari, ce n'est point une question de mode, c'est une question de santé.

— Cherchons une propriété à louer, répondit docilement le colonel.

Hortense, qui croyait deviner le motif de cette pâleur alarmante, jeta des cris d'aigle à une telle décision.

Louer une propriété!... quand il était si difficile de faire marcher de pair les revenus invariables avec les dépenses inattendues!... quand on venait de marier Marcelle!... de pourvoir au trousseau et à la dot!... et que la villégiature ne dispensait pas de conserver le logis du quai du Rhône!

Le colonel ne lui répondit qu'en montrant le visage altéré de sa favorite, et la sœur dévouée se résigna.

Le colonel monta à cheval le jour même pour

entreprendre une tournée de découverte autour de la ville dans un rayon de quelques kilomètres.

Il en fit cinq au petit trot, avant de fixer son choix sur une grande maison délabrée, mais commode, plantée sans grâce au bord de la route de Vienne à Beaurepaire, ombragée de vieux arbres touffus, et entourée d'un clos très-vaste qui pouvait, à la rigueur, mériter le titre de parc.

Cette propriété s'appelait *la Bouletière ;* elle appartenait à un négociant lyonnais sur le point de faire faillite.

Moyennant deux cents francs par mois, le colonel en devint locataire pour la saison, avec jouissance des meubles, des fruits et de la basse-cour.

Ces arrangements pris, il conduisit triomphalement sa famille dans l'éden rustique qu'il lui avait découvert.

Madame de Clarande déclara la maison suffisante, l'allée de platanes superbe, et certain bois feuillu, qui limitait la propriété, tout plein de poésie champêtre.

Judith promena sur toutes choses ses grands yeux indifférents ; elle remarqua seulement que,

de la fenêtre de sa chambre, on dominait la grande route, qu'on entendrait de loin sonner sur le pavé le sabot de *Solférino,* le cheval du commandant.

Mais combien peu de fois devait retentir à ses oreilles ce bruit si désiré !

Hortense fit le tour du verger, constatant avec satisfaction que la vigne était pleine de promesses, que les pommiers ployaient sous les fruits, et que les groseillers nains fourniraient largement sa provision de confitures.

La basse-cour lui offrit aussi des ressources consolantes en œufs frais et volailles, ce qui réconcilia quelque peu l'excellente ménagère avec le surcroît de charges qui lui incombait.

Les trois dames s'installèrent tant bien que mal, en faisant les plus louables efforts pour se persuader que ce nouveau séjour leur était particulièrement agréable.

Judith y gagna, du moins, de cacher aux yeux inquisiteurs et indiscrets l'inquiétude grandissante qui la mordait au cœur.

Le colonel venait, après le rapport, passer en famille une partie de la journée; il regagnait

Vienne dans la soirée, à la fraîcheur sereine, laissant son joli cheval arabe piaffer d'impatience sous l'allure modérée à laquelle il le condamnait.

Parfois, on attelait la calèche, et l'une de ces dames venait surprendre le colonel, faire des emplettes matinales ou s'assurer de la présence de quelques visiteurs de l'intimité pour le dimanche suivant.

C'était là, du reste, la seule distraction de cette vie paisible.

Marcelle et son mari passaient régulièrement un ou deux jours par semaine à *la Bouletière*.

Le commandant Adalbert de Poitevy, M. et madame Fontille, la petite famille du capitaine Aubépin et deux ou trois officiers triés sur le volet, composaient la série ordinaire des invités.

Ces jours-là, *la Bouletière* prenait un grand air d'animation. On dressait la table sous les platanes; on causait gaiement et longuement à la clarté douce de la lune et l'on reprenait le chemin de la ville, le plus tard possible, en caravane, en se donnant rendez-vous pour le dimanche suivant.

Un matin, Judith, qui méditait une très-sérieuse conférence avec sa couturière,— car la

simplicité classique des champs ne modifiait en rien chez elle les droits imprescriptibles de la toilette, — se fit conduire à Vienne de bonne heure.

Sautant légèrement en bas de la calèche, elle grimpa en courant les deux étages qui conduisaient au cabinet du colonel, afin de l'embrasser avant de faire ses courses.

— Le colonel est-il chez lui? demanda-t-elle au planton qui se tenait dans l'antichambre.

— Oui, mademoiselle, répondit le planton en se collant respectueusement au mur.

Elle frappa pour la forme, ouvrit la porte, et pénétra, avec un froufrou soyeux, dans le cabinet de son père.

Le commandant Adalbert de Poitevy, debout près du bureau du colonel, se retourna et devint pâle, malgré tout son empire sur lui-même.

Elle, au contraire, sentit une chaleur ardente empourprer son visage troublé.

Depuis plusieurs jours, il n'avait pas paru à *la Bouletière,* et c'était bien la dernière personne qu'elle eût désiré trouver là, tant leurs relations devenaient pénibles.

Le commandant salua la jeune fille avec une

politesse cérémonieuse si affectée qu'elle tressaillit sous un pressentiment glacial.

— Ah! c'est toi, ma fille... si matin? dit le colonel d'un ton contrarié.

— Bonjour, père! dit-elle en faisant un pas en arrière, vous êtes occupé... je suis indiscrète et je me sauve bien vite.

— Restez, par grâce, mademoiselle, reprit M. de Poitevy avec un nouveau salut plus compassé que le premier ; je me retire.

— Commandant, dit le colonel avec une certaine sécheresse, je donnerai suite à l'affaire dont vous venez de m'entretenir.

— Mon colonel!... mademoiselle !... fit M. de Poitevy avec une dernière inclinaison.

Judith, à demi tournée vers la fenêtre, fit, du haut de la tête, un léger signe.

— Au revoir, commandant, dit brièvement le colonel.

A peine M. de Poitevy eut-il refermé derrière lui la porte du cabinet, que M. de Clarande asséna sur son bureau un maître coup de poing qui fit voler au loin les papiers dont il était couvert.

— Qu'avez-vous donc? s'écria Judith effrayée.

— Rien... rien... affaires de service.

— Et cette lettre que vous dévorez des yeux... est-ce aussi une affaire de service ?

— Je le crois parbleu bien !

— Ah ! pardon... j'aurais cru, à la façon dont vous la considériez, qu'elle vous offrait un intérêt tout particulier.

— Je l'étudie... car je dois, comme chef de corps, apostiller cette importante missive, fit-il d'une voix impatiente.

Et le colonel, dont une secrète colère faisait trembler la main, déplia sur son bureau la lettre que M. de Poitevy venait de lui apporter.

Elle était sur papier ministre, écrite en caractères merveilleusement moulés.

Judith fit discrètement un pas en arrière, mais, dévorée de curiosité, avertie par je ne sais quel pressentiment que cette lettre d'affaires pouvait la toucher en quelque point, elle se rapprocha du fauteuil, avança la tête et lut distinctement par-dessus l'épaule du colonel absorbé :

« Mon colonel,

« J'ai l'honneur de vous adresser, pour être « transmise à M. le ministre de la guerre, après

« l'avoir appuyée, une demande de permission « pour contracter mariage avec madame Sophie-« Dorothée-Apolline Judeauville, veuve Myon-« net, domiciliée à Vienne, département de l'Isère.

« Le certificat est joint à la demande.

« Je suis, avec respect, mon colonel,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« Adalbert DE POITEVY.

« Chef d'escadrons au 17e hussards. »

Judith laissa échapper une exclamation sourde.

Le colonel, qui, dans sa préoccupation, avait oublié la présence de sa fille, se retourna vivement.

Elle était livide et chancelait.

— Ah ! pauvre enfant ! s'écria-t-il en allant à elle, les bras ouverts.

Judith étendit la main vers la lettre avec un sourire de suprême mépris.

— Faux et cupide ! dit-elle d'une voix âpre.

Le colonel, désespéré de la blessure qu'il entrevoyait, l'entoura tendrement de ses bras, appuyant la tête blonde à son épaule, la berçant comme on fait d'un enfant malade, en murmurant :

— Écoute, chérie... il ne méritait pas toute l'estime que nous lui accordions, vois-tu... puisqu'il est capable de préférer la richesse à l'amour. On oublie facilement, crois-moi, celui qu'on n'estime plus.

Judith se dégagea des bras de son père, en étendant les mains devant elle comme pour repousser un spectre.

— Assez... assez... dit-elle; mon père, sachez-le bien, M. de Poitevy n'existe plus pour moi !

La jeune fille posa ses lèvres froides sur le front de l'excellent homme, et s'élança hors du cabinet.

Il voulut la retenir. Elle avait franchi les escaliers et se rejetait déjà dans la calèche, qui, sur un signe, repartit au grand trot.

Elle avait oublié sa couturière, sa toilette à sensation, ses courses dans les magasins. Que lui importait aujourd'hui !

Blottie contre les coussins, sa voilette abaissée, son ombrelle abritant son visage, elle inclinait la tête pour ne pas reconnaître les passants, et de grosses larmes, chaudes et lourdes, tombaient de ses yeux clos.

Elle pleurait, l'altière fille, son ambition déçue, ses espérances détruites, sa beauté dédaignée. Peut-être pleurait-elle aussi le seul rayon d'amour qui eût jamais, non pas échauffé, mais caressé son cœur sec.

A mesure qu'on approchait de *la Bouletière*, ses larmes se tarirent. La faiblesse naturelle, un instant surprise, disparaissait déjà, et l'orgueil de la femme reprenait le dessus.

Madame de Clarande, Hortense et Marcelle travaillaient sous les platanes, lorsque le bruit bien connu de la calèche, entrant dans la cour, les fit sursauter.

Qu'était-il arrivé ? Et comment Judith revenait-elle si vite ? On courut à sa rencontre, mais elle-même venait à la hâte pour les rassurer. Elle était pâle, mais sa voix ne tremblait plus.

— Ce n'est rien, dit-elle ; mon père va très-bien.

— Mais tu n'as rien fait à Vienne ?

— Non. J'ai modifié mes projets en apprenant, dès mon entrée dans le cabinet du colonel, une nouvelle intéressante.

— Ah !... Quelle nouvelle ?

— Le mariage du commandant de Poitevy.

— Le mariage !...

— Avec madame veuve Myonnet.

Madame de Clarande se leva tout empourprée.

— Que dis-tu? balbutia-t-elle.

Marcelle joignit les mains. Hortense eut un sourire navré.

— Alors, continua Judith, dont les dents serrées rendaient la voix stridente, j'ai jugé que le costume que j'allais commander ne serait pas de circonstance, et je suis revenue prendre vos conseils.

Madame de Clarande n'écoutait pas. Retombée sur son fauteuil, elle semblait frappée de stupeur.

Ce ne fut qu'au bout de quelques secondes qu'elle retrouva la parole, faculté dont elle se servit aussitôt pour maltraiter la résolution de M. de Poitevy avec une aigreur doublée de ressentiment maternel.

Judith, impassible en apparence, arrêta cette philippique violente, en faisant observer qu'il ne serait pas digne de se répandre en reproches

contre un homme sur le compte de qui on s'était grossièrement trompé.

— M. de Poitevy, dit-elle, est habile, puisqu'il ne s'est jamais imprudemment avancé avec nous au point de ne pouvoir reculer; il est à double visage, puisqu'il partageait ses soins entre deux femmes ; il est intéressé, puisque l'amour de l'or l'emporte chez lui sur toute autre considération. Il ne me paraît mériter aucun regret.

— Ah ! Judith !...

— Et si vous m'aimez, ma mère, épargnez-moi les vôtres.

Elle serra les mains de madame de Clarande, avec une effusion qui lui était peu ordinaire, et, d'un pas de reine, rentra dans la maison.

Sa mère la suivit pour essayer de la consoler ; mais l'orgueilleuse fille était de celles qui ne veulent pas de consolation et savent souffrir seules.

Ce fut alors qu'elle apprécia sa retraite, qui lui permettait d'abriter son humiliation loin des indiscrets et des impertinents.

Elle se prit de passion pour les ombreuses solitudes de *la Bouletière*, où elle s'enfonçait, pen-

dant de longues heures, sans jamais accepter l'aumône d'une commisération qui la blessait.

Dieu seul voyait les pleurs de rage et de vanité ulcérée qu'elle répandait dans ses heures de tristesse.

Cependant le mariage de M. de Poitevy, dont le bruit commençait à se répandre, défrayait les ébahissements sans fin et les commentaires sans trêve de la ville de Vienne.

De malins sourires s'échangeaient, entre femmes, au nom seul de mademoiselle Judith de Clarande.

Et beaucoup d'hommes se disaient, avec une teinte de dépit, que le commandant faisait preuve d'intelligence plus qu'eux tous en dorant son uniforme avec les millions du défunt marchand de draps.

La demande en autorisation de mariage, présentée par le colonel de Clarande au ministre de la guerre, rencontra d'autant moins de difficultés dans les bureaux que la future épouse apportait une dot peu commune dans les ménages en général, et particulièrement dans les ménages militaires.

La réponse favorable fut donc aussi prompte que le permettaient les exigences de la hiérarchie, dont elle dut subir la filière.

Que dire du bonheur de madame Apolline Myonnet? Le lyrisme le plus exalté ne suffirait certainement pas à célébrer en termes convenables la joie radieuse dont elle rayonnait.

Depuis qu'elle avait eu l'art d'amener à ses pieds, humble et reconnaissant, la perle du 17e hussards, la veuve avait passé par une suite non interrompue d'émotions, de craintes, de désirs, d'espérances.

D'un œil passionné, elle avait suivi les progrès rapides que faisait, dans cette nature calculatrice, la perspective d'une belle fortune.

Car elle avait assez d'esprit pour se contenter des moyens d'influence, si peu poétiques qu'ils fussent, qu'elle possédait, sans regretter trop amèrement les dons plus délicats dont elle était privée.

Elle savait bien, — et s'en réjouissait, — que l'intendant qu'elle s'était laissé donner détaillerait naïvement à son protecteur toutes les ressources de cette richesse territoriale, si facile à augmenter.

Aussi Rulmann était-il investi de pleins pouvoirs et d'une confiance dont il était justement fier.

Madame Myonnet ne précipitait rien, ne donnait rien au hasard; elle attendait qu'une transformation, lente mais positive, eût changé définitivement en rêves dorés les rêves de beauté et de position si longtemps caressés par M. de Poitevy.

Peu à peu elle le voyait venir à elle, — à elle qui n'avait plus de jeunesse et n'avait jamais eu de beauté! — elle le voyait délaisser sa dangereuse rivale, et son cœur éprouvait, de ce succès colossal, une ivresse sans seconde.

Le jour où, décidé enfin à être riche d'abord et avant tout, le commandant Adalbert de Poitevy lui demanda le don de sa grosse main vulgaire, elle la laissa tomber dans les siennes, en éteignant, par prudence, sous ses paupières à demi fermées, le regard noyé d'extase qui l'aurait trahie.

Avec plus de bon goût qu'on ne pouvait en attendre de cette vaniteuse organisation, madame Myonnet exprima le désir de se marier sans aucune pompe.

Le commandant, quelque peu embarrassé de son personnage aux yeux de ses camarades, malgré son incomparable aplomb, y consentit volontiers.

M. de Clarande, chez qui la courtoisie du chef de corps l'emporta sur les ressentiments du père, assista, seul de sa famille, à la cérémonie nuptiale.

Le nombre des invités avait été, du reste, extrêmement restreint : le 17e hussards et quelques intimes seulement.

Immédiatement en sortant de l'église, M. et madame de Poitevy partirent pour les bords du Rhin.

. . . .

Le paisible et complet bonheur de Marcelle et d'Alain Duval était, à cette époque, la grande consolation de la famille de Clarande, que les derniers événements avaient tristement troublée.

Ce simple petit ménage réjouissait le cœur et reposait le regard par son accord, sa sérénité, sa joie visible. On n'y était pas riche, certes! mais qui donc s'en apercevait? A l'extérieur, tout était digne, convenable et régulier. A l'in-

térieur, les jeunes époux, heureux de se réunir à leur petite table, sainement servie, n'avaient garde de regretter le superflu qui en était absent.

Ravis de s'occuper ensemble de l'organisation journalière de leur cher *chez-eux*, il ne leur venait pas en pensée que plus de confort intérieur fût nécessaire au bien-être. Sortant ensemble toujours, elle admirait naïvement l'uniforme éclatant de son mari; lui, trouvait invariablement à son goût la gracieuse toilette de sa petite femme.

Elles étaient bien peu coûteuses les toilettes de madame Alain Duval. Cet été-là, surtout, la mousseline en faisait tous les frais. Mais le public indifférent ne se doutait guère que le costume si coquet avait, le matin même, passé tout entier sous le fer habile de la laborieuse jeune femme. Elle avait pour couturière ses petits doigts de fée; le mignon chapeau que l'on supposait arrivé de Lyon avait été chiffonné par elle avec un bout de ruban, une rose, un brin de tulle et un souffle de femme distinguée.

Les leçons de Nestor n'avaient pas été perdues; l'ordre régnait dans le budget du jeune ménage; pas une emplette n'était faite sans pouvoir être soldée comptant... suprême prudence des petites bourses!

Si la fin du mois s'annonçait lourde ou compliquée de dépenses inattendues, Alain et Marcelle échangeaient un sourire, un baiser, et attendaient sans regret une époque plus favorable.

Ils réalisaient ainsi l'idéal du ménage militaire peu fortuné, honnête, économe et prévoyant, que l'annonce d'un départ ne prend jamais au dépourvu, parce qu'il se précautionne contre cette éventualité, et que la vie de garnison trouve toujours digne de son grade et de son arme.

Marcelle ne connaissait le superflu que de nom, mais elle entrevoyait déjà l'époque où, jeune mère, elle devrait songer à de nouvelles obligations.

— Bah! disait le lieutenant Duval avec un bon rire, je n'allais pas au café... maintenant, je me passerai de cigares, voilà tout.

La jeune femme, de son côté, se promettait de renoncer, l'été suivant, à ses fraîches robes de

mousseline, qui demandent des repassages perpétuels.

— Je n'aurai plus le temps, disait-elle.

— Mais alors, ma chérie?...

— Sois tranquille, je porterai de l'alpaga et tu ne m'en trouveras pas plus mal.

On s'embrassait encore, on faisait des projets, et la petite layette, pour le cher attendu, se confectionnait avec amour.

Hortense se réjouissait fort de la perspective d'avoir à aimer un petit ange qui serait presque à elle. En attendant, elle avait obtenu, non sans prières, du capitaine Aubépin, l'autorisation de garder deux ou trois jours, à *la Bouletière,* Marie et le petit garçon.

Les chers orphelins, comme elle les appelait dans son cœur, n'avaient pas revu la campagne, la vraie campagne, depuis leur séjour au camp de Châlons, qui s'était terminé d'une façon si tragique pour leur pauvre mère.

Aussi, ce fut une joie complète et bruyante quand Hortense les lança en toute liberté dans les grandes allées du clos. Ils se roulaient sur le gazon, ils se cachaient dans les hautes herbes,

ils picotaient les framboisiers rougissants, ils jetaient des miettes aux poissons du grand bassin. Le capitaine Aubépin, qui les avait amenés à *la Bouletière*, les quitta avec moins de regret, en les sentant sous l'œil vigilant d'Hortense.

Elle se fit, en effet, leur gardienne, leur procurant, avec une ingéniosité presque maternelle, mille plaisirs nouveaux, mille surprises charmantes, dont les pauvres enfants étaient depuis trois ans privés.

Il n'y a que les femmes pour savoir rendre les enfants complétement heureux.

Le troisième jour de leurs vacances devait en être aussi le dernier. Leur père, accompagné du couple Fontille, allait venir réclamer son bien.

Quelques officiers avaient annoncé leur visite, et le colonel se proposait de ne les laisser repartir qu'à la nuit close.

Nestor, un peu affairée par les apprêts du dîner, — chose toujours grave à la campagne, — organisait son dessert, aidée de Marie, dont les petits doigts tournaient et retournaient les beaux fruits.

Bébé, dont les services, — sur lesquels il

fallait faire peu de fond, — avaient été refusés par sa grande amie, jouait dans le clos avec un gros chien de la ferme.

La chaleur était tombée : une petite brise berçait les peupliers sveltes et les trembles argentés.

Judith, un livre à la main, suivait l'allée où l'enfant courait avec Médor.

— Tu veilleras bien sur lui, n'est-ce pas? lui cria Hortense en les accompagnant du regard.

Judith aimait peu les enfants en général, et ne se sentait, en particulier, aucune sympathie pour le petit garçon sans mère dont le corps se développait aux dépens de ses facultés somnolentes.

En toute autre circonstance, elle eût décliné la responsabilité; mais, voyant Bébé tout occupé de Médor, elle jugea la charge peu embarrassante et répondit machinalement :

— Sois tranquille.

Cette allée de platanes, dont la jeune fille faisait sa promenade de prédilection, conduisait au petit bois de chênes verts qui bornait la propriété du côté du nord.

Il avait été primitivement enserré dans un

mur : le mur était tombé et n'avait pas été relevé.

Une palissade lui avait succédé ; les petits bergers du voisinage avaient brisé la palissade pour venir dénicher des oiseaux ou ramasser des glands. Ces dévastations réitérées avaient amené le propriétaire à renoncer à sa clôture, et aucune barrière ne séparait plus le petit bois de la route de Beaurepaire. C'était un coin privilégié en cette saison ; l'ombre y était épaisse, la mousse fraîche, l'herbe drue, et parfois le silence y régnait si profond, qu'on n'y entendait que le bruit sec du gland mûr se détachant de sa capsule.

Depuis ses récentes déceptions, Judith, saisie d'un farouche accès de sauvagerie, recherchait cette attrayante solitude.

Ce n'était pas, cependant, que son esprit positif éprouvât d'une façon bien pénétrante la poésie ineffable de la nature ; mais, dans la calme fraîcheur de la campagne muette, elle se sentait plus reposée, plus apaisée, moins malheureuse.

C'est qu'elle avait beaucoup souffert depuis quelques mois.

Il lui restait de cette épreuve, non de la rési-

gnation et de la miséricorde, mais de la colère et du découragement. Elle avait perdu l'intégrité de sa foi dans le prestige de sa beauté Elle était humiliée... jalouse, non pas certes de l'amour de M. de Poitevy, dont elle avait apprécié la valeur, jalouse des séductions que la fortune, dont elle était dépourvue, prêtait à sa ridicule rivale.

Ces pensées, qui flottaient incessamment dans son cœur malade, amenaient dans ses yeux des larmes de dépit.

Après avoir erré machinalement à travers les méandres du petit bois, elle se laissa tomber, lassée, sur la mousse, au pied d'un chêne centenaire, dont les ramures géantes allaient projeter leur ombre jusque sur la grande route.

Le front dans les mains, les yeux perdus dans les lointains vaporeux que le soleil piquait çà et là de paillettes dorées, la jeune fille se demandait quel *prince Charmant* surgirait maintenant pour elle, et quel philtre devait être employé pour faire de la réalité tangible avec la féerie insaisissable.

Elle avait sondé le 17e hussards : des ambitieux comme M. de Poitevy, ou des officiers sans ave-

nir, comme Alain Duval. Elle avait jaugé les négociants positifs de la ville manufacturière : beaucoup d'admirateurs, mais d'épouseurs pas un. Elle n'espérait plus guère, pour conquérir ce mari modèle qu'elle rêvait, qu'un changement de garnison, et le régiment ne paraissait pas devoir quitter Vienne de si tôt.

Comme elle songeait ainsi, un bruit de pas entre les ronces sèches éveilla son attention. Le bruit venait de la route.

— Ne vous éloignez donc pas ainsi, Bébé, dit-elle en se retournant.

Elle resta pétrifiée de surprise en apercevant debout à quelques pas d'elle, au lieu de l'enfant qu'elle s'attendait à voir, M. Ernest Samson, aussi grave et aussi cravaté de blanc qu'au temps jadis.

Était-ce possible?... M. Ernest Samson qu'elle n'avait pas revu depuis quelques mois !.... M. Ernest Samson qu'elle savait absent de Vienne!

Le jeune substitut, en rencontrant son regard, s'inclina avec plus de trouble encore que de joie.

— Vous ici! monsieur?... fit-elle avec hauteur.

Il tressaillit et balbutia :

— Votre étonnement, mademoiselle, me fait craindre que la faute que je commets...

— Je m'étonne seulement, monsieur, de la porte que vous choisissez pour pénétrer à *la Bouletière*.

— C'est la seule qui soit pratiquable pour un infortuné à qui on ferme impitoyablement celle à laquelle il avait osé frapper.

Il eut en parlant ainsi un sourire triste qui n'émut pas Judith.

— Monsieur, reprit-elle avec l'accent de la raillerie, craignez qu'on ne vous prenne, et moi toute la première, pour un autre Fra-Diavolo.

— Je n'ai pas l'air d'un brigand bien terrible, mademoiselle.

— Hum! vos allures mystérieuses permettent de tout supposer... et notre rencontre en plein bois, car nous sommes en plein bois, monsieur... ne me rassure que médiocrement.

Il écoutait, ravi, cette voix moqueuse, que depuis cinq longs mois il n'entendait plus et qui exerçait sur son cœur mal guéri la séduction la plus enivrante.

Lorsqu'elle se tut, il murmura en la regardant avec extase :

— Parlez encore !

Judith eut un rire aigu qui, sous une gaieté contrainte, cachait son malaise.

— Serait-ce, par hasard, la rançon que vous exigez, seigneur Fra-Diavolo ?

Elle riait toujours du bout des dents, et son regard restait sévère. Lui, tremblait.

— Oh ! fit-il d'un ton doux et bas, que vous dirai-je que vous n'ayez compris?... J'étais absent depuis bien des jours... je ne savais rien de vous... et quelle tristesse j'avais laissée là-bas !

— La santé de madame votre mère ?...

— Ne se rétablit pas... nous la conserverons peut-être... nous ne la guérirons jamais.

Judith crut devoir cesser de sourire.

— Je suis revenu... et... j'avoue ma faiblesse. Le premier site que j'ai voulu parcourir, c'est celui que vous habitez... le seul air doux à respirer pour moi a été celui qui vous fait vivre...

— Monsieur !...

— Hier, avant-hier, aujourd'hui, je suis venu

comme un voleur, dérober à cette solitude la part de vous-même que vous y laissez en la traversant... la brise qui effleure vos cheveux... l'ombre qui vous abrite.. la mousse que foulent vos pieds.

— Miséricorde !... monsieur !... si ce sont les voyages qui poétisent ainsi vos impressions, permettez-moi de croire que la locomotion est dangereuse pour la magistrature.

Il ne releva pas le sarcasme; peut-être ne l'entendit-il pas.

— Ah ! continua-t-il avec une chaleur sincère, si c'est de la folie, pardonnez à un cœur qui a beaucoup souffert pour vous. Si c'est du bonheur, ne me le reprochez pas.

Judith arrêta sur le jeune substitut ses yeux de pervenche qui avaient repris toute leur limpidité froide.

— Je ne puis vous accorder cela, dit-elle. Ce que vous faites depuis trois jours, paraît-il, n'est pas très-exemplaire pour un magistrat ; mais risquer, par des imprudences, de compromettre une femme est, pour un homme d'honneur, positivement d'un goût douteux.

Et, saluant d'un air hautain, la cruelle fille,

que sa propre humiliation n'avait pas corrigée, fit quelques pas en avant.

Le pauvre amoureux n'osa pas la retenir, quoiqu'il y eût assez de douleur et de passion dans ses yeux pour faire pardonner le romanesque de sa démarche et le lyrisme de son explication.

Elle s'était déjà éloignée de toute la longueur d'une allée, lorsqu'un cri d'enfant, un cri de souffrance à n'en pouvoir douter, parvint à ses oreilles.

Pour la première fois depuis une heure, elle se ressouvint de Bébé et jeta un regard inquiet dans les massifs.

Elle ne vit rien. La plainte se répéta pourtant à sa gauche et, suivant cette indication, elle tourna brusquement dans un autre sentier.

Au pied d'un arbre, l'enfant était étendu et gémissait.

— Qu'as-tu? demanda-t-elle en courant à lui, plus mécontente encore qu'effrayée.

Bébé montra sa tête; elle vit du sang et eut peur.

Il portait au front une blessure assez large, qui semblait peu profonde, d'où le sang s'échap-

dait abondamment et qui avait été évidemment produite par une chute,

En effet, l'enfant, libre de toute surveillance, avait essayé de grimper sur un gros chêne, et en était tombé lourdement sur les racines saillantes de l'arbre.

M. Ernest Samson, demeuré seul dans la clairière, avait entendu le cri, s'était orienté et accourait.

Lorsque Judith se pencha pour relever l'enfant. elle rencontra les mains du jeune homme prêtes à s'emparer du fardeau.

Un pli sombre rayait le front de la jeune fille.

— Donnez-le moi, dit-elle; c'est le favori de Nestor... Je suis cruellement punie de ma complaisance.

M. Samson venait d'apercevoir une source qui gazouillait au bord du sentier; il courut y tremper son mouchoir et lava le front du blessé avec une sollicitude touchante.

Puis, il y appliqua en compresse le mouchoir de Judith et prit l'enfant avec précaution.

— Ce ne sera pas grave, dit-il, mademoiselle

je vais le porter quelques instants pour vous en épargner la fatigue.

Judith ne répondit pas et marcha, farouche, à côté de lui, dans l'ombre du bois.

Bientôt ils prirent la grande allée de platanes et la parcoururent dans la moitié de sa longueur sans rencontrer personne, sans échanger un mot.

Quand la maison fut en vue, Judith s'arrêta, et prenant à son tour Bébé dans ses bras :

— Merci, monsieur, dit-elle, regagnez le bois : il ne faut pas qu'on vous voie ici... Et rentrez à la ville que vous ne quitterez plus. Le roman champêtre, veuillez vous en souvenir, n'est plus dans nos mœurs.

Elle le salua aussi sèchement que la première fois ; mais il ne chancela pas sous la dureté de cet adieu implacable ; car, en lui remettant l'enfant, il avait effleuré de ses doigts brûlants les doigts glacés de la jeune fille.

Et quand même, il emportait du bonheur !

Comme Judith atteignait la maison, Hortense en sortait en appelant Bébé. Ce qu'elle vit la rendit muette de saisissement.

— Seigneur! exclama-t-elle, en devenant plus livide que le petit blessé.

— Ma chère, dit Judith, ne t'émotionne pas de la sorte; ces petites têtes-là sont fort dures, et celle-ci est à peine entamée.

— Entamée!... tu dis entamée!... O Dieu!... laisse-moi voir bien vite.

La pauvre fille étendit l'enfant sur le canapé du salon, souleva la compresse et la laissant reposer avec un geste douloureux :

— Comment ce malheur est-il arrivé?

— Comme il arrive à tous les gamins qui grimpent aux arbres.

— Mais je t'avais tant recommandé...

— Ah! Nestor, grâce, s'il te plaît, dit Judith d'un ton sec; il n'est pas dans ma nature de garder des enfants, et moins encore celui-là, qui paraissait se soucier très-peu de ma surveillance.

Hortense, sans insister, se chargea de Bébé avec mille précautions et le porta dans un grand cabinet de toilette, dont elle avait fait la chambre du petit garçon.

Il se laissa faire, pleurant tout bas, et comme

rassuré de se sentir dans les bras caressants de sa *grande* amie.

Elle le coucha, le pansa, le consola, l'endormit.... puis, avec des tressaillements d'effroi, elle attendit, à son chevet, l'arrivée prévue du capitaine Aubépin.

Madame de Clarande, — en protestant que les enfants étrangers, dont on a la faiblesse de se charger, n'attirent jamais que des désagréments, — fut chargée de le prévenir.

Le père, en apercevant son fils avec un bandeau sanglant sur le front, ne fit qu'un bond jusqu'au petit lit et contempla, avec des yeux navrés, ce visage bleui.

Le souvenir de la perte qu'il avait faite autrefois lui revint peut-être à l'esprit, car on l'entendit murmurer :

— Du sang !... encore du sang!

Madame Fontille, qui le suivait, le calma d'un seul geste mieux que tous les raisonnements.

Elle lui montra Hortense silencieuse, accablée, dont les yeux pleins de larmes semblaient demander grâce.

— Ah! papa! s'écria la petite Marie avec

chaleur... ce n'est pas la faute de mon amie Hortense.

Le père en était déjà convaincu.

Réprimant son inquiétude devant cette douleur muette, il rassura, d'un regard plein de douceur, la triste jeune fille.

Madame Fontille, une fois encore, sauva la situation.

— M. Joubert, notre aide-major, est en bas, s'écria-t-elle; quel bonheur qu'il ait eu le désir poli de rendre visite à la famille de son colonel! Auguste, allez vite le chercher.

M. Aubépin sortit en courant et rencontra dans l'escalier le jeune aide-major du 17e hussards, qui, prévenu, montait en toute hâte.

— Voilà un convive qui est joliment le bienvenu aujourd'hui! grommela le colonel avec un soupir de soulagement.

Le docteur examina la blessure, observa que la chair seule avait été déchirée, que l'os frontal n'était pas atteint, que le premier pansement de cérat fait par Hortense avait été excellent, et que, si le malade voulait être bien sage, il pourrait, dans peu de jours, courir encore avec Médor.

Cette assurance, positivement donnée par M. Joubert, répandit un peu de calme dans les cœurs troublés.

— Ah ! ces hommes du monde ! s'écria madame Fontille, ils sont en tout et partout précieux !

Et, ravie, elle serra dans ses mains potelées les mains sèches du jeune docteur, qui avait eu l'esprit d'à-propos de venir dîner à la campagne avec une trousse dans la poche.

L'enfant s'assoupissait de nouveau, madame de Clarande proposa d'une voix timide de se mettre à table.

La société partageait mentalement l'avis que, le repos étant avant tout nécessaire au petit blessé, son entourage trop nombreux pouvait légitimement aller réparer ses forces.

Le dîner ne se ressentit donc pas trop des émotions qui l'avaient précédé, et Judith, quoique doublement atteinte par les incidents de la journée, ne fut ni moins belle, ni moins causante, ni de moins bon appétit qu'à l'ordinaire.

Inspirés par le même dévouement, Hortense et le capitaine Aubépin se relayèrent pour monter une garde attentive au chevet de l'enfant.

Bien souvent dans cette soirée, ils se rencontrèrent, penchés sur lui, le cœur rempli par une préoccupation semblable et les yeux se parlant le même consolant langage.

La soirée était belle, l'air embaumé de bonnes senteurs rustiques qui s'exhalaient des prés voisins, et sous les platanes, où la lune glissait quelques rayons discrets, la conversation continuait, animée et spirituelle.

On oubliait l'heure certainement, et pourtant il se faisait tard. M. et madame Fontille se levèrent ; l'aide-major les imita ; les autres convives, un capitaine et un sous-lieutenant, les suivirent aussitôt.

Où donc était le capitaine Aubépin?

Il était en grande conférence avec Nestor, qui lui démontrait de la façon la plus persuasive que ce serait imprudence et folie que de vouloir emmener le petit malade, tandis qu'elle promettait d'être sa sœur de charité.

Le capitaine hésitait; car dans son cœur aux tendresses subtiles, il se reprochait déjà de s'être départi quelques jours de sa surveillance habituelle.

— Mais papa, insistait Marie, puisque mon amie Hortense te dit qu'elle le gardera !... Va, n'aie pas peur, on ne le laissera plus jamais avec mademoiselle Judith.

Hortense mit sa main sur la bouche de la petite fille, mais le mot était lancé. Le père, du reste, allait une fois encore abdiquer ses droits en faveur de l'amie.

— Eh bien, oui ! gardez-le, dit-il avec émotion, je ne sais que vous au monde, mademoiselle, à qui je puisse le laisser ce soir sans remords.

— A demain ! dit doucement Hortense.

— A demain ! répéta le capitaine, en rejoignant la caravane, prête à s'ébranler.

Madame Fontille s'était installée dans la calèche du colonel avec son mari, dont elle ne se séparait jamais, et le capitaine Aubépin, à qui elle fit un signe. L'aide-major et les autres officiers avaient leurs chevaux, et, sur la route toute blanche, les invités disparurent bientôt.

Hortense, rentrant dans la chambrette de Bébé, traîna un fauteuil près du lit, s'y plaça avec une lampe et un livre, et mnrmura avec un bon sourire satisfait :

— Soyez sans inquiétude, mon cher capitaine, pour un soir du moins, votre enfant aimé a une petite mère à son chevet.

Elle lut une heure, s'arrêtant parfois pour écouter le souffle régulier de l'enfant; la respiration paisible de Marie venait jusqu'à elle par la porte entr'ouverte. La nuit, le silence, une douceur intime pénétrèrent la jeune fille ; elle songea, elle pria, elle pencha la tête et s'endormit à son tour.

La journée du lendemain fut assez bonne pour l'enfant malade. Un peu de fièvre n'effraya pas le docteur Joubert, revenu de bonne heure avec le capitaine Aubépin. Il en fut de même le jour suivant; le troisième fut meilleur encore; le quatrième, excellent. Bébé, le front bandé, put bientôt faire un tour de promenade dans le clos, entre son père et sa grande amie, en riant des prouesses de Médor. Au bout de la semaine, il était suffisamment remis pour se passer des soins si affectueux d'Hortense.

Cette séparation fut pénible à la jeune fille; elle s'était attachée à cet être mal doué, si bien qu'il lui sembla qu'on emportait une partie d'elle-même quand le capitaine le lui reprit.

Madame Fontille, qui assistait à la petite scène des adieux, étudiait les physionomies et souriait d'un fin sourire rempli d'intentions malicieuses.

Le capitaine ne fit guère de phrases pour témoigner une gratitude très-sincère. Il prit la main d'Hortense avec plus d'aisance qu'on ne pouvait attendre de sa sauvage nature, et, se tournant vers madame de Clarande :

— Voulez-vous me permettre, madame, demanda-t-il, de baiser la main qui a prodigué tant de soins à mon fils?

— Oh ! certes, monsieur... fit gracieusement la mère.

Il baisa donc pieusement cette petite main qui tremblait... et ce fut tout.

Madame Fontille trouva que c'était bien peu.

Dans la voiture qui les ramenait à Vienne, Bébé dormait, et Marie, bravement assise sur le siége, causait avec le cocher.

L'instant parut propice à l'excellente femme pour adresser quelques reproches à son cousin, sur ce qu'elle appelait son incompréhensible roideur.

— Mon cher Auguste, lui dit-elle, votre carac-

tère concentré vous joue parfois de mauvais tours.

— En quoi donc, ma cousine?

— Il vous fait passer, vous dont je connais l'excellent cœur, pour un homme de médiocre reconnaissance.

— Ah! par exemple!

— Tenez, tout à l'heure, à peine quelques remerciements à cette chère Hortense et une petite embrassade sur le bout des doigts...

Le capitaine la regarda avec surprise.

— Mon Dieu! que vous fallait-il donc?

— A moi... rien. A elle, un peu d'expansion, quelques mots bien sentis... l'expansion plus vive de votre gratitude.

— Je suis certain que mademoiselle Hortense m'a compris.

— C'est de la fatuité.

— Pas le moins du monde... Avec un cœur comme le sien, les banalités sont pesantes à dire et à entendre. Elle sait bien que je suis très-touché... et cela me suffit.

— Vous n'êtes pas exigeant; elle aurait peut-être le droit de l'être davantage. C'est une sainte

que cette fille-là ! s'oubliant sans cesse, se donnant sans compter, n'étant heureuse que lorsqu'elle peut être utile à quelqu'un.

— Elle est admirable !

— Ah ! vous dites cela un peu mieux. Mon cher ami, si vous connaissiez les prodiges de dévouement d'Hortense, vous seriez ébahi. Ce qu'elle dirige de sages entreprises, ce qu'elle économise sur un maigre capital, ce qu'elle enraye de folies, ce qu'elle répare de sottises et de faiblesses dans le ménage paternel, est réellement inimaginable.

— Je l'avais remarqué.

— Vraiment !... seriez-vous observateur du fond de votre peau d'ours ?

— Je le crois.

— Je vous en félicite. Vous avez dû voir alors des merveilles d'intelligence et d'abnégation. Elle a vu marier Marcelle, elle se sait sacrifiée à Judith, elle se sent utile à sa mère très-bonne et à son père très-faible, quoique bourru... et voilà sa vocation tracée : se sacrifier en tout et toujours.

— Mademoiselle Hortense mérite le plus grand respect, la plus profonde estime.

— Dites de la vénération !... Et de votre part, mon cousin, quelque chose de plus.

Le capitaine détourna les yeux et ne répondit pas.

— Quelle fille respectueuse et soumise ! continua madame Fontille avec feu ; quelle sœur sans pareille !... quelle épouse ce serait et surtout quelle mère !

M. Aubépin, très-pâle, se pencha à la portiere et regarda sans les voir les arbres étiques de la route.

— La façon dont elle chérit vos enfants en peut donner quelque idée. N'avez-vous jamais pensé, Auguste, qu'Hortense aimait étrangement vos enfants ?

— Jamais, répondit-il brusquement.

— Et que cette tendresse prenait par instant un cachet presque maternel ?

— Jamais, dit-il encore avec la même dureté.

Madame Fontille se pinça les lèvres, mais ne se rebuta pas.

— Eh bien ! moi, je m'en suis aperçue et même étonnée, dit-elle ; mais j'ai bientôt compris que c'était là un nouveau dérivatif pour ce cœur

affamé de dévouement. Elle a pris en grande pitié et en grand amour vos chers orphelins... et parfois, s'illusionnant volontairement, elle se croyait leur mère.

M. Aubépin était devenu livide ; il se retourna vivement vers sa cousine, et, d'une voix altérée :

— Pourquoi me dites-vous ces choses? Mademoiselle de Clarande est bonne, dévouée, aimante, je lui garde beaucoup de reconnaissance, vous n'en doutez pas, j'espère?... N'est-ce pas assez parler d'elle?

— Oui, faites étalage de votre reconnaissance... elle est touchante vraiment! on ne peut, cinq minutes durant, faire devant vous l'éloge de cet ange sans que vos nerfs en soient agacés.

— Ma cousine, je ne mérite pas... je vous jure...

— Ne jurez pas!... ou plutôt, si, tenez, jurez-moi là, les yeux dans les yeux, que vous n'aimez pas Hortense de Clarande.

Le capitaine tressaillit de tout son corps, et, sous le regard inquisiteur de son impitoyable parente, le sang remonta à ses joues blêmes.

— Ma cousine, balbutia-t-il avec un sourire

forcé, cet entretien, commencé en interrogatoire, ressemble fort maintenant à de l'inquisition.

— Vous l'aimez ! reprit madame Fontille d'une voix plus douce, vous l'aimez et vous avez mille fois raison. Qui ne l'aimerait?... mais, vous surtout, Auguste, vous lui devez l'hommage de ce sentiment, car elle vous a déjà donné dans vos enfants des trésors de virginale tendresse.

— Au nom du ciel !...

— Elle vous aimera pour vos enfants, si elle ne vous aime déjà pour vous-même.

— Mais, c'est de la cruauté ! s'écria-t-il avec explosion.

— De la cruauté !... et pourquoi ?

— Me parler d'aimer et d'être aimé !

— N'en êtes-vous donc pas à la fois capable et digne ?

— Aimer !... moi ! ! ! ce serait impossible.

— Eh ! c'est fait, mon cousin.

— Ce serait un blasphème.

— Oh ! l'horrible mot !... et pourrait-on savoir ?

— Je ne dois aimer aucune femme après Berthe.

— Mon ami, ces sentiments ont une délicatesse que je respecte, mais qu'il ne faut pas exagérer. Vous ne pouvez prétendre enfermer dans un deuil éternel ce qui vous reste de jeunesse.

— Je n'en ai plus.

— Allons donc !... j'en appelle au trouble qui vous fait palpiter.

— Vous évoquez des souvenirs bien douloureux !...

— Ou je remue en vous des sensations bien puissantes.

— Enfin, je vous en conjure, où voulez-vous en venir?

— A vous faire avouer, pauvre fanatique d'une mémoire trop chère, que le temps des larmes est passé et que vous seriez le plus heureux des hommes si Hortense vous acceptait pour mari.

A ce mot, le capitaine couvrit son visage de ses mains tremblantes et ne les retira que quelques minutes après.

— Ma cousine, dit-il, vous venez d'aborder des questions brûlantes avec une hardiesse que j'attribue à votre affection. Mais cette affection, dont

le zèle est cruel, fait fausse route. Si, par impossible, mademoiselle de Clarande était disposée à m'accorder sa main, j'aurais le regret de ne pouvoir lui tendre la mienne.

— Votre déraison est décidément plus complète que je ne le pensais.

— Non, non, reprit-il en s'animant, je ne saurais me reprendre aux douceurs de la vie, avec l'incessant souvenir de ma pauvre chère Berthe, malheureuse, torturée par ma faute!... par ma faute!...

— Par jalousie, sans doute?

— Par dureté... elle était si douce! — par autocratie... elle ne savait pas résister! — par jalousie surtout! j'ai connu toutes les angoisses de cette passion aveuglante et les ai fait partager injustement à son innocence!

— Vous vous calomniez, Auguste ; je ne croirai jamais que vous ayez pu faire souffrir une femme.

— C'est une triste histoire, allez, que je n'ai jamais dite et que je voudrais ensevelir à jamais. Si vous saviez quelles souffrances morales m'ont été infligées! quelles paroles perfides ont été dites

autour de moi! quelles trompeuses apparences ont pu me faire, pendant quelques jours maudits, douter de Berthe! si vous saviez!...

— Je sais surtout que, si vous avez eu des torts, vous devez les avoir réparés.

— La Providence ne l'a pas permis. La mort a pris la pauvre femme sans lui laisser le temps de me pardonner,... sans lui donner la consolation de me voir pleurer à ses pieds !

— C'est fort triste, et je comprends votre douleur ; mais enfin, mon ami, comment voulez-vous réparer le mal que vous avez pu faire?

— En consacrant à mes enfants ce que je me sens encore de jeunesse et de chaleur de cœur.

— C'est de la folie...

— C'est de l'expiation.

— Mais, mon cher Auguste...

— Mais, ma cousine, ne touchez plus, je vous en prie, à cette plaie toujours saignante que vous avez inutilement rouverte.

Madame Fontille, quelque résolue qu'elle fût, n'osa porter plus loin le scalpel de ses investigations physiologiques. Elle se trouvait en face

d'un phénomène positif et rare : le remords vivant, persistant, ne trouvant quelque repos que dans le devoir austère et le sacrifice éternel.

On arrivait à la ville, et l'enfant s'éveillait.

. . . .

L'automne fut exceptionnellement beau cette année, ce qui permit à la famille de Clarande de prolonger son séjour à la *Bouletière* jusqu'à la semaine de Noël. Aucun incident nouveau ne troubla les derniers mois de cette solitude, chère aux cœurs tristes et aux amours-propres froissés.

Judith éprouvait un sentiment d'horreur à la seule pensée de retrouver dans le monde le commandant Adalbert de Poitevy et la femme qu'il lui avait préférée ; mais, trop fière pour laisser soupçonner un sentiment si peu digne de son orgueilleuse nature, la blonde fille du colonel décréta que la maison de son père se rouvrirait dès leur retour à Vienne.

Elle en fit les honneurs avec un redoublement de grâce hautaine et de condescendance aristocratique, qui acheva de lui captiver tous les cœurs du 17e hussards.

Tous les cœurs!... la belle affaire!... pas un

des lieutenants imberbes ou des capitaines ventrus n'était doublé d'un épouseur sérieux. La jeune fille le savait, en enrageait et n'en faisait rien paraître : il y avait trop de regards intéressés curieusement fixés sur elle.

D'abord, ceux de M. Ernest Samson, qui, dans les rares salons où il se montra, se donnait la joie mélancolique de suspendre son âme amoureuse au regard bleu de Judith.

Ensuite, ceux du commandant Adalbert de Poitevy, qui n'eût pas été fâché, dans son intime fatuité d'homme irrésistible, de constater qu'on le regrettait toujours; satisfaction, du reste, qui ne lui fut pas accordée.

Enfin les yeux venimeux de madame Apolline de Poitevy, la très-heureuse, très-enviée, très-rayonnante épouse du brillant chef d'escadrons.

Le bonheur ne l'avait pas embellie, ce qui prouve surabondamment que nulle chose au monde n'en était capable; mais le triomphe la gonflait de telle sorte qu'il menaçait de rompre les solides enveloppes de ses formes opulentes.

Elle était littéralement oppressée de l'inattendu de son bonheur, et l'étalait avec une sorte d'im-

pudeur naïve que toute sa légitimité ne parvenait pas à rendre acceptable. Il va sans dire que le luxe du nouveau couple éblouissait la ville et exaspérait les rivalités de régiment. Du reste, le commandant ne se gênait guère pour laisser entendre qu'il n'attendait que la réalisation de la fortune territoriale de sa femme pour donner sa démission et habiter Paris.

Paris était en effet le seul théâtre où il pût vivre suivant ses goûts, ses anciennes habitudes et ses nouveaux désirs.

Rulmann, l'ancien maréchal des logis, suivant les ordres reçus, travaillait avec intelligence à mettre les propriétés en état d'être avantageusement vendues et les baux à même d'être résiliés sans trop de perte. Il était devenu un personnage important. On lui donnait du *Monsieur l'intendant* à travers le visage, ce qu'il acceptait sans sourciller, avec l'entière conviction de son mérite.

Madame Rulmann — jadis vulgairement appelée Gretchen tout court — remplissait dans la maison les fonctions de femme de charge. Le premier acte de son autorité, doublée de jalousie, fut de desservir Justine, la femme de chambre

de confiance, de façon à rendre son renvoi nécessaire. Madame Apolline de Poitevy, qui paraissait souffrir de la présence de son ancienne confidente, saisit avec empressement la première occasion qui lui fut offerte de se priver de ses services. Elle se délivrait ainsi des fréquentes visites que lui faisaient les deux frères et le cousin de la soubrette, visites qui ne se terminaient jamais sans une demande de secours, ni sans l'évocation désagréable ou menaçante de certains souvenirs de guet-apens nocturne grassement porté, cependant, au budget de l'ex-veuve Myonnet.

Cette séparation de la maîtresse et de la servante, qui entraîna la disparition des frères et du cousin, ne s'effectua pas du reste sans une dernière et abondante saignée à la bourse de la nouvelle mariée. Moyennant quoi elle put espérer ne plus jamais entendre parler des trois mystérieux complices, des chapeaux rabattus, des fameux gourdins et du coin obscur entre le quai et la vieille église Saint-André-le-Bas. L'oiseau pris, elle entendait détruire le piége.

Au printemps, une vraie tristesse attendait Hortense ; ce fut le départ du capitaine Aubépin,

dont le bataillon rejoignait le 204e de ligne à Saint-Étienne. Ne plus voir, ne plus gâter les chers orphelins!... La pauvre fille n'osa s'avouer qu'elle regretterait peut-être aussi le visage triste, le langage concis du père reconnaissant. Il est certaines femmes d'élite que le malheur attire plus que l'amour.

La veille du départ, le capitaine et ses enfants firent leurs adieux officiels au colonel de Clarande, qui les retint à dîner. Ce fut une douce et navrante soirée pour Hortense, qui se demandait tristement qui donc la remplacerait un jour dans la naïve tendresse des enfants et dans le souvenir du père.

Le lendemain à l'aurore, le capitaine Aubépin quitta Vienne à la tête de sa compagnie. Il traversa le quai désert et tourna les yeux vers cette maison du colonel qui lui avait été si hospitalière. Il savait bien qu'aucun visage ne guettait cet adieu, et son regard, après avoir longuement caressé les fenêtres closes, se reporta, tout chargé d'infini découragement, vers l'horizon brumeux du Rhône.

Que lui gardait l'avenir? Et quelle sympathie

future lui rendrait jamais la précieuse sympathie qu'il laissait derrière lui ?

Pourtant, son départ était suivi d'un regard affectueux. Hortense, au premier roulement des tambours du 204ᵉ, s'était glissée dans l'atelier abandonné de Marcelle, bien cachée derrière les rideaux tombants, retenant son souffle pour ne pas agiter la mousseline qui l'eût trahie ; elle recueillit ainsi au passage cet adieu muet et lui renvoya, sans en avoir conscience, la plus chaude palpitation de son cœur.

. . . .

Le mois de mai 1866 apporta un peu de joie dans la famille de Clarande par la venue au monde du premier-né de Marcelle, Alphonse-Alain-Marcel Duval ; un superbe poupon qui promettait une grande énergie de caractère, à en juger par ses cris, et autant de charmes physiques que peut en faire espérer un petit être rougeaud et bouffi de cet âge. Ce qu'on pouvait affirmer par exemple, c'est qu'il possédait déjà le nez magistral de son grand-père, ce dont le colonel n'était pas médiocrement flatté.

Nous n'oserions affirmer qu'Hortense, affa-

La veille du départ, le commandant Adalbert de Poitevy se présenta au bureau du colonel pour le prier de transmettre sa démission au ministre de la guerre. M. de Clarande le regarda d'un œil féroce et lui répondit sèchement :

— Adressez-vous au lieutenant-colonel, Monsieur ; je n'ai plus l'honneur, à partir de ce matin, de commander votre régiment.

Et il lui tourna le dos pour cacher l'émotion qui le gagnait.

Ce même jour, madame Fontille, brisée, rouée, rendue — elle avait surveillé la confection des malles faites par son mari — reposait dans un grand fauteuil sa rotondité surmenée, lorsque sa porte, brusquement ouverte, donna passage à la petite Marie, que suivait le capitaine Aubépin.

— Quel bonheur ! comment êtes-vous ici ? exclama madame Fontille.

— Nous venons de Saint-Étienne pour vous voir, ma cousine, avant votre départ, dit le capitaine.

— Et aussi pour voir mon amie Hortense, ajouta la fillette

— Marie! dit le père d'un ton fâché.

— Eh bien ! intervint l'excellente femme, allez-vous gronder cette enfant parce qu'elle dit tout haut ce que vous pensez tout bas?

— Non, ma cousine, mais en vérité...

— Elle a mille fois plus de raison que vous ; ne vous en déplaise, mon beau cousin, elle sait aimer, elle !

— Oh ! croyez bien...

— Oui, oui, j'entends, il n'y a pas qu'elle, mais du moins elle ose le dire ; tandis que je sais des cœurs timides ou aveuglés qui préfèrent souffrir... n'en parlons plus.

— Si, parlons-en! dit tout à coup le capitaine avec explosion ; aussi bien, je ne puis rester davantage sans nouvelles de celle qui a tant aimé mes enfants.

— Et qui les aime toujours, la chère âme.

— Ainsi, elle va bien?

— Comme vous l'avez laissée, dévouée, calme, d'un sérieux qui, depuis quelque temps, frise la tristesse.

— Quoi ! vous avez remarqué?...

— Ça se voit.

mée de maternité et de dévouement, ne fût un peu jalouse du bonheur et des fatigues de Marcelle.

Une autre surprise, infiniment moins agréable, malgré sa flatteuse apparence, était réservée à M. de Clarande. Le 15 août, il reçut la croix de commandeur de la Légion d'honneur, récompense enviable, certes, mais avant-coureur certain de la retraite.

Il était impossible, en effet, de lui faire entendre plus catégoriquement et avec plus de formes qu'il ne devait conserver aucun espoir d'arriver au grade de général. Ce fut une amère déconvenue pour le vieux militaire dont la *graine d'épinards,* si raillée des uns, si désirée de tous, était l'incessant objectif.

Son orgueil le sauva de toute faiblesse apparente. Ce fut d'un front suffisamment radieux qu'il arbora, pour la revue officielle de la fête de l'empereur, le large ruban rouge indice de la dernière distinction qu'il pût atteindre.

Madame de Clarande, moins maîtresse d'elle-même, en fit une sérieuse maladie.

Judith tomba dans un découragement profond. Son espérance suprême — les futurs aides de

camp de son père, le général — venait de sombrer à jamais !

Hortense espéra que cette perspective attristante apporterait quelque réduction dans le budget de la maison, et par le fait, cet hiver, qui était le prélude d'hivers plus sévères encore, s'écoula sans bruit et sans fêtes pour la famille déçue.

Vienne le regretta, car elle avait pris goût, la vieille ville commerçante, à ces plaisirs de bonne compagnie que la beauté des filles du colonel illuminait. On se consola toutefois. Le 17e hussards était à la veille de son départ présumé; certainement on le déplorait, mais on se demandait déjà quel régiment allait le remplacer, et de nouvelles espérances se fondaient sur les futurs arrivants.

Le changement de garnison du 17e hussards, qui reçut l'ordre d'aller à Saint-Mihiel, et la retraite du colonel de Clarande, concordèrent de telle sorte, que celui-ci, grincheux comme tout officier contraint de quitter son arme, put se soustraire à la route réglementaire et remettre ses pouvoirs à son lieutenant-colonel.

— Et vous avez vu?...

— Fi!... le curieux!

Madame Fontille regarda le capitaine; il était pâle, anxieux; je ne sais quel feu contenu brillait sous ses paupières. Marie était allée renouveler connaissance avec l'ordonnance; la digne marieuse eut un pressentiment joyeux.

— Ah! dit-elle en se penchant doucement vers le capitaine, non-seulement vous l'aimez, mais maintenant j'en jurerais, vous voulez qu'elle le sache.

— Oui, ma cousine, dit-il d'un ton grave; le souvenir de cette angélique nature l'a emporté sur mes remords et mes résolutions; je suis vaincu.

— Que Dieu vous bénisse! Vous avez eu du mal pour en arriver là!...

— Que Berthe me pardonne tout le bonheur que je rêve de donner à celle qui consentira peut-être à devenir la mère de mes enfants!

— Nous y tâcherons, mon pauvre ami; savez-vous que vous arrivez bien à temps? Elle va partir aussi, mais pas avec nous.

— Le colonel a sa retraite?

— Et il se retire à Paris. Hortense prêchait pour la campagne ; mais mademoiselle Judith ayant déclaré qu'elle ne saurait y demeurer, la famille réduira ses dépenses et vivra bien modestement dans la grande ville.

— Ma cousine, je voudrais... je ne sais comment vous dire cela...

— Cela ne m'étonne pas, un rien vous embarrasse; voyons, essayez quand même.

— J'ai hérité d'une vieille tante, j'ai de l'aisance maintenant, je suis las de la vie militaire... Si mademoiselle de Clarande voulait me faire l'honneur de m'accorder sa main... sans dot... je serais mille fois trop heureux.

— C'est cela que vous n'osiez pas articuler?

— Je quitterais volontiers le service pour la campagne et la vie de famille.

— Eh bien! nous allons le lui demander à elle-même.

On entendait en effet, dans l'antichambre, les cris de joie de Marie, qui acclamait Hortense, sa chère Hortense, sa grande amie.

La fille du colonel apparut sur le seuil du salon, portant Marie suspendue à son cou, tout émue,

toute rouge d'une adorable confusion, et belle de bonheur inavoué.

Madame Fontille, qui aimait les situations claires, et n'était pas pour rien la femme d'un hussard, saisit l'occasion avec une intrépidité qui avait son excuse dans son extrême désir de faire des heureux.

— Ma chère Hortense, dit-elle en allant mettre un baiser maternel au front de la jeune fille, on parlait de vous ici; ne le devinez-vous pas?

Elle sourit, sans répondre, et sa rougeur augmenta.

— On en parlait même si chaudement et avec tant d'insistance que j'osais presque me porter garant de vous arracher le consentement que l'on implorait.

— Oh ! vous allez bien vite!... mais enfin, que vous demandait-on?

— Une mère pour les chers orphelins.

— Je ne m'appartiens pas, dit-elle d'une voix tremblante en détournant son visage subitement pâli.

Madame Fontille lui prit tendrement les mains.

— Votre dévouement n'est plus indispensable désormais ; la vie sédentaire permettra à vos parents de se passer de vos soins. Mon cousin aussi rêve le repos ; il est riche ; il ne veut que votre personne, il vous aime !... et les enfants donc !... Marie, dis-lui donc qu'il faut qu'elle soit ta petite mère.

Marie se pelotonna câlinement dans les bras d'Hortense en disant :

— Ma petite mère !... mais elle l'est déjà.

— Vous l'entendez ! s'écria le capitaine d'une voix oppressée ; oh ! je vous en supplie, ne la démentez pas.

La jeune fille cacha ses yeux troublés dans les cheveux de l'enfant en murmurant :

— Laissez-moi d'abord installer dans leur nouvelle demeure mes grands enfants à moi, et je vous permettrai de leur demander alors de me donner aux vôtres.

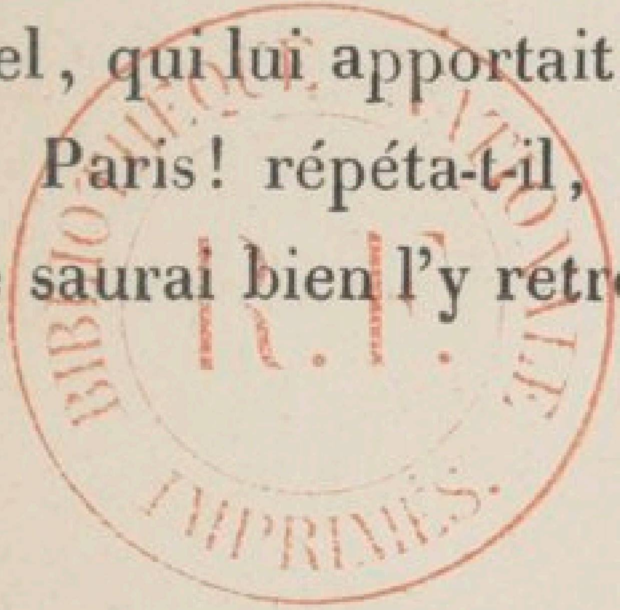
Madame Fontille fit un geste triomphal, embrassa son cousin, et sortit en emportant Marie, laissant quelques minutes de liberté à ces deux êtres, si diversement et si profondément dévoués, pour s'avouer enfin qu'ils s'aimaient.

Lorsqu'on apprit à Vienne que la famille de Clarande allait habiter Paris, madame Apolline de Poitevy, qui devait également y fixer sa résidence, en éprouva un certain dépit. La beauté rayonnante de Judith apparut comme une menace à ses conjugales appréhensions.

— Pourvu que nous ne la rencontrions pas ! se dit-elle avec inquiétude.

M. Ernest Samson serra les mains du juge Belormel, qui lui apportait cette nouvelle.

— A Paris ! répéta-t-il, à Paris !... Dieu soit loué ! je saurai bien l'y retrouver.



FIN DES FILLES DU COLONEL.

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.



